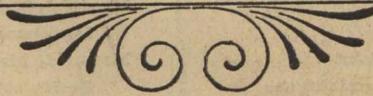


# Revue Canadienne



## SOMMAIRE

Pages

385 —	I. LES FLOTTEURS (poème).....	W. Chapman.
392 —	II. LA FEMME ET LES ROMANS.....	Le Père Hervelin.
408 —	III. LE SÉMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE ET LES ÉVÈNEMENTS DE 1837-1838.....	C.-Philippe Choquette.
429 —	IV. L'HIRONDELLE DE FRANCE.....	Luc Dupuis.
431 —	V. LE SOCIALISME (III).....	Léonidas Perrin.
444 —	VI. PAR DELÀ LES LIMITES DE NOTRE CAGE (III)...	M. Tamisier.
458 —	VII. CHRONIQUE DES REVUES.....	Elie-J. Auclair.
479 —	VIII. NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.....	* * *

PUBLICATION MENSUELLE

Dirigée par un groupe de professeurs de l'Université Laval, Montréal

LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE

MONTRÉAL — Canada



# La Route Populaire



ENTRE

Montréal et Québec  
Montréal et Ottawa  
Montréal, Joliette et St-Gabriel  
Montréal, Ste-Agathe, Nominique  
et les Laurentides  
Montréal et les Chutes Shawinigan  
Montréal et Ste-Anne de Beaupré  
Montréal et le Cap de la Magdeleine  
Montréal, Bala et le Muskoka

Montréal, St-Jean, N.B., et les Provinces  
Maritimes  
Montréal, Manchester, Nashua, Lowell,  
Boston et la Nouvelle Angleterre  
Montréal, Toronto, Détroit et Chicago  
Montréal, Sault Ste-Marie, St-Paul,  
Duluth et Minneapolis  
Montréal, Fort William, Winnipeg, Van-  
couver, le Kootenay et la Cote du  
Pacifique.

Empress of Britain

Empress of Ireland

LES PAQUEBOTS

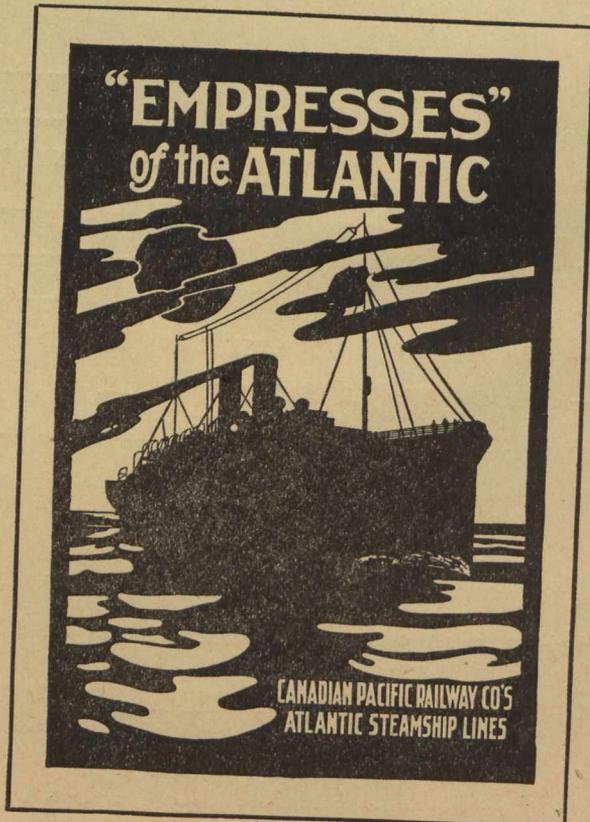
"Empress"

sont les plus modernes  
et les plus rapides faisant  
le service entre les ports  
Canadiens et Liverpool



W. G. ANNABLE,  
Agent Général du Traffic-  
Voyageur pour les  
Paquebots,  
MONTREAL

EMILE J. HEBERT,  
Agent Général Dépt. des  
Voyageurs pour le  
Chemin de Fer,  
MONTREAL





## AUX AMIS DE LA " REVUE "

**N**OUS remercions bien cordialement tous les amis de la *Revue*, collaborateurs, souscripteurs et annonceurs ; leur concours nous permet de servir au lecteur une publication de plus en plus intéressante.

Nos abonnés sont priés de nous donner avis de tout changement dans leur adresse.

Ceux d'entre eux qui ne l'auraient pas encore fait, voudront bien nous envoyer le montant de leur souscription (\$3.00 par année), le plus tôt possible.

Les abonnements commencent en janvier et finissent en décembre.

Chaque fois qu'une de nos annonces vous guide dans vos achats, veuillez mentionner la *Revue Canadienne*. Le revenu de nos réclames nous fournit un appoint sérieux.

La Compagnie de Publication de la " Revue Canadienne "



# Revue Canadienne

47me ANNEE 1911

Paraissant chaque mois vers le 15

S'adresser pour la rédaction et l'administration au *Bureau de la Revue Canadienne*,  
471, rue Lagachetière Ouest, Montréal.

## CONDITIONS :

*Abonnement* : Canada et Etats-Unis, \$3.00 ; France et Union Postale, 18 francs ; Angleterre, 15 shellings. — Chaque livraison, 25 cents, et, pour l'Union Postale 1.50 frs.

NOTE. — Les abonnements comptent de janvier à décembre. Pour cesser de recevoir la *Revue*, il faut renoncer formellement à son abonnement avant le 15 décembre. Il ne suffit pas de refuser un numéreau qui arrive par la poste. Il faut donner avis verbalement ou par écrit.

## ... LIVRES REÇUS ...

Il sera rendu compte aux NOTES BIBLIOGRAPHIQUES de tout ouvrage dont on nous fera parvenir *deux exemplaires*.

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS (1910-1911)

Mgr Bruchési. — Mgr Archambeault. — MM. Ernest Marceau, Léonidas Perrin, Philippe Perrier, Emile Chartier, directeurs de la *Revue*, Elie-J. Auclair, secrétaire de la rédaction, P.-A. Archambeault, Louis Arnould, P.-M.-J. Benoit, J.-B. Caouette, Thomas Chapais, J.-C. Chapais, C.-P. Choquette, Armand Chossegros, J.-M. Clarke, W. Chapman, L.-O. David, Henri d'Arles, Adélard Desrosiers, F.-L. Desaulniers, A.-C. Dugas, Luc Dupuis, Albert Ferland, Hector Filiatrault, Jean Flahaut, Jules Fournier, Alphonse Gagnon, Ernest Gagnon, Père Galtier, Henri Gauthier, Antonio Huot, Abbé Jeannotte, Wilfrid Lalonde, Henri Lemay, Pamphile Lemay, V. Many, A. Marsan, A. Nantel, L.-A. Prudhomme, A.-B. Routhier, Benjamin Sulte, M. Tamisier, Valentin-M. Breton, A. Van Biervliet, Rodrigue Villeneuve, Fabien Vanasse.

Capital autorisé : \$2,000,000  
Réserve et Surplus : \$438,674.48 (au 31 déc. 1910)

Capital payé : \$1,000,000

# LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Incorporée par Acte du Parlement en Juillet 1900  
44 Succursales dans les Provinces de Québec, d'Ontario et du  
Nouveau-Brunswick

**BUREAU DES DIRECTEURS :** *Président*, M. H. LAPORTE, de la Maison Laporte, Martin & Cie, administrateur du Crédit Foncier Franco-Canadien ; *Vice-président*, M. W. F. CARSLY, de la Maison S. Carsley & Co. ; Hon. Louis BEAUBIEN, Ex-Ministre de l'Agriculture ; M. G. M. BOSWORTH, vice-président "Canadian Pacific Ry. Co." ; M. Alph. RACINE, de la Maison Alphonse Racine & Cie, L. J. O. Beauchemin, de la Librairie Beauchemin Ltée ; M. Tancrede BIENVENU, *directeur, gérant-général*.

**BUREAU DE CONTROLE :** *Président*, Hon. Sir Alex. LACOSTE ; *vice-président*, Dr E. PERSILLIER-LACHAFELLE, administrateur du Crédit Foncier ; Hon. Sir Lomer GOUIN ; M. Tancrede BIENVENU, *gérant-général* ; J. W. L. FORGET, *inspecteur* ; ALEX. BOYER, *secrétaire*.

**INFORMATIONS.** — *Avantages spéciaux de notre département d'épargne.* — 1o Vous pouvez déposer vos argentements remboursables à demande et recevoir TROIS p. c. d'intérêt payable semi-annuellement, les 30 juin et 31 décembre de chaque année ; 2o Vous pouvez aussi déposer votre argent sur CERTIFICATS DE DEPOTS SPECIAUX, payables à huit jours d'avis et obtenir un taux d'intérêt s'élevant graduellement jusqu'à 3½ p. c. l'an, suivant termes, savoir : Trois mois, 3 p. c. Six mois 3¼ p. c. Douze mois, 3½ p. c. Ces certificats ne sont émis toutefois que pour une somme de \$500. et plus.

**Bureau-Chef** . 7 et 9, Place d'Armes  
TANCREDE BIENVENU, gérant-général A. GIROUX, gérant.

408 Rue Rachel Est, C. A. Roy.

103 Rue Roy, A. Larose.

742 Rue Ontario Est, J.P. Leblanc.

848 Notre-Dame O., A.E. Prudhomme

972 Rue Beaubien, Geo. L. Marsolais.

16, Notre-Dame Ouest, Montréal

## J. E. GARREAU

Successeur de

C. B. LANCTOT,

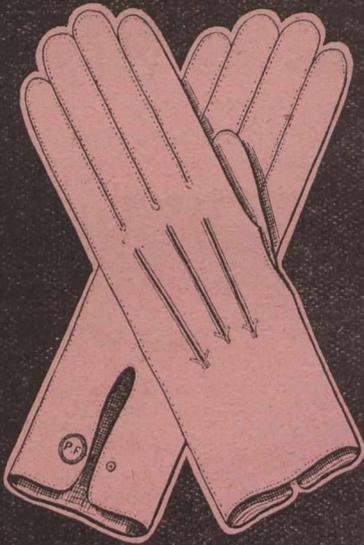
Importateur de Bronzes, Orfé-  
vrie, Ornaments, Says, Mérinos  
Vêtements Ecclésiastiques, Etc.



la retourner à nos dépens si elle ne donne pas satisfaction, Bouquets et Fleurs, Lustres en cristaux, Photographies de Statues, etc., et la liste des prix envoyés sur demande. Braise Encens, Encens Arable, Dominical. Nous avons toujours en mains un assortiment très varié d'objets pour missions à des prix très avantageux. Médailles, Chapelets.

*Spécialités :* Décorations d'Eglises, Tentures Funèbres de tous genres.

# GANTS PERRIN



FIL . SOIE CHEVREAU  
GLACE OU SUEDE

QUALITÉ ET COUPE GARANTIES

EN VENTE  
PARTOUT

## SIMPLE QUESTION D'HYGIENE

Médecins et hygiénistes condamnent la consommation excessive que nous faisons de la viande et recommandent l'usage régulier des Céréales, comme base de notre alimentation.

**LES CEREALES OGILVIE** ont conquis la faveur populaire par leur haute qualité toujours uniforme.



La farine d'avoine Ogilvie, le Wheat Marrow Ogilvie, le Golden Meal Ogilvie (blé d'inde finement granulé) Ogilvie Pearl Barley (Orge Peilée) Ogilvie Pearl Hominy (Blé d'inde préparé pour la soupe) offrent, par leur variété, de précieuses ressources pour l'ordonnance des repas et la préparation du menu quotidien.

En vente dans toutes les épiceries.

**The Ogilvie Flour Mills Co., Ltd.**

Par Brevet Royal, Meuniers de S. A. R. le Prince de Galles

MONTREAL ET WINNIPEG

**N. G. VALIQUETTE,**

**LIMITÉE**

Meubles, Tapis, Linoleums, Prélarts,  
Papier-tecture, Rideaux, Draperies,  
Lits et literies, Poêle en fonte et en  
acier.

Reconnue comme une des plus grandes maisons d'ameublement du Canada.  
100,000 pieds carrés de plancher complètement remplis d'échantillons.

Chaque prix marqué en chiffres connus et chaque article vendu avec pleine garantie de satisfaction.

Plans et estimés fournis gratuitement pour ameublements d'Eglises, Ecoles, Offices et Edifices publics de toute espèce.

471-477, RUE SAINTE-CATHERINE EST, . . . . . MONTREAL



**CARON FRÈRES**

233-239, RUE BLEURY, MONTREAL

Manufacturiers de Médailles et d'Insignes de sociétés, clubs, etc.

**CATALOGUE SUR DEMANDE.**

**FUMEZ** —

LES CELEBRES CIGARES . . . . .

**BOSTON**

— ET —

**PEG TOP**

Manufacturés par L. O. GROTHE & CIE, Montréal, Qué.

# ...DÉCORATIONS...

---

**La Cie d'Auvents des Marchands**

**LIMITÉE**

**25 à 29, RUE NOTRE-DAME EST**

**MONTREAL**

---

Vendra à grand sacrifice, après les Fêtes du Congrès Eucharistique, un immense assortiment de décorations, convenables pour les processions ou autres manifestations religieuses.

La COMPAGNIE invite spécialement les Messieurs du clergé à venir profiter de cette occasion exceptionnelle de pourvoir leur paroisse de belles décorations à bon marché.

# BANQUE D'HOCHELAGA

Capital autorisé, \$4,000,000  
Fonds de réserve, \$2,500,000

Capital payé, \$2,500,000  
Total de l'actif, au-delà de \$25,000,000

## DIRECTEURS

Hon. J.-D. Rolland, Prés. R. Bickerdike, Ecr., M. P. Vice-Prés.  
J.-A. Vaillancourt, Ecr., Alp. Turcotte, Ecr.,  
E.-H. Lemay, Ecr., J.-M. Wilson, Ecr.,  
Hon. F.-L. Béique, C. R.  
M.-J.-A. Prendergast, Gérant Général.  
F.-G. Leduc, Gérant.  
E.-C. Vidricaire, Assistant-Gérant.  
O.-E. Dorais, Inspecteur.

**Bureau principal : MONTREAL**

**35 SUCCURSALES EN CANADA**

**ETAT PROGRESSIF DE LA BANQUE DEPUIS SA  
FONDATION EN 1874.**

DATES	Capital autorisé	Capital v rsé	Fonds de réserve	Total de l'actif
31 déc. 1874	\$1,000,000.00	\$ 393,070.00	\$ 15,000.00	\$ 1,021,096.00
31 " 1879	1,000,000.00	639,130.00	15,000.00	1,059,605.00
31 " 1884	1,000,000.00	710,100.00	50,000.00	1,715,366.00
31 " 1889	1,000,000.00	710,100.00	125,000.00	2,859,844.00
31 mai 1894	1,000,000.00	710,100.00	270,000.00	4,942,138.00
31 " 1899	2,000,000.00	1,250,000.00	565,000.00	8,041,009.00
31 " 1904	2,000,000.00	2,000,000.00	1,200,000.00	14,375,184.00
30 nov. 1909	4,000,000.00	2,500,000.00	2,300,000.00	21,999,275.00
30 " 1910	4,000,000.00	2,500,000.00	2,500,000.00	23,768,094.00

Recherchez-vous la qualité ?

# Le Tabac à Fumer CALABASH



Est un mélange de tabacs de  
qualité supérieure

Un humecteur à l'intérieur de chaque couvercle.

**En boîtes de 20c, 40c, 75c, et \$1.50**

## Les Flotteurs

---

A Joseph Rouleau.

La débâcle a grossi l'Etchemin, qui naguère  
Sous la glace tordait ses ondes prisonnières,  
Et, le *canthook* aux bras, les flotteurs fiers et forts  
*Dravent* les lourds *billots* échoués sur ses bords  
Ou sur les rocs trouant au large l'eau glacée,  
Font glisser sur les flots la forêt terrassée  
Par le fer des vaillants *bûcheux* de Dorchester,  
Vers le fleuve géant qui les porte à la mer...  
Tour à tour bien des jours, sans trêve ni relâche,  
Les hardis *log rollers* en chantant font leur tâche.  
Tour à tour sur la rive et dans leurs longs canots  
Ils travaillent — avec tout l'élan des héros —  
Commandés par un chef aux épaules d'hercule.

Leur métier est bien dur ; mais aucun ne recule  
— Le nom de sa *concern* lui tient lieu de drapeau —  
Quand il lui faut risquer sa chemise ou sa peau.

Roulant et *décrochant* pins, cèdres et mélèzes,  
Se butant aux cailloux, s'enfonçant dans les glaises,  
Parfois de l'eau jusqu'à la ceinture, au mitan  
De remous qui feraient crier gare à Satan,  
Narguant rapide, chute, *embarras*, fondrière,  
La *gang* descend le cours grondant de la rivière,  
Et ne s'arrêtera que lorsque le dernier  
Des *logs*, sous les rayons du soleil printanier,  
Qui fait miroiter bois, étang, grève, cascade,  
Enfin aura touché la dernière estacade.

Un des grands *scows*, chargé de victuailles, suit  
 Les flotteurs, en rasant le rivage où bruit  
 Le fouillis des roseaux que la brise balance.  
 Ce qui sort, en un jour, de ce *scow* est immense,  
 Mais à peine assouvit la faim de tels mangeurs ;  
 Et les robustes gars, goulus et tapageurs,  
 Quand le *cook*, à midi, crie : — Ohé ! par *icite* !  
 Accourent, en poussant des cris, vers la marmite  
 Que voilent à demi les flocons blancs et chauds  
 Exhalés par la soupe et les épais *fricots*.

Le soir, tous ces gloutons sont encor plus voraces.

Près de vastes brasiers qui rougissent les faces,  
 Ayant pour tout abri le dais du firmament,  
 La pitance engouffrée, ils parlent bruyamment.  
 Quelques-uns, à l'écart, évoquent la mémoire  
 De leurs fiers devanciers, Bolduc, Duval, Grégoire,  
 Les deux Demers, José Nadeau, Pierrot Lecours.

Les jeunes, l'oeil ardent, causent de leurs amours.

Les vieux, gardant au coeur la foi de leurs ancêtres,  
 Fidèles aux leçons que leur donnent les prêtres,  
 Avant de se coucher sur l'herbe ou le galet,  
 En commun, recueillis, disent le chapelet ;  
 Et l'impétueux flot voisin semble se taire  
 Pour ouïr s'élever dans l'ombre et le mystère,  
 — Lent, calme, solennel, rythmique, harmonieux,  
 Monotone et berceur, le murmure pieux  
 Qui, pendant que la nuit couvre tout de ses voiles,  
 Avec le chant des eaux monte vers les étoiles.

Bientôt la *gang* s'endort, sans crainte et sans soucis,  
En demi-cercle, autour des brasiers obscurcis ;  
Et les amoureux voient quelquefois dans leurs rêves  
De doux fantômes blonds descendre sur les grèves.

Les longs cris du hibou troublent seuls leur sommeil.

Chaque matin, levés bien avant le soleil,  
Les vigoureux *draveurs* baisent leur scapulaire  
Et récitent tout bas quelques mots de prière,  
Demandant à Celui qui veille sur les flots  
Et protège flotteurs, pêcheurs et matelots,  
D'écarter le péril qui toujours les menace.  
Puis, vite, chacun court se rasseoir à sa place  
— On dirait qu'ils ont peur d'arriver en retard —  
Autour de la marmite où bout la fève au lard.

Sitôt qu'ils ont mangé, regagnant la rivière,  
Où l'aube à peine épand sa tremblante lumière,  
Les travailleurs, joyeux, reprennent le lévier.  
Et les voilà roulant encor sur le gravier,  
Sur les roches, parmi les joncs, le foin sauvage,  
Les troncs d'arbres venus s'échouer au rivage.

Le flottage sera terminé dans trois jours.  
L'équipe vient d'atteindre un des brusques détours  
De l'Etchemin. Tout près, un long rapide écume  
Et rugit. Regardez les lourds flocons de brume  
Qui flottent au-dessus de l'abîme béant.  
Au milieu, sur un roc, se dresse un *jam* géant,  
Un amoncellement énorme et fantastique  
De grands pins surplombant le courant frénétique  
Qui s'abat lourdement sur la pierre aux abois.

Pour aller *déraper* ce vaste amas de bois,  
 Dont un déluge seul soulèverait la masse,  
 Il faut avoir au front la flamme de l'audace.

Tout à coup, sur un ton moqueur, sonore et bref :

— Qui veut aller briser la *clé* ? clame le chef.

— *Moé*, répondent, du même élan, Bourque et Lachance,  
 Deux solides gaillards connus pour leur vaillance.

Et déjà ces copains sautent dans un canot,  
 Rament à tour de bras, et, triomphant du flot  
 Qui rejaillit sur eux et les submerge presque,  
 Bondissent, essoufflés, sur l'amas gigantesque.

Scrutant des yeux les *logs* tout baignés de rayons,  
 Et se penchant sur l'onde aux épais tourbillons  
 Qui leur jettent leur bave et leurs cris de colère,  
 Ils découvrent le pin plusieurs fois séculaire  
 Qui le premier heurta le rocher écumant  
 Et causa cet immense et sombre entassement.  
 Il faut couper le pin, rompre la *clé* géante,  
 Pour faire s'écrouler dans la vague aboyante  
 Le formidable *jam* qui barre le courant  
 Dont la blancheur fugace et folle d'un torrent  
 Lance au ciel attiédi les froids reflets du marbre.  
 Mais comment pourront-ils atteindre le tronc d'arbre  
 Retenant prisonnier, sur le *cran*, à fleur d'eau,  
 Tout ce bois échoué comme un épais radeau ?  
 Il leur faudra, hardis et forts comme Grenache,  
 Culbuter maint géant sylvestre qui le cache,  
 Et, rampant au-dessus de remous convulsifs,  
 Se frayer un passage entre les flancs massifs  
 De vingt autres géants qui gisent sur la roche.

Plus fier que d'Artagnan, plus crâne que Gavroche,  
D'un pied lesté et nerveux, Bourque s'est faufilé,  
Sa cognée à la main, farouche, échevelé,  
Ferme sur tout obstacle où son talon se pose,  
Jusqu'à l'énorme pin rugueux sur qui repose  
La masse inébranlable.

Un instant indécis,  
Bourque ne bouge plus et fronce les sourcils.  
Enfin l'homme a levé son outil... Vlan!... Il bûche.  
Il sent sous lui les flots. C'est la mort, s'il trébuche.  
Au-dessus de sa tête il sent le bois trembler.  
C'est la mort, si ce bois pesant vient à rouler.

Lachance, remué du frisson de l'attente,  
Regarde tout à tour la hache miroitante,  
Le monceau gigantesque et le gouffre fumant,  
Et, prudent, à son *chum* répète : — Douce... ment !

Bourque frappe toujours. Vlan! vlan! il frappe, il frappe  
Et geint. Ahan! ahan! Il sape... Vlan!... il sape...  
Par moments il s'arrête, il écoute, épiant...  
Bientôt il recommence à bûcher le géant.  
Les plus courageux sont haletants sur l'écore.  
Vlan! vlan! vlan!... Bourque frappe encore, encore, encore.  
Et le fer acéré jamais ne ralentit,

Soudain un craquement bref et sourd retentit,  
Suivi d'un bruit plus long qui court jusqu'à la rive...  
Et la masse frémit, croule, flotte, dérive...  
Et les deux fiers gaillards de *billot* en *billot*  
Bondissent, un éclair aux yeux, vers le canot  
Mis à sec sur un tronc demi-flottant...

Malchance !

Le *jam*, en s'affaissant dans les flots en démeuce,  
A broyé le canot...

Qu'importe ! ils sont debout  
Sur un pin balotté par la vague qui bout ;  
Et, grâce à leur sang-froid, à leur virile adresse,  
Ils résistent aux chocs de la houle traîtresse.  
Entre le ciel et l'eau, leur levier à la main,  
Ils cherchent à s'ouvrir, au hasard, un chemin.  
Regardez-les tanguer ! regardez leur manoeuvre !  
Ils ont les mouvements souples de la couleuvre,  
Et voguent, salués des délirants hourras  
Du chef unis à ceux de ses vingt *forts-à-bras*.  
Ne pouvant cependant regagner le rivage,  
Ils laissent l'Etchemin écumeuse et sauvage  
Les emporter avec la fougue du coursier,  
Se servant du *canthook* comme d'un balancier,  
Ils tiennent, sous leurs pieds, bien d'aplomb et solide,  
La bille qui les porte au milieu du rapide.  
Plongeant dans les remous, bondissant sur le dos,  
Des lames dont le râle attriste les échos,  
Tout trempés par le flot qui les fouette ou les lèche,  
Ils descendent aussi véloces que la flèche ;  
Et les arbres du bord défilent sous leurs yeux  
Comme un panorama sombre et mystérieux.  
Parfois, pour amuser, au loin, les camarades,  
Les fiers audacieux ébauchent des gambades...  
Mais voyez...

Dans un blanc et fauve tourbillon  
Tous deux ont disparu...

Sont-ils engloutis ?... Non.  
Ils émergent soudain sur la crête des vagues.

Et maintenant, parmi les mille clameurs vagues  
De l'abîme écumeux et du bois verdoyant,  
Sur son aile le vent de l'est en gazouillant  
Apporte jusqu'à nous la voix sonore et pleine  
De Lachance, qui chante : *Isabeau s'y promène.*

Bientôt, saufs, en aval du rapide, en un pli  
Du rivage rocheux que la lame a poli,  
Les flotteurs prennent pied, narguant le *saut* qui gronde,  
Rendant grâces à Dieu qui les suivit sur l'onde,  
Répétant à leur *boss* content de leur succès :

— Pour un coup de coeur, *ça prend* toujours les Français!

**W. CHAPMAN.**

---

# La Femme et les Romans

---

## CONFÉRENCE AUX DAMES

DU

Rév. Père HERVELIN, de l'Oratoire

**Prédicateur de la station quadragésimale à Notre-Dame de Montréal  
au carême de 1911 (1)**

---

Mesdames,

IL m'est permis de récapituler en quelques mots les sujets traités devant vous, vous vous souvenez qu'après avoir analysé l'âme féminine en ses tendances et en ses aptitudes diverses, et l'avoir montrée vivement sollicitée au mal et capable pourtant des plus saintes énergies et des plus belles oeuvres, quand la grâce de Dieu l'inspire et la soutient—je vous ai fait voir la nécessité de prendre intimement contact avec cette vertu divine qui vous régénère et d'élargir chaque jour en vos cœurs la place de Dieu, vous indiquant ensuite, d'après saint François de Sales, la bonne et simple méthode de la véritable dévotion. Puis j'ai examiné quelles sont vos obligations et vos devoirs à l'intérieur de la famille et comment après avoir, dans un vrai esprit de foi, conclu ce contrat sacré qui lie à jamais votre sort à celui d'un homme,

---

(1) Nos lecteurs canadiens savent de quel éclat brille depuis bientôt vingt-cinq ans la chaire de Notre-Dame de Montréal. Les carêmes y sont prêchés tous les ans par un prédicateur venu de France, et choisi parmi les meilleurs. Mgr Rozier, le Père Plessis, le Père Gaffre, l'abbé Vignot, le Père Ponsard et tant d'autres ont laissé chez nous des souvenirs qui vivront

vous deviez vous consacrer généreusement à faire son bonheur — ce qui est la véritable manière d'assurer le vôtre — et lui être autant que possible une lumière, un guide, un secours pour l'attirer à Dieu — ce qui est encore un moyen de le rapprocher de vous—. Enfin je vous ai rappelé les devoirs nouveaux que vous créait votre maternité—et avec quel soin vigilant, quelle sainte tendresse vous deviez former vous-mêmes l'âme de vos enfants et veiller sur elle toujours. En dernier lieu j'ai traité de votre rôle en-dehors de la famille: 1o de ce que vous ne devez pas faire, de la vie que vous ne devez pas mener, vie de vanité, vie de luxe, vie de plaisirs; 2o du devoir qui vous incombe en qualité de femmes chrétiennes, d'être des propagatrices de l'idée religieuse dans le monde et la providence des malheureux. Puissiez-vous avoir été tentées par ce noble idéal et puisse en vos coeurs touchés, non par ma parole, mais par un suave et puissant appel de Dieu, avoir germé quelques saintes pensées, quelques généreuses résolutions qui porteront des fruits.

Mais avant de vous quitter, je veux dire avant de clore cette série de conférences qui vous étaient spécialement destinées, je voudrais vous mettre en garde contre un grave danger qui menace vos âmes et qui est capable de corrompre silencieusement votre bonheur domestique, de stériliser à jamais votre apostolat et de tuer votre charité.

Vous ne reconnaissez pas le monstre. Il ne se présente point

---

longtemps. Le Père Hervelin, un fils de l'Oratoire, maître de conférences à l'Institut des Hautes Etudes de Fribourg, était, cette année, le prédicateur de la station. A part le sermon de chaque dimanche, le distingué maître donnait tous les vendredis une conférence aux dames. Il a bien voulu — et nous l'en remercions vivement — nous permettre de servir *in extenso* à nos lecteurs la cinquième et dernière de ces conférences: LA FEMME ET LES ROMANS. C'est pour nous une aubaine. Le Père Hervelin est au nombre des écrivains de France dont les grandes revues, comme par exemple la *Revue Française politique et littéraire* (Livraison du 26 février 1911) et le *Correspondant* recherchent volontiers la collaboration. La *Revue Canadienne* s'honore de le compter parmi les siens au moins pour une fois.

La Rédaction.

sous des traits aussi effrayants. Il a un visage pâle et distingué, les yeux doux et profonds, et il se tient immobile, un doigt contre la tempe, dans l'attitude de la méditation ou de la rêverie... Il s'appelle le génie des mauvaises lectures.

Ah! les ravages qu'il a faits, ce beau silencieux, les crimes qu'il a commis, les hontes qu'ils a fait boire, les assassinats ( et je l'entends des corps comme des âmes) dont il est l'auteur responsable!

Et nous avons tous lié plus ou moins connaissance avec lui. Il s'est assis à notre table de travail, étendu à nos côtés dans un fauteuil, promené avec nous dans les voyages en chemin de fer, accoudé sournoisement, le soir, au bord de notre lit... Nous le traitons en favori et quand tous les autres s'en vont, c'est lui qui demeure pour converser encore avec nous.

Ne vous a-t-il donc jamais fait de mal? N'a-t-il jamais sorti du velours sa griffe hypocrite pour vous blesser jusqu'au sang, je veux dire jusqu'au péché?

Oui, mais nous ne voulons pas nous en souvenir. Il nous charme, il nous séduit, il nous ensorçèle, notre coeur est son complice et il nous tuerait avec sa dague finement ciselée, il nous empoisonnerait avec la liqueur enivrante dont il est le discret échanton, que dans l'aveuglement de l'amour, nous lui pardonnerions encore.

Il importe donc de dénoncer énergiquement ce malfaiteur sournois qui se glisse en toutes les demeures, sans avoir besoin de fracturer les portes ni de cambrioler les serrures. Il faut démasquer ses mauvais desseins, proclamer ses crimes, fussent ses victimes nous en vouloir et nous accuser de calomnie.

Je ne veux pas m'arrêter aux journaux — je veux croire que vous n'en avez que de bons et que, s'il en était de mauvais, vous sauriez choisir —; je ne veux même pas m'arrêter aux revues, du moins en tant que revues, ni à tous ces magazines illustrés avec plus ou moins de décence, et qui sont comme un cinématographe à domicile, une vision renouvelée sans cesse de cette foire aux vanités

qui se tient dans tout l'univers... Il y aurait certes beaucoup à dire sur ces deux sujets, le journal étant très souvent pernicieux non seulement par les idées qu'il sème, mais par les crimes et les attentats qu'il raconte — et beaucoup de revues ne faisant sur ce point que résumer le journal en y ajoutant des illustrations soi-disant artistiques, quelques études un peu plus poussées, quelques feuilletons un peu plus étendus. Mais à parler de tout cela en détail on serait infini et je me sens pressé d'arriver au grand criminel contemporain... au roman. Ce que j'en dirai d'ailleurs quand il est volume s'appliquera aussi bien à lui quand il paraît dans le corps d'une revue, ou au rez-de-chaussé des journaux quotidiens. Il ne perd rien de sa nocivité pour être servi à petites doses; il reste le poison qui tue.

“ Ce qui dans le siècle, déclare un critique averti, a perverti le plus de coeurs et perdu le plus d'imaginations, ce qui a enfanté le plus de misères, le plus de vices, le plus de crimes, ce qui arrivera devant le trône de Dieu avec le plus lourd cortège de malédictions, ce sont les romans. ” (Abbé Bethléem *Romans à lire et à proscrire*, p. 127.)

Et un autre critique, qui certes n'avait rien d'un prédicateur, mais qui avait des yeux qui savaient voir (J. Vallès) a dit en termes plus expressifs: “ Les romans, ce sont eux qui font pleurer les mères et travailler les juges ”.

Il y a plusieurs espèces de romans — il y en a même de bons, mais la plupart sont mauvais, pernicieux pour l'esprit, pernicieux pour le coeur, ou présentant pour l'un et pour l'autre des dangers plus ou moins graves. Il y a donc lieu d'établir diverses catégories de livres mauvais, suivant les sujets dont ils traitent et la manière dont ils les traitent.

En premier lieu se placent les romans irrégieux, et parmi ceux-ci tout d'abord ceux qu'on pourrait appeler des romans de doctrine, les romans à thèse dans lesquels sont attaquées les vérités de notre sainte religion, les Evangiles,

les mystères, la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la hiérarchie ecclésiastique, le culte, l'état clérical et religieux, en un mot tout ce que nous devons croire, respecter et vénérer, et dans lesquels sont soutenues les erreurs condamnées par l'Eglise et les institutions qui, comme la franc-maçonnerie, s'acharnent à la combattre... Tous ces livres sont prohibés de par leurs idées mêmes, et il n'est pas nécessaire qu'ils soient nommément inscrits sur les registres de l'*index* pour que la lecture en soit interdite aux laïcs comme aux autres, plus qu'aux autres oserais-je dire, à cause du danger plus grand qu'ils courent d'être séduits. Soyez donc avertis qu'aucun de ces livres-là, à moins de raison spéciale, ne peut être lu par vous sans faute grave.

Outre ces romans qui combattent pour ainsi dire *ex professo* nos plus saintes croyances, il y en a d'autres qui les attaquent sournoisement et comme à la dérobée, les tournant en ridicule, les incarnant en des personnages vicieux ou grotesques, les accueillant d'un sourire railleur ou d'une parole de pitié, tout au moins les présentant comme douteuses, incertaines, de naïves chimères, de beaux rêves dont se bercent les esprits simples et les âmes candides... endormant la pensée dans un vague panthéisme—le matérialisme des poètes!—ou la dissolvant dans un scepticisme universel. Croyez-vous que ces livres valent mieux que les premiers et que vous ayez le droit de vous exposer, en les lisant, à perdre votre foi, ou du moins à l'anémier et à l'obscurcir peu à peu? Je pourrais ici donner des noms d'auteurs; mais je ne leur ferai pas cet honneur... et peut-être cette réclame<sup>(2)</sup>. Il me suffit de pousser le cri d'alarme afin que vous soyez sur vos gardes en présence de tout livre inconnu, où le mal peut être caché. Informez-vous avant d'a-

(<sup>2</sup>) Il est dangereux de nommer, même pour les censurer, les mauvais livres et j'ai ouï dire qu'à Montréal, dans je ne sais plus quelle bibliothèque, le directeur avait été obligé d'enlever un excellent ouvrage où sont signalés les romans mauvais, car c'était justement ceux-là dont certains prenaient les titres, pour se les procurer et les lire ensuite en cachette.

cheter, informez-vous avant de lire. Il y va de votre plus précieux trésor, de l'intégrité de votre foi, du salut de vos âmes.

Si l'on considère maintenant les romans non plus par rapport aux idées religieuses, mais par rapport aux mœurs, il y a d'autres remarques analogues à faire. En pratique d'ailleurs il est rare que les deux choses soient complètement séparées. Les ouvrages où l'on bafoue la foi sont très souvent les mêmes où l'on insulte à la pudeur, mais il peut cependant se faire qu'un livre se contente d'être grossier, libertin, immoral, sans attaquer autrement la religion. Il est donc juste d'envisager séparément la question morale dans le roman, et c'est ce que nous allons faire.

Il y a des romans pornographiques, obscènes, qui bravent l'honnêteté la moins prude et sont un outrage public à la pudeur des âmes. L'écrivain s'y complait en la description des milieux les plus corrompus et raconte, avec un grand luxe de détails, les actions les plus ignobles de la bête humaine. Il se délecte en cette pourriture, il se vautre avec délices dans cette fange. De tous les sentiments humains, il ne montre que ceux qui ravalent l'homme jusqu'à l'animalité et n'en font plus qu'un être lubrique, lâche et cruel. Tout le reste n'est qu'un vernis de civilisation, un masque hypocrite qu'on lui arrache brutalement, pour le forcer à se voir en son horrible nudité. On appelle cela faire du réalisme ou du naturalisme, servir au lecteur une tranche de vie, afin d'exciter en lui, les grossières émotions de la chair et du sang—en même temps qu'on ambitionne la gloire d'entendre proclamer sa maîtrise littéraire, et qu'on est justement fier d'avoir construit avec tant d'art un si gros tas de fumier !

De tels livres incontestablement sont mauvais, et il faudrait être dépourvu de tout sens moral et de toute délicatesse d'âme pour s'y complaire. On en fabrique, pourtant, dit-on, un grand nombre en France, marchandise avariée qu'on exporte en ballots, car il faut bien le dire aussi, si quelques misérables de chez nous les commettent, ces livres, ce sont surtout les étrangers qui les lisent. Le

bon goût national, à défaut d'autre vertu, a toujours réprouvé cette grossière corruption. Je suis bien sûr que ces romans n'ont pas fait fortune par ici. Ils choquent trop brutalement tous les sentiments de vos âmes catholiques et canadiennes, c'est-à-dire doublement françaises, pour vous être même une tentation.

Il en est d'autres plus dangereux par le fait même qu'ils sont moins grossiers et que les descriptions voluptueuses y affectent un caractère artistique, une nudité de statue grecque, qui se dresse sereine dans le rayonnement de sa beauté, plus pure que tous les voiles. C'est ce que disent ces esthètes, et, sous prétexte de faire de l'art, ils évoquent avec impudeur les déesses et les hétaires du monde antique pour présider aux débauches modernes. Et il y a de braves gens et d'honnêtes femmes qui se laissent prendre à ces sophismes littéraires et qui par crainte de paraître naïfs, lisent ces livres indécents et vantent le talent de ceux qui les composent. Là encore je pourrais citer des noms. C'est devenu une mode, pour poètes et romanciers ayant fait leur humanités, d'exploiter la littérature et la statuaire antiques, au profit de la plus vile des passions qu'on essaie en vain d'ennoblir du reflet de ces vieilles gloires. En vérité, les maîtres païens rougiraient des basses oeuvres que leurs disciples décadents, ces rênégats de la civilisation chrétienne, essaient d'abriter sous leur nom.

A côté de ce fonds hellénique ou romain, on peut placer les imitations de sèvres, les biscuits de plâtre, les clichés du dix-huitième siècle, où le même érotisme honteux affecte une allure spirituelle et gaillarde, ou une attitude sentimentale de bergère faussement naïve à la Wateau ou à la Boucher. Le but de ces oeuvres, comme celui des précédentes, est, sous prétexte de reconstitution historique, de renouveler, de repimenter des sentiments qui s'affadissent et se vulgarisent sous le costume contemporain, en les transposant dans un autre décor, en les faisant apparaître avec le prestige et les charmes du passé. Mais quelle que soit la valeur historique ou littéraire des ouvrages de ce genre, le vice n'en reste pas moins le vice pour por-

ter la perruque ou la robe à paniers, et nous avons mieux à imiter de nos ancêtres que le libertinage élégant de quelques-uns d'entre eux. Mauvais romans donc et qui ne doivent point souiller vos yeux et votre imagination par leurs libres propos et leurs peintures lascives !

La plupart des écrivains d'ailleurs ne prennent pas la peine, ou ne sont pas capables, d'habiller ainsi l'amour à l'antique et ils le peignent librement à tous les étages de la société moderne. Car c'est presque toujours l'amour qui fait le fonds de ces milliers de romans qui paraissent chaque année. L'amour, c'est la passion pathétique entre toutes et il est bien peu d'auteurs qui aient assez de talent, ou de courage, pour oser s'en passer.

Il y a bien, il est vrai, le roman d'aventures, le roman des peaux-rouges jadis, aujourd'hui des bandits et des policiers... les Sherlock Holmes, les Nick Carter, les Buffalo Bill, les Arsène Lupin, les Cartouche..... et qui a grande vogue et funeste influence, détraquant les jeunes imaginations, éveillant l'ingéniosité et l'audace des enfants vicieux, leur suggestionnant le vol ou l'assassinat... Nous en avons eu un retentissant exemple l'avant dernière année dans le canton de Fribourg. Deux enfants de seize ans, originaires de ce petit canton suisse et grands liseurs de ces sortes de compositions, ont un jour, pour imiter leur héros, massacré cinq personnes dans une ferme de France, où ils étaient gagés comme bergers... Donc si je ne crois pas d'avoir m'arrêter pour aujourd'hui sur des productions de ce genre, ce n'est pas que je les crois inoffensives et recommandables à vos enfants. Mais elles offrent moins de périls pour vous que les romans d'amour et c'est donc à ceux-ci que je reviens après cette petite digression. Car l'amour reste le grand attrait du roman et en constitue pour la majorité des lecteurs et des lectrices le plus grave danger.

D'autant plus que beaucoup de romanciers de nos jours ne le présentent plus seulement comme un mouvement spontané du cœur et des sens, un plaisir honteux en face du devoir, alors même

qu'il en triomphe; mais ils réclament effrontément tous les droits pour lui. Il n'est plus seulement irrésistible et fatal; il est sublime, il est saint. Ils le peignent en beauté, ils le veulent libre, ils le proclament le premier des devoirs. Et tout ce qui s'oppose à son son règne paisible, est honni, vilipendé, dénoncé comme d'hypocrites et désuètes conventions sociales. Le mariage est une prison, il faut en sortir, l'époux est un tyran, il faut secouer le joug, il faut se débarrasser de ces entraves religieuses et civiles qui tiennent enchaînés l'un à l'autre deux êtres dont les coeurs ne battent plus ensemble. L'amour a droit de tout briser, de tout détruire; il est absous par ses propres violences et c'est être criminel que de vouloir lui résister. Vive donc le divorce qui est la porte ouverte à ce beau captif, mais trop étroite encore et qu'il faut élargir. Vive l'union libre, terme idéal de cette évolution triomphante. Le premier droit de l'homme et de la femme est le droit au bonheur; l'individu se doit d'être l'apôtre de ses vrais appétits, il ne veut plus voler, comme un fruit défendu, ce qui lui appartient, il veut aimer librement et changer d'amour suivant son intérêt, son plaisir et sa fantaisie.

Voilà les belles théories soutenues par des écrivains de talent, qui les revêtent de tous les prestiges de leur style, et, en des intrigues habilement agencées, avec des personnages heureusement choisis, les exposent et les rendent vivantes, troublant et bouleversant les consciences faibles, préparant les chutes ou leur trouvant de belles excuses et pervertissant insensiblement les moeurs. Car il ne faut pas s'imaginer que l'effet de ces lectures disparaît complètement avec l'émotion momentanée qu'elles ont produite. La conscience protestât-elle au moment même contre ces immorales théories, elle est contaminée de leur seul contact, et, au jour de la tentation, l'âme entendra monter en elle, des profondeurs de la mémoire, la voix de ces sophismes corrupteurs.

Où ces livres, dites-vous, sont dangereux, nous ne les lirons pas. Mais ces autres, où l'étude des passions est faite avec une psycholo-

gie si pénétrante et leurs effets désastreux déduits avec une logique impitoyable, ceux-là sont bons puisqu'ils nous font assister à la confusion du vice et au triomphe de la vraie morale ? Oui, mais à travers quelles péripéties, quelles peintures troublantes des coeurs, quelles descriptions menues et complaisantes de gestes et d'actions dont la seule image est déjà une tentation. En réalité, ces bons romans sont presque aussi dangereux que les mauvais, car ce qu'on en retiendra ce sera bien moins les idées justes et la moralité de la fin que ces scènes de passions représentées dans un tel relief, ou que l'histoire de cette séduction menée avec tant d'art.

C'est la vie, dira-t-on, et n'y a-t-il pas à l'ignorer plus de dangers qu'à la connaître, puisque la connaissant on est mieux à même de se tenir sur ses gardes ? L'objection est spécieuse. Il y a d'autres maîtres de la vie, aussi avertis et moins dangereux que les romanciers, et d'autres livres qui préparent mieux que les leurs à refréner ses appétits et à dominer ses passions. Tout livre est mauvais pour le lecteur, qui, quelle que soit la thèse qui y est soutenue, emplit son imagination d'images voluptueuses et risque de troubler son coeur. Il faut avoir le courage de se l'interdire.

Restent les romans proprement sentimentaux qui sans jamais se montrer trop hardis dans la peinture de l'amour, se contentent de l'exalter en des aventures romanesques et en décrivent longuement leur péripéties dans les coeurs. Mais si innocents qu'ils soient, eux aussi ne sont point sans danger. Ils nous émeuvent, ils nous excitent, ils nous attendrissent, ils exaltent en nous les puissances du rêve, ils peuplent l'imagination de fantômes... ils amollissent le coeur, ils endorment la volonté, ils nous emportent hors du réel et risquent de nous faire négliger les humbles devoirs de la vie quotidienne. Il est permis d'en lire un de temps en temps pour se distraire, pour se reposer, mais ce serait prouver un esprit futile que de s'y complaire, et le moindre mal qui pourrait en arriver serait d'y perdre son temps.

En vérité n'y a-t-il rien de mieux à faire que de vivre ainsi absorbé dans un monde imaginaire, épuisant son cœur à former des vœux pour un peuple d'ombres, et versant des larmes sur des malheurs qui ne sont jamais arrivés ? N'y a-t-il pas autour de vous de braves gens en chair et en os, qui peinent et que vous pourriez aider, et de vrais malheureux qui méritent mieux vos sympathies et vos larmes ?

Mais je vous entends, que lisons-nous, si tout est ainsi condamné, et si les romans même qui ne sont pas précisément mauvais offrent les dangers que vous dites ? D'abord je pourrais vous répondre qu'il y a aussi quelques bons romans, et dont le style vaut les idées, étant l'oeuvre des meilleurs parmi nos écrivains, que vous pouvez lire en sûreté de conscience et d'où se dégagera même pour vous d'utiles et généreuses leçons. Car on y sait peindre le mal sans le faire aimer et parler du bien et du devoir sans en donner le dégoût, mais au contraire en en soufflant au cœur l'amour et le saint enthousiasme.

Sans doute de ces livres-là il y en a beaucoup moins que de mauvais, mais il y en a probablement plus que vous n'en avez lus et que vous n'en pouvez lire en plusieurs années. N'en cherchez donc pas de mauvais, sous prétexte qu'il faut bien lire, avant de les voir épuisés... et d'ici là, soyez tranquilles, on en fera d'autres encore.

Enfin, vous savez bien, mesdames, qu'il est d'autres livres et plus utiles même que les bons romans. Je ne parle pas seulement des Evangiles, des Actes des Apôtres, des Epîtres qui sont des livres que les chrétiens devraient relire tous les jours et que la plupart dédaignent même d'avoir entre les mains... mais d'un petit nombre de bons livres de spiritualité, aussi intéressants à lire que profitables à méditer, et qu'on peut découvrir quand on veut bien consulter son confesseur ou n'importe quel prêtre un peu au courant de la littérature religieuse. Il y en a d'anciens qui sont connus de tous, comme l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Combat spirituel*, ou l'*Introduction à la vie dévote*, les *Méditations de Bossuet sur les*

*Evangelies*. Il y en a de plus récents comme la *Pratique progressive de la confession*, et qui sont excellents aussi. Je ne dis pas qu'il s'en fait d'autres tous les jours. Il y en a trop d'ennuyeux, de fades, de niaisement sentimentaux. Il ne faut pas les prendre au hasard, il faut bien s'informer et choisir. Et il y a aussi les *Vies des saints*. L'hagiographie refléurit de nos jours et beaucoup de ces belles figures héroïques et douces, un peu obscurcies par la poussière des temps ou dessinées par de trop naïfs ou de trop maladroits pinceaux, sont apparues depuis peu dans une nouvelle lumière. Et que dire, quand pour un saint François de Sales ou une sainte Thérèse, par exemple, leur vie est complétée, authentiquée par leur correspondance même mise elle aussi à la portée du public. Ah! si vous saviez combien cela est intéressant de vivre avec ces grandes âmes, l'élite de l'humanité, les choisis de Dieu pour être la lumière et le réconfort des autres. Et il en est de tout modernes qui ne sont pas toujours canonisés ; mais qu'importe ! leur sainteté embaume quand même et nous sommes plus à l'aise avec eux, les sentant plus près de nous. Une Mme Lavergne par exemple, dont la vie est encore plus intéressante que les oeuvres, une Eugénie de Guérin qui se présente elle-même avec une simplicité si exquise, un charme si captivant dans son journal et dans ses lettres, et ce délicieux petit portrait de Mme Hosquier, qui ajoute à son attrait propre le piquant d'avoir été dessiné par un pasteur luthérien. Je vous cite ces trois noms entre beaucoup d'autres et sans doute si je connaissais votre histoire canadienne je n'aurais pas besoin d'aller vous chercher des modèles dans la vieille France. Mais vous m'excusez, n'est-ce pas, puisque ce n'est pas pour cela sortir de la famille.

Lisez, de bons livres, mesdames, c'est nécessaire pour se faire une âme vraiment chrétienne ; car c'est, avec la prière, l'aliment de notre vie religieuse. Nous ne pouvons pas fabriquer de nous-mêmes, au jour le jour, tout ce qui est nécessaire à notre entretien. Il nous faut emprunter à ceux qui possèdent pour ne pas mourir de faim, il nous faut boire aux sources canalisées par des mains amies, c'est le patrimoine commun, c'est le trésor de Dieu.

“ Quand nous lisons un bon livre, dit saint Augustin, c'est Dieu lui-même qui nous parle... ” Quand nous en lisons un mauvais, oserais-je ajouter, c'est le démon qui le remplace. Eh ! bien, le moyen de ne pas en lire de mauvais, c'est d'en avoir de bons et d'y prendre goût.

“ Vous lisez beaucoup, je pense—écrivait Eugénie de Guérin à une de ses amies—ne pourriez-vous pas donner place à quelque lecture pieuse ? Cela vous ferait du bien, vous calmerait. Rien n'est doux comme ces voix de saints qui nous parlent de Dieu : rien n'est beau comme ce que Dieu inspire. Les romans me font l'effet de la poudre : ils brûlent, noircissent, déchirent le cœur. Les bonnes lectures l'éclairent, le fortifient, le nourrissent. Les bons livres c'est la manne du peuple de Dieu, la céleste nourriture des âmes pour le voyage du ciel : recueillons-là. ” (*Lettre à Mme de Maistre*, 4 mai 1838).

C'est une pensée profondément juste que celle qui est exprimée dans ce vieux proverbe : “ Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ”. Et cela est aussi vrai, plus vrai encore peut-être, des livres que des personnes. Dites-moi ce que vous lisez, mesdames, et je vous dirai vos âmes. Car c'est dans ce commerce intime, avec les livres, c'est dans ces entretiens silencieux que se forment les pensées et que s'éveillent et s'excitent les sentiments et les désirs. Il est presque impossible de conserver la foi, si on lit sans y être préparé par de fortes études, ou sans un ministère à remplir qui nous en fait un devoir, les productions de l'incrédulité ou de l'impiété contemporaine... Il est tout à fait impossible de lire ces romans où l'amour impur est présenté de mille manières troublantes, revêtu de toutes les séductions de l'art, il est impossible, dis-je, de les lire sans en être souillé, sans que l'imagination se remplisse d'images voluptueuses qui demeurent en elle comme une tentation, sans que le cœur s'enivre peu à peu en ces orgies solitaires, et n'ait à la fin le vertige du péché. Car, si on se tient encore debout sous le regard des hommes, si on ne traduit pas nécessairement en actes sociaux

ses émotions intérieures, il n'en est pas moins vrai que devant Dieu toutes ces pensées mauvaises, tous ces frissons aimés, tous ces désirs solitairement consentis sont des fautes graves, et qu'ils tendent nécessairement à s'exprimer au dehors et à faire apparaître un jour aux yeux de tous, dans une lâcheté honteuse, en un attentat criminel, l'être misérable, licencieux et vil que nous sommes déjà au dedans.

C'est pourquoi je vous le répète, mesdames, et de toute la sincérité et de toutes les forces de mon âme, ne lisez pas de mauvais romans, ayez-les en horreur, prohibez-les autour de vous : ils sont la ruine de la vie pieuse et même simplement chrétienne, ils sont l'école du mal, une suggestion perpétuelle au péché.

L'excellent écrivain danois Joergensen, qui a fait, il y a quelques années, une conversion si sincère et si touchante au catholicisme, a illustré dans une de ses paraboles l'influence pernicieuse que peuvent exercer sur une âme les mauvaises lectures. Le criminel ici est un poète, mais si le poète peut être aussi un corrupteur, combien cela est surtout vrai du romancier, combien cela serait plus vrai encore de l'auteur dramatique...

Une nuit un jeune homme se présente chez un poète célèbre, son idole, celui qui l'a perdu. Il veut le voir et lui parler avant de se donner la mort.

Le poète est assis tranquille à sa table de travail, ayant à portée de sa main, une bouteille de bourgogne, dont il boit un verre pour se donner l'excitation propiée à ses malsaines créations.

Il est troublé par l'arrivée de cet inconnu hagard et l'interroge :

Etes-vous malade, demande-t-il ?

Je me porte très bien répond l'étranger. Mon corps est en parfaite santé. C'est mon âme seule qui n'en peut plus. Je m'en vais mourir, mais auparavant je voulais vous voir... De tous les êtres, vous êtes celui qui a eu le plus d'influence sur moi. J'ai lu toutes vos oeuvres... Je les ai lues et relues. J'en sais par coeur des pages entières. J'ai vécu ma vie

réelle en elles et avec elles ! Ah ! vous ne savez pas ce que vous faites, lorsque vous êtes assis ici et que votre âme se gonfle sous l'effet du vin et de la nuit ! Vous ne savez pas combien de destinées vous transformez, créez, changez, rien que par une des lignes que vous tracez sur le papier blanc ! Vous ne savez pas combien de bonheur vous détruisez, combien de sentences de mort vous signez ici, dans votre solitude silencieuse, entre les vases de fleur et la bouteille de bourgogne ! Souvenez-vous que nous autres, nous vivons ce que vous, poètes, vous écrivez. Nous sommes ce que vous nous faites. La jeunesse de ce pays reflète votre oeuvre. Nous sommes chastes, lorsque vous l'êtes, immoraux quand vous le voulez. Les jeunes gens croient ou renient d'après ce que vous croyez ou reniez. Les jeunes filles sont réservées ou libres suivant ce que sont les femmes que vous glorifiez. Ah ! si vous pouviez savoir combien d'âmes maudites vous avez créées, combien d'ombres pitoyables de votre type de grands vagabonds errent dans tout le pays ! Maître ! Nous avons tout quitté pour vous suivre, que nous donnerez-vous ? Oui, cher maître, nous avons tout quitté pour vous suivre et il ne nous reste plus rien. Nous n'avons plus de semelles à nos souliers, mais la boue du chemin mouille et noircit nos bas troués. Et il n'y a pas d'argent dans nos poches et pas de crédit au café et je suis las de moi-même, faible et épuisé par la faim, la boisson et les nuits blanches... J'ai volé... Il ne me reste plus qu'à mourir en beauté suivant vos théories... Adieu... et au revoir.

Et sur cette parole la misérable épave humaine, victime de ce tranquille meurtrier, disparaît dans la nuit.

J'espère qu'il n'en est point parmi vous, mesdames, qui soient, par la lecture des mauvais livres, devenues semblables à cette pauvre ombre sinistre, à ce malheureux qui, ayant tout perdu, l'honnêteté et la foi, détourne avec désespoir son regard de la vie ! Mais de combien, ailleurs, n'est-il pas pourtant l'image et le symbole... ? Combien qui s'en vont ainsi meurtris, blessés, dépouillés de toute splendeur, vidés de toute force, parce qu'ils ont bu avec volupté ce poison délirant, cette eau de feu qui brûle jusqu'au coeur. Combien qui ont déshonoré les plus honnêtes familles, trahi les plus saintes promesses, consenti d'infâmes lâchetés, commis des crimes, perdu leur vie, et dont la corruption a commencé par la lecture

de ces romans déshonnêtes et impies ? Et c'est pourquoi je vous répète encore : Soyez en garde contre eux ! C'est le plus grand danger qui menace votre bonheur, votre dignité, vos âmes.

Pardonnez-moi, si j'ai trop insisté, et que celles, bénies de Dieu, qui n'ont point connu cette tentation, qui n'y ont jamais succombé, ne retiennent de toutes mes paroles qu'une invitation à relire ces bons livres dont se sont nourries leurs âmes, et en particulier l'Evangile, le livre où c'est Jésus lui-même qui paraît et qui parle, le livre de la Vérité et de la Vie.

---

# Le Séminaire de Saint-Hyacinthe

ET LES

ÉVÈNEMENTS DE 1837-38 <sup>(1)</sup>

**M**IL huit cent trente-sept ! Quelles tristesses cette date rappelle ! Mgr Raymond nous dit que les collégiens n'ignoraient pas le mouvement qui agitait le pays. Les deux principaux agitateurs, Papineau et Nelson, avaient ici chacun deux fils. L'anxiété étreignit tous les cœurs lorsque la rencontre devint inévitable entre les patriotes et les soldats anglais armés les uns contre les autres. La victoire de Saint-Denis était à peine connue que l'allégresse qu'elle apporta s'évanouit dans les horreurs de la bataille de Saint-Charles.

Une semaine après, le colonel Gore, suivi de ses miliciens, incendiait les campagnes de la rivière Richelieu ; la maison de Nelson flambait. Les vainqueurs se dirigèrent vers Saint-Hyacinthe. A cette nouvelle, la plupart des citoyens compromis dans le soulèvement prirent la fuite. Trois cents soldats anglais vinrent loger au Collège. Ils se conduisirent bien. Quelques-uns étaient catholiques et voyaient les prêtres avec plaisir.

---

<sup>(1)</sup> Notre numéro de mai était déjà composé, quand M. le chanoine Choquette, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, nous a fait parvenir cette attachante étude historique sur les relations de sa maison avec les *patriotes* et les *idées* de 1837. Cette étude forme d'ailleurs le chapitre VI d'un volume actuellement sous presse — et qui paraît en mai — où M. le supérieur raconte l'histoire du beau Séminaire de Saint-Hyacinthe. Pour les fêtes du Centenaire qui se préparent, ce livre arrive bien à son heure. Nous sommes d'autant plus heureux, à la *Revue Canadienne*, de publier ces bonnes feuilles du nouveau volume, et de payer ainsi notre modeste tribut d'hommage à l'importance maison de Saint-Hyacinthe, que ses directeurs, depuis Mgr Raymond et M. Ouellette jusqu'à M. Choquette lui-même et M. l'abbé Emile Chartier, ont toujours compté parmi nos plus dévoués collaborateurs et amis. — *La Rédaction.*

L'année suivante, un régiment entier entra à Saint-Hyacinthe. Le Collège hébergea le major-général McDonald accompagné du capitaine Torrance et du jeune Lord Aberdeen, père de l'ancien gouverneur du Canada.

La taille colossale du major McDonald, disaient nos anciens, donnait une idée de l'Hercule mythologique. A la bataille de Waterloo, seul, de ses bras tendus, il avait tenu fermée la porte de la Haie-Sainte contre laquelle une compagnie de soldats français exerçait tous ses efforts.

Ces hôtes distingués se montrèrent gracieux. Ils visitèrent les élèves et donnèrent un congé. Ils ne passèrent qu'un jour sous le toit du Collège.

Les événements de 1837 remplissent une page mémorable dans l'histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe. Les anciens élèves ne se voyaient pas sans rappeler quelques incidents de ces jours de détresse. Lorsque nos vieux professeurs voulaient récompenser de quelque manière notre application au travail, rien ne leur réussissait, en classe ou à leur chambre, comme le récit de leurs souvenirs personnels avec lesquels ils reportaient nos jeunes imaginations à trente ou quarante ans en arrière. Ils avaient connu les agitateurs ; ils avaient souvent conversé avec eux ; ils avaient vécu leur vie fiévreuse d'espairs et de déceptions. C'était une époque dans leur vie, une époque dans la vie de la maison, comme ce fut une époque dans la vie de la population canadienne-française. Le lecteur ne me pardonnerait pas si je faisais mine de la passer sous silence. Les espérances, les projets, les tentatives téméraires d'une poignée de braves ont parfois excité le sourire. C'est un sourire peu digne et peu intelligent, car le drame fut captivant. Le théâtre a pu être petit ; les auteurs ont paru dans la mauvaise fortune. Qu'importe ! Il y avait de la grandeur dans les questions qui s'agitaient et dans les destinées qui s'élaboraient.

Il s'agissait de décider qui, des 150,000 anglais ou des 500,000 français, devait gouverner dans le Bas-Canada. Le gouvernement

du pays était aux mains de la minorité. L'Assemblée législative élue par le peuple n'avait aucun pouvoir. Les plaintes, les récriminations adressées à la métropole n'étaient pas entendues. Les requêtes restaient enfouies dans les cartons des commis de bureau de la rue Downing, parents ou amis, pour la plupart, des fonctionnaires incriminés.

Ce malaise, cette oppression, on en souffrait depuis de longs jours. Le docteur Nelson, de Saint-Denis, écrivait en 1831 à M. J.-S. Raymond (je copie littéralement) <sup>(2)</sup> : “ L'administration désastreuse du pauvre Comte Dalhousie a fait un bien étonnant au Pays, bien que l'on voulait faire le contraire ! Elle nous a démontré la valeur intrinsèque de notre heureuse Constitution. Elle nous a appris que pour être heureux et paisible il faut que les Lois soient observées autant *par les Gouverneurs* que par les *Gouvernés*... Rien de plus flatteur pour l'ami de son pays que les efforts que font nombre de nos excellentes Institutions dévouées à l'Education de la jeunesse ; de l'apprendre à connaître les avantages dont elles jouissent avec une Constitution la plus propre à assurer le bien-être général, puisqu'elle est basée sur des maximes équitables... Et notre Législature comme elle l'a toujours fait (c'est-à-dire la branche Populaire) continuera à assister de ses moyens les généreux Fondateurs de nos nouveaux Collèges ; parmi lesquels il n'y a point de plus distingué que celui de Saint-Hyacinthe. Et heureusement ces moyens vont être considérablement augmenté maintenant que les riches biens des Jésuites sont rendu à leur destination primitive — qu'elles ne seront plus exposé au scandaleux pillage dont elles ont été la proie depuis tant d'années, — maintenant qu'elles ne seront plus employé à payer les ennemis acharnés du pays, ni donné en salères à certaines personnes dénué autant de bonté comme d'honneur... Pardonnez, Monsieur, cette expression d'indignation ; retiré, comme vous avez le bonheur d'être, des scènes scandaleuses

(2) Le texte de ces lettres est donné par l'auteur avec une scrupuleuse exactitude. Même pour les fautes de français et les nombreuses majuscules qui le déparent, nous suivons le texte.

que nous Laïques sont exposé à témoigner tous les jours de la part de nos différentes administrations, vous ne pouvez facilement mettre à sa juste valeur les abominations auxquels le Pays a été exposé depuis si longtemps... Je sollicite votre indulgence, car je me suis permis peut-être trop de liberté dans l'étendu et dans le nombre de mes remarques — mais elles sont d'un Canadien, et d'un Père qu'a des Enfants à élever, et, qu'il espère, mouriront sur le sol qui les a vu naître... Je vous envoie les Règlements de la Chambre qui mettront vos élèves au niveau des Jeunes Parlementaires, aussi une Catalogue de la Bibliothèque, et une carte du Pays qui pourrait vous être utile. Le tout je vous prie d'accepter comme une bien faible marque de mon respect pour le Collège de Maska... Je m'assure que vous voudrez bien avoir la bonté d'excuser mon Français; arrangé en plus de tems, il aura été un peu moins révoltant à des oreilles classiques; mais si vous pouvez me comprendre, j'en suis satisfait. Votre serviteur très-humble, Wd. Nelson. "

Ces sentiments ne sont pas les sentiments d'un révolutionnaire, mais d'un persécuté cherchant des consolations et des encouragements dans la résistance. Faut-il s'étonner si de tels hommes rencontrèrent, même chez leurs concitoyens voués aux oeuvres de la paix, une tolérance explicite et peut-être une connivence ouverte ? Car, on l'aura remarqué, il n'est question, en ce que je puis nommer le programme de Nelson, que de revendications constitutionnelles. " Je le déclare, en présence de Dieu qui doit me juger, je rejetterais la modification politique la meilleure, si elle devait coûter une seule goutte de sang, " disait O'Connell. Un sentiment semblable animait les directeurs de la Maison et en cela ils obéissaient aux tendances que ce Séminaire avait reçues comme en héritage de son fondateur. S'ils n'étaient pas disposés à encourager un soulèvement, ils ne voulaient pas nuire à une oeuvre utile en l'entravant dans le dessein louable qu'on lui supposait. Ils soutenaient le pouvoir, sans doute, mais ils ne pouvaient approuver ceux qui se couvraient de son drapeau comme d'un manteau pour continuer leurs vexations. Si, en cette situation, ils ne pouvaient rien empê-

cher, serait-ce une raison de dire qu'ils semblaient accepter le mal qui se préparait ? Rôle ingrat ; les honnêtes gens qui agissent sérieusement, dans les jours d'orage, doivent se résigner à ces injustices.

Les directeurs du Collège, M. Prince, M. Jos. LaRocque, M. Raymond, seuls membres de la Corporation, seuls responsables de la politique de la maison, n'ont jamais encouragé la rébellion ; je l'affirme positivement et l'on me croira sans peine. Mais qu'il y eut une grande fermentation dans l'enceinte du Collège ; que plusieurs jeunes professeurs y aient coopéré jusqu'au point de se compromettre aux yeux des autorités religieuses et civiles, cela ne fait nul doute. Les exercices militaires étaient pratiqués avec un entrain extraordinaire. Les petits y allaient d'enthousiasme, les plus grands avec réflexion, comme à un devoir, et sans se défendre d'une arrière-pensée. Alexandre Taché, le futur archevêque de Saint-Boniface, et Augustin Regnier, le futur Jésuite, avaient *planté le mai*. La tradition nous rapporte que des discours échevelés, fous de jeunesse, d'aspirations libérales et d'illusions, se débitaient en catimini au pied de ce bois comme au pied d'un symbole de liberté. Longtemps il conserva des serments et des programmes gravés à la pointe du canif en signes cabalistiques. En 1853, cette relique d'un temps fertile en mirages fut portée solennellement et militairement sur les épaules des collégiens, de la cour du vieux Collège à la nouvelle cour, et transplantée, avec les plus grands honneurs, dans la demi-lune se dessinant, au nord-est, en regard de la chambre actuelle du directeur des élèves. M. Tétreau me chargea un jour, vers l'année 1873, de constater si *certaines incisions* étaient visibles encore sur sa base ; elles y étaient. J'ignorai longtemps le but caché de ma mission. Ce me fut une énigme dont je n'eus l'interprétation que ces années dernières en lisant une note du vieux chroniqueur, à la date du 27 juillet 1877. L'ouragan venait de renverser le mai. M. Tétreau écrit le même jour, avec la réserve convenable à son âge refroidi : " Ce vieux bois emporte dans sa ruine la trace de beaucoup

de discours hyperboliques prononcés par les enthousiastes officiels de notre milice collégiale, au temps de *sa splendeur* ”.

Nous avons toujours soupçonné M. Tétreau de s'être enflammé aux jours de 1837. Son vieux camarade de classe, M. Joël Prince, le faisait rougir comme une pivoine en rappelant devant nous, les jeunes prêtres, certain discours incendiaire prononcé au cours d'une promenade des élèves au bois. Et aux petits amis qui fréquentaient chez lui, vers 1870-73, M. Tétreau relatait, avec une complaisance sensible et force détails, les incidents de cette époque historique. Il nous parlait de D.-B. Viger, de Papineau, de Lafontaine. Un beau portrait de l'Orateur occupait une place d'honneur parmi les rares et frustes ornements de sa chambre. Il me semble voir encore cette image dans l'angle sud, sur une petite table demi-circulaire. Un jour, au moment où j'entrais, le portrait glisse, entre la table et le mur, jusqu'au plancher. Je m'avance pour le relever : “ Laissez-le, il est bien là ” me dit, brusquement, M. Tétreau, et le vieil ami m'apprit, la tristesse dans l'âme, la fin malheureuse du grand tribun qui venait de s'éteindre, de la manière que l'on sait, dans son manoir de Montebello. Le portrait demeura longtemps par terre. Je comprends que, avec lui, l'exaltation d'antan du collégien d'un autre âge avait sombré pour toujours.

Tout cela peut n'être qu'un indice, qu'une présomption tout au plus suffisante à étayer les soupçons. Je possède toutefois des écrits, plus probants que les faits que je viens de rapporter. Je n'appuie pas sur ce sujet dans le but de jeter un discrédit quelconque sur cet homme estimable qu'était M. Tétreau. Loin de moi cette pensée. J'ai aimé et vénéré M. Tétreau ; son souvenir est un des plus charmants de mes années de Collège. Mais je crois qu'il est instructif d'examiner l'état d'esprit d'un étudiant de 1837, d'un des plus sages, pour connaître la mentalité de la Communauté : *ab uno disce omnes*.

Outre le paragraphe A II souligné antérieurement et déjà assez compromettant, voici une lettre adressée à M. Tétreau par son con-

disciple D.-E. Papineau. Elle est riche de sous-entendus. Il s'agit d'une reddition de comptes: " Montréal, 3 janvier 1838. — Comme la société littéraire a été dissoute par la force de circonstances malheureuses, je remets ce que j'ai entre les mains... Je ne vous dis pas ce que j'ai envoyé à la *société centrale*... (signé) D.-E. Papineau, *Ancien chef*." Société centrale? Ancien chef? que de mystères!

Vici une deuxième lettre, non moins symptomatique dans sa tournure ironique, adressée pareillement à M. Tétreau par E.-E. Brown: " Québec, 26 mai 1838.—Tu es peut-être indigné de voir que je n'ai pas eu la délicatesse de répondre à ta bienveillante lettre. Tu attribueras sans doute ce retard à la prudence. Comme tu le sais, je suis un profond politique. Je me serais engagé dans quelque mauvaise affaire en te disant mon opinion sur l'état des choses..... et je serais maintenant incarcéré avec mes malheureux compatriotes. " Puis, en post-criptum, la note écolière: " *Serius ocius maskoutani me videbunt*. N'oublie pas de me nommer ceux qui composent ton quatuor au réfectoire, ni de me donner des nouvelles du jardin. "

On peut présumer par ces citations quel était le ton des lettres échangées entre les familles et les élèves. Parmi ces derniers, je vois cinq Papineau, fils, neveux ou cousins de l'agitateur; deux Dessaulles, ses neveux; Arthur et Horace Nelson, fils du docteur Wolfred; deux Marchessault; deux Duvert; et d'autres; Cartier, Blanchard, Authier, Franchère, Jalbert, L'Heureux, Pacaud, etc., tous fils ou neveux de patriotes dont l'histoire a enregistré les noms.

En fallait-il plus pour susciter des craintes déifiantes à l'endroit du Collège? Mgr Bourget écrivait, à la fin d'octobre 1837, à M. Prince: " Veillez bien sur vos Collaborateurs par rapport à leur conduite patriotique. La maison est, sur ce point, en mauvaise passe. Vous pensez bien qu'on ajoute tant et plus... et que l'on attribue à tous les corps les sentiments de quelques particuliers. J'ai chargé M. Paré d'écrire à son ami Desaulniers de se tenir sur ses gardes. "

Il est permis de croire que cet avertissement visait autant le directeur, M. Prince, que M. Desaulniers et les régents secondaires.

Le Mandement de paix, publié par Mgr Lartigue le 24 octobre, n'avait pas contenté tous les prêtres; on le discutait, on émettait des avis. Le 4 novembre, il y eut, au Collège, une réunion de plusieurs curés des paroisses voisines de Saint-Hyacinthe où une résolution fut prise grosse de signification: " Les soussignés, dit le procès-verbal, rédigé par M. Prince lui-même... appréhendent que la démarche que vient de prendre Votre Grandeur en publiant le Mandement du 24 octobre dont ils reconnaissent la sagesse et la modération, ne soit cependant considérée par leurs compatriotes canadiens comme un acte du clergé tendant à approuver totalement la conduite du Gouvernement Britannique dans la ligne politique qu'il suit depuis longtemps à l'égard du Pays... Il est visible que depuis un certain temps le clergé perd l'attachement et la confiance des catholiques de ce diocèse parce qu'ils sont persuadés que des vues d'intérêt le fait embrasser le parti du Gouvernement dans la question politique actuellement débattue entre les différentes branches du Pouvoir dans la Colonie et la Métropole... Ce même clergé ne saurait resté muet dans la crise actuelle parce qu'il est canadien, parce que le rôle qu'il a joué de tout temps dans la société canadienne lui donne la mission extraordinaire de pouvoir intervenir comme il est déjà intervenu... On ne saurait nier que le retard apporté par le Gouvernement à opérer certaines réformes promises, sert de prétexte à un certain nombre pour justifier les excès auxquels ils se portent... Ils supplient Votre Grandeur de trouver bon qu'une requête basée sur ces considérations soit adressée par le clergé aux trois branches du Gouvernement Impérial... Cette requête ne serait qu'un acte de justice à l'égard du Peuple après le Mandement que Votre Grandeur a jugé convenable de lui adresser pour lui prescrire ses obligations, puisque, si lui seul était averti de son devoir, ce peuple aurait droit de dire que l'Évangile doit être prêché aux grands comme aux petits, et que les Rois eux-mêmes doivent obéir à ses lois. "

L'intervention du directeur était hardie; elle fut agréée néanmoins et même encouragée. La requête, dressée par M. Prince, cir-

cula immédiatement; elle disait: " C'est avec la sollicitude la plus vive qu'il (le clergé) supplie instamment le Gouvernement britannique de prendre en sa plus sérieuse et plus prompte considération, les besoins de la Colonie du Bas-Canada et d'accorder à ce pays tout ce que la justice de l'Angleterre et la générosité d'un gouvernement paternel peuvent faire espérer de biens et de droits à ses fidèles sujets de cette Province. "

Les batailles de Saint-Denis et de Saint-Charles, les 23 et 25 novembre, modifièrent impérieusement l'attitude du clergé et le ton de sa requête. M. Prince hésite: il interroge Mgr Bourget: " Il ne faut pas, répond le Coadjuteur, que les temps bien mauvais vous arrêtent non plus que les changements de circonstances que vous croyez devoir amener des changements dans notre supplique. Le grand nombre l'ayant signée telle qu'elle est, il faut continuer la même marche. Il y a toujours une réponse à donner à ceux qui objectent qu'on ne peut demander que *justice* soit faite à un peuple qui est en révolte et qui, au lieu d'exiger le redressement de ses griefs, ne peut tout au plus que demander humblement son pardon. Si, sur une population de 500,000 âmes, quelques individus entraînés se révoltent, ce ne peut être pour le gouvernement une raison de châtier toute une Province, et loin de refuser *justice* à ceux qui sont demeurés fidèles en résistant au mauvais exemple de leurs concitoyens, c'est une raison de plus pour la leur faire. Que les méchants soient punis et les bons récompensés; est-il une maxime plus loyale! Hâtez-vous donc de parcourir l'arrondissement que vous vous êtes fait vous-même, y ajoutant Saint-Valentin et Saint-Georges... Dans ce moment Montréal est parfaitement tranquille. Le coin du District qui donne à présent des inquiétudes est le Grand-Brûlé (Saint-Benoît)... Il y a là beaucoup de fermentation et de brigandage. Il est presque impossible d'y avoir accès, tant on garde soigneusement toutes les avenues. Il est bien à craindre que là comme à Saint-Charles les gens n'entendent raison qu'après une saignée... La loi martiale commence à être en force d'hier. Les procès de nos

prisonniers vont se faire; plusieurs *fusillades* suivront. Je suis bien aise que la respectable Madame Desaulles n'ait pas eu à souffrir des incartades de son frère. On a appris que Madame Papineau, à Verchères, est dangereusement malade. Elle ignore ce qui se passe autour d'elle; elle croit fermement que son mari est encore à Montréal. ” — 9 décembre 1837.

M. Prince accepta de bon coeur la mission de pacificateur. Il visita le territoire qui lui avait été marqué sollicitant en même temps l'acquiescement du clergé à la requête présentée, avec modification, à la Reine au nom “ de l'Evêque et de son Coadjuteur, des vicaires-généraux, curés et autres membres du clergé catholique du diocèse de Montréal ” lesquels “ osent espérer et en même temps supplient très humblement Votre Majesté que les heureux habitants de cette Colonie ne soient pas privés, pour le crime de quelques-uns, des avantages et privilèges dont ils ont joui jusqu'à présent sous l'Empire Britannique, auquel il est à souhaiter qu'ils soient unis pour toujours... ”

\* \* \*

Le “ feu de Saint-Charles ” avait découragé les patriotes et les avait dispersés; il ne refroidit pas, ce semble, les ardeurs patriotiques dans l'enceinte du Collège. Pendant que 300 soldats anglais, sous la conduite de Gore, occupaient les grandes salles de la maison, Papineau, le docteur Bouthillier et le docteur de LaBruère étaient logés sous le même toit. C'est une bien touchante légende que celle qui vous fait voir ces malheureux proserits cachés, sous l'uniforme du collégien, dans les chambres des professeurs. Je dis légende, je pourrais écrire histoire. S'il est douteux que Papineau fût à Saint-Hyacinthe en même temps que les soldats, il est avéré du moins qu'il passa par ici, en route pour l'exil, et qu'il entra au Collège afin de dire adieu à ses enfants. Quant au docteur Bouthillier et au docteur de LaBruère, le fait est certain. Les vainqueurs perquisitionnaient dans la ville, dans le manoir de la famille Desaulles; il ne leur vint pas à l'esprit de poursuivre leurs investi-

gations dedans les appartements du Collège, n'imaginant point que les directeurs osassent les narguer jusqu'à ce degré. Ils furent les victimes de bien d'autres tours, moins graves assurément, mais non moins amusants. *L'Histoire anecdotique* en énumère quelques-uns. Je puis en citer d'autres que j'ai appris de la bouche de Messires Tétreau et O. Allaire, tous deux collégiens à cette date.

Le tour projeté, le plus sérieux, je me hâte de dire le plus platonique, fut de renouveler la " Conjuración des poudres " sur la terre d'Amérique. Les caissons de la troupe avaient été remisés sous les galeries du marché public. Il souriait à ces jeunes gens de vingt ans d'enlever une couple de barils de poudre et de les rouler sous le dortoir improvisé des soldats, dans un des multiples coins noirs des caves que les écoliers, d'habitude et comme d'instinct pour ainsi dire, connaissent mieux que tout autre. Il se trouva heureusement un bon Père Garnet, sous la figure de M. Jos. LaRocque, qui n'eut pas de peine à détourner la conspiration rêvée.

La salle de récréation avait été transformée en dortoir; les soldats y couchaient sur la paille. Les officiers avaient leurs quartiers dans la salle d'étude. Le réfectoire leur était ouvert pour la préparation des petits plats, mais la grande rôtisserie était installée à vue, dans la cour des jeux. Les élèves ne s'amusaient pas peu à voir embrocher d'une pièce les quartiers de boeuf. Cela leur rappelait les festins, à la Lucullus, des seigneurs féodaux. Les classes étaient réservées aux élèves, mais, dit l'un d'eux, " les études étaient suspendues, leur sanctuaire transformé en caserne, et les luttes pacifiques de la science remplacées par un armement général " !

La discipline militaire s'observait avec la plus rigoureuse exactitude. Défense était faite aux soldats, sous les peines les plus sévères, de pénétrer dans les appartements des élèves. Un jour, un malheureux soldat, quelque peu émêché, les pieds lourds, eut la fâcheuse inspiration de faire du tapage à la porte d'un dortoir. M. Prince l'empoigna par le chignon et le conduisit prestement à un officier supérieur. Le délinquant avait mérité la bastonnade; ce ne fut qu'avec peine que le directeur put le soustraire au terrible châti- ment.

La toilette à l'eau glacée était probablement aussi une sorte de châtement, plus humain. Ce n'était pas une petite surprise de voir le matin, une demi-douzaine " d'habits rouges " faire leurs ablutions au grand air, le thermomètre marquant plusieurs degrés de froid. Les corvées diverses, l'arrivée des maraudeurs avec le butin ne piquaient pas moins la curiosité.

Soldats et Collégiens ne tardèrent pas à lier société. Ces rudes militaires s'attendrirent au contact de la jeunesse. Ils se prêtaient à des familiarités enfantines. Ils s'attelaient bénévolement aux traîneaux, et les promeneurs fouettaient d'un bon bras " les coursiers d'Albion ". Ce qui amusa par-dessus tout la gent écolière fut le spectacle des soldats montés sur des patins. Une nappe de glace s'était formée dans un coin de la cour, la première de l'automne. Les élèves sortirent les patins, mais, histoire de se payer la tête de leurs belliqueux camarades, ils eurent soin de n'exhiber — ce qui était alors une nouveauté — que les lames arrondies aux deux bouts. Les habitués avaient mille misères à se tenir en équilibre sur cette traître lame. Imaginez le sort des novices dans l'art du patinage ! Aussi étaient-ils, à la grande joie des enfants, plus souvent couchés par terre que debout.

C'était la revanche, une façon de terrasser les Bostonnais, les vrais, car depuis longtemps des Bostonnais imaginaires jouaient un rôle, et non le plus glorieux, dans les jeux. On sait que cette appellation date d'un autre âge, non moins amer que le présent ; elle avait pris un regain d'actualité. Sus aux Bostonnais ! était le mot d'ordre, le mot d'entraînement dans plusieurs exercices. Le petit soldat voyait le Bostonnais au bout de son fusil de bois. Dans les combats simulés, c'étaient toujours les mêmes, les Bostonnais, qui fuyaient honteusement en montrant aux vainqueurs " l'envers de leur visage ". Il s'en trouvait toujours un bon nombre disposés à jouer, par allégorie, ce rôle peu glorieux. Par contre, ces mêmes acteurs se refusaient obstinément, de propos délibéré, à apprendre l'anglais. Des meneurs avisés, instruits du dehors, entretenaient ces sentiments et les réchauffaient.

Cependant les soldats de Sa Majesté ne virent rien d'hostile dans les procédés de leurs petits amis de rencontre. Ils se plurent à proclamer la parfaite hospitalité du Collège. " L'hospitalité que vous venez de donner aux troupes montre que vous n'êtes pas de mauvais sujets, " écrivait Mgr Bourget le 9 décembre 1837. En 1848, un M. Wetherall, John, se souvenant peut-être de son passage au Collège, demande que l'on veuille bien recevoir ses enfants, dont le plus âgé n'a pas douze ans. Il désire même qu'ils passent les vacances sous la garde du directeur.

La ville et les campagnes voisines profitèrent apparemment de la rancune apaisée des soldats. Il ne paraît pas qu'il y eût pillage, du moins sur une grande échelle. Dans le tableau des £200,000 d'indemnité revendiqués en 1849, Saint-Hyacinthe et les paroisses adjacentes ne sont inscrites que pour £3,000. Le Collège ne réclama rien. Il voulut être généreux et le fut parfaitement.

\* \* \*

Les soldats évacuèrent la maison vers le commencement de décembre. Combien de jours y passèrent-ils? Les souvenirs ne sont pas concordants. Mgr Raymond, en 1878, disait qu'ils y furent deux jours. M. le sénateur C.-G. Dessaulles commençait ses classes en 1837. Il affirme, avec un autre contemporain, qu'ils s'attardèrent plusieurs jours. D'après l'historien Christie, le colonel Gore, faisant route vers Saint-Hyacinthe, passait à Saint-Denis, en vainqueur et en brûlot cette fois, le 30 novembre. Le 7 décembre, il rentrait à Montréal avec son armée. En tenant compte des temps de marche, on peut conjecturer que les soldats séjournèrent au Collège quatre ou cinq jours.

Le collégien Arthur Nelson ne les vit pas partir sans angoisse. Il n'ignorait pas que Gore allait porter un témoignage terrible contre son père. La mémoire se conserve d'une lettre bien touchante que le jeune Arthur écrivit, vers cette date, à son père prisonnier. " J'ai lu avec attendrissement la lettre du jeune Arthur Nelson. Je pars à l'instant pour aviser aux moyens de la faire rendre à son

adresse, car aucun écrit ne peut parvenir à la prison sans être bien acheminé. Comptez que je n'oublierai pas le malheureux père d'un si bon fils. ” (Mgr Bourget, 20 décembre 1837).

Il est regrettable que le témoignage des soldats n'ait pu conquérir au Collège la confiance des autorités. Les directeurs se virent derechef en butte à de vives et injustes suspicions. Les lettres qui suivent ne demandent pas de commentaires. Je les publie sans appréhension comme sans confusion. J'estime qu'elles constituent des documents historiques, des documents inédits, et qu'il est honorable pour le Séminaire de contribuer à démasquer à demeure un ennemi farouche des Canadiens français.

La première lettre est écrite le 30 janvier 1838 par un ancien élève, M. J.-B.-A. Brouillet, prêtre, alors professeur au Collège de Chambly :

“ ... On dit des choses affligeantes relativement au Collège de Saint-Hyacinthe. Presque de tout temps cette maison a été en butte à la critique la plus amère et la plus injuste. Le bien qu'elle a fait et ses progrès continuels ont soulevé contre elle une violente jalousie... Mais aujourd'hui c'est autre chose. Ce ne sont plus des particuliers qui vous en veulent... c'est le gouvernement qui est prévenu contre vous et qui veut user de toute son influence pour vous détruire, ou du moins pour vous causer un dommage irréparable. Le gouvernement veut toujours rester convaincu que vous lui êtes opposés et que vous l'avez fait paraître surtout dans les derniers troubles. Il prétend de plus que jamais l'enseignement du Collège lui sera favorable tant que M. Prince sera un des membres de la maison... Aussi veut-il s'adresser à l'Evêque et en obtenir son expulsion du Collège de Saint-Hyacinthe... Vous avez un ennemi bien acharné dans la personne de M. Gagy. C'est lui qui en passant par Chambly ces jours derniers a annoncé comme certaines ces mesures dont je viens de vous parler et que j'ai connues par l'entremise de M. Migneault. ”

Gagy ne se contenta pas de semer la suspicion à Chambly ; il se

hâta de jouer le même rôle à l'évêché de Montréal. Mgr Lartigue venait de publier, le 8 janvier, le fameux mandement "Quelle misère..." On comprend son désir de voir le Collège de Saint-Hyacinthe entrer dans ses vues d'apaisement et de conciliation. Aussi bien il fait écrire immédiatement, le 1er février, à M. Prince par Mgr Bourget : "...Je profite de l'occasion pour vous avertir d'être sur vos gardes par rapport à vos régents que l'on dit tenir des discours séditieux. Je n'ai pu savoir les noms, mais vous pourriez interroger là-dessus le jeune d'Orsonnens et le jeune Blanchet (3). Peut-être aussi la renommée a-t-elle exagéré les choses."

Répondant, le 6 février, à ces accusations venues de deux points différents mais issues de la même source, M. Raymond dénonce à son tour le dénonciateur :

"...Le brave M. Gogy n'a vu qu'en passant M. Prince et M. LaRocque. C'est avec M. Desaulniers et moi qu'il a eu occasion de parler d'affaire un peu au long, mais c'est avec moi surtout qu'il a conversé... Le soir même de son arrivée avec les troupes, je le vis au presbytère. Lord Cochrane, l'huissier Loisselle et MM. Mercure, Deligny et Desaulniers se trouvaient avec nous. M. Gogy s'approcha de moi et, me prévenant par des compliments et un air plein d'affabilité, il me dit que le gouvernement entretenait sur notre compte l'opinion la plus défavorable, qu'il nous jugeait des radicaux et pensait que nous formions notre jeunesse à des sentiments d'antipathie et de déloyauté à l'égard de l'autorité. Je demandai si c'était le gouverneur lui-même, Lord Gosford, qui avait cette idée de nous. "Le gouverneur, reprit-il, est la plus grosse bête

(3) MM. D'Orsonnens et Blanchet quittèrent l'état ecclésiastique. Le premier conquit une belle réputation de médecin. Il fut longtemps professeur à l'École de Médecine. Le second surnommé "le citoyen Blanchet" fut rédacteur au journal *L'Avenir*, vers 1848. Il écrivait à Mgr Raymond, en 1878, qu'il lui serait agréable de revoir le Séminaire qui lui est si cher après quarante ans d'absence et il signait: "P. Blanchet, ancien élève, ancien séminariste-professeur, ancien journaliste et publiciste, maintenant nouveau Cincinnatus vivant retiré des affaires politiques sur son petit morceau de terre à Arthabaska."

qu'il y ait au monde. Je ne m'occupe pas de son opinion, mais je parle des principaux officiers du gouvernement. " Pourriez-vous me dire quelques-unes des accusations formulées contre nous ? Sans me répondre directement, il me dit que cela existait depuis la fameuse visite de M. Papineau, il y a quatre à cinq ans... Il me parla de quelques-uns des principaux de la ville qui ont pris quelque part aux troubles. J'avoue que, sans oublier la vérité, je cherchai à diminuer leur faute, et je crois avoir rempli un devoir de charité. Lorsque des personnes ne sont plus à craindre, il n'y a rien qui oblige à les dénoncer. Il m'exprima que son opinion était que pour maintenir les Canadiens dans le devoir il fallait les traiter durement, qu'il fallait faire pendre à la porte de l'Eglise de chaque paroisse cinq ou six citoyens, et que si les habitants s'avisèrent de remuer tant soit peu on les tuerait au sortir de leur maison comme on tue des rats à la porte des granges... Nous passâmes ensuite à M. Blanchet, Mag., le curé de Saint-Charles. Il m'avoua d'abord qu'il était persuadé que ce qu'on avait dit contre son caractère moral était une calomnie; mais il le traita de scélérat, de traître, de révolutionnaire... Il parla ensuite avec le plus grand mépris de certains prêtres dont la loyauté pourtant était constatée par les preuves les plus éclatantes... Il ajouta que le clergé en général avait manqué de coeur et de courage et il me donna à entendre que l'on croyait peu à sa loyauté... J'affirme sur mon honneur que M. Gogy me dit tout ce que je viens de rapporter, sinon dans les mêmes termes, du moins dans des termes parfaitement équivalents... Je demande maintenant comment un homme si hostile aux Canadiens et au clergé peut être l'objet de la confiance de certains prêtres qui ne craignent pas d'avouer devant lui que ses jugements sont à peu près justes, qui l'engagèrent à faire contre nous son rapport à l'évêque, qui écrivent à d'autres prêtres de mettre toute leur confiance en M. Gogy et de lui déclarer tout ce qu'ils savent sur ceux qui ont émis des opinions patriotiques... "

Si M. Raymond crut que cette défense ferait taire tous les soupçons, il se trompait. Le 2 mars, Mgr Bourget fait savoir à M.

Prince: " Je serai mardi prochain à Varennes pour le service de fondation de M. Deguise. Il y aura, je pense, concours et ce serait pour vous une occasion de dissiper les nuages formés contre le Collège. Venez, sous prétexte de faire honneur à la mémoire d'un insigne bienfaiteur, expliquer ce que, dans le clergé même, l'on dit être capable de vous inculper. " Et le 1er avril: " Ne croyez pas que les préjugés contre votre Séminaire soient dissipés. M. Blanchet, le curé, fut admis hier à caution et est ici pour quelques jours. "

Les directeurs perçurent dans les imputations répétées un parti pris de dénigrement. Ils s'en plainquirent. C'était, ce semble, la maison épiscopale de Montréal et les prêtres du Séminaire de Saint-Jacques qui ne voulaient pas se laisser convaincre. Il se peut que les défenses individuelles, comme celle de M. Raymond, ne fussent pas jugées satisfaisantes. Mgr Lartigue était justifié de désirer une apologie collective, en forme solennelle, qui lui permît de plaider efficacement la cause du Collège auprès du gouvernement et auprès du clergé de Montréal. Les désirs de l'évêque furent entendus. Les directeurs signèrent conjointement un long " Mémoire justificatif " qui porte, à la vérité, des traces d'hésitations. Rédigé en février, il ne fut présenté qu'au mois de mai. " Votre Mémoire, annonce Mgr Bourget, le 22 mai 1838, a été communiqué à Sa Grandeur qui, pour vous en parler franchement, ne l'a pas trouvé suffisant pour laver toutes les taches que l'on avait vues en vous, ou du moins, que l'on avait cru voir... Vous ne pouviez deviner tous les chefs d'accusations portés contre vous et votre maison, et dont je vous ai signalé quelques-uns à notre dernière entrevue. Ce Mémoire circule dans le secret pour rétablir votre réputation. " En voici les principaux arguments :

" Depuis quelque temps des bruits injurieux au Collège de Saint-Hyacinthe circulent dans le public. On attaque la loyauté des directeurs de cet établissements... On leur reproche : 1<sup>o</sup> D'avoir approuvé la contrebande recommandée dans les assemblées patriotiques de l'été dernier ; 2<sup>o</sup> D'avoir émis des principes révolutionnaires et propres à justifier l'insurrection récente.

“ D’abord il n’a pas été fait mention de la contrebande dans l’enseignement littéraire du Collège... ni dans l’enseignement théologique.

“ En second lieu... il est à la connaissance de Monseigneur le Coadjuteur (Mgr Bourget) et des prêtres du Séminaire de Saint-Jacques que les directeurs du Collège de Saint-Hyacinthe ont eu à défendre l’allocution de Mgr l’Evêque de Montréal, prononcée le 25 juillet dernier, contre des laïcs remarquables par leur influence et leur position sociale.

“ Quand à la seconde accusation, les Directeurs déclarent sur leur parole d’honneur et sur leur foi de prêtre qu’ils sont toujours demeurés dans les sentiments d’une inviolable loyauté à l’égard du Gouvernement Britannique, et que loin d’avoir rien dit ou fait en faveur de l’insurrection récente, ils l’ont désapprouvée autant qu’il était en eux de le faire. ”

“ A proprement parler, il n’y a pas d’enseignement politique au Collège de Saint-Hyacinthe. Les Directeurs comprennent toute l’inconvenance qu’il y aurait à initier la jeunesse à des discussions, sources de tant de difficultés et aliments de querelles interminables. Changer le sanctuaire paisible des lettres en arène politique n’a jamais dû être, n’a jamais été une de leurs pensées... Ils ont permis la lecture des journaux pendant les récréations; mais tous les ans le Directeur déclare solennellement que le but de cet usage est d’apprendre l’histoire contemporaine... Parmi les journaux passés aux élèves, un seul était l’organe du parti qui a figuré dans l’insurrection, les quatre autres feuilles étaient ouvertement opposées à ce parti... Toute démonstration d’opinion politique était prohibée. Dans plusieurs circonstances le Directeur du Collège eut occasion de s’exprimer à ce sujet. Il le fit surtout d’une manière solennelle et très forte à la fête de Saint-Jean-Baptiste de l’an dernier. Quelques écoliers ayant voulu en ce jour donner une manifestation des sentiments politiques qu’ils avaient puisés dans leur famille, ils reçurent devant toute la Communauté une réprimande très sévère et le

Directeur renouvela dans les termes les plus positifs la défense de toute démonstration de cette nature.... ”

“ Le Mémoire affirme que le *Traité de Philosophie et de Morale* enseigné à Saint-Hyacinthe est celui que le Séminaire de Québec enseigne. Le professeur ne s'en est jamais écarté. Il invoque le témoignage des élèves qui ont terminé depuis peu leurs classes, de M. Brouillet, professeur de philosophie au Collège de Chambly, de M. Archambault, vicaire à Saint-Jacques, de Lagoree, vicaire à Saint-Denis, de Gatien, notaire à Sainte-Marie, de Sanche, étudiant en loi, à l'Assomption, de Ménard, étudiant en médecine au même lieu. Des thèses philosophiques ont été débattues, devant des assemblées aussi éclairées que nombreuses, aux exercices littéraires des années 1833 à 1837. Plusieurs concernaient l'autorité et l'obéissance dues aux pouvoirs. Les discours et les plaidoyers récités par les élèves concourraient au même but. ”

“ Aux derniers exercices, un drame de Berquin, *Le Siège de Colchester*, fut joué. Le drame est tiré de l'Histoire de l'Angleterre, époque de Charles II. La rébellion contre l'autorité n'y paraît que comme un crime odieux. L'un des rôles, le plus remarquable par les sentiments d'une inviolable loyauté, fut rendu par le fils du Dr Nelson, de Saint-Denis.

“ Les Directeurs ont fait autant d'efforts que tout autre Séminaire ou Collège du pays pour combattre par des écrits les doctrines désorganisatrices que certains journaux ont proposées. Dans l'*Echo de Saint-Charles*, en 1833 et, en 1835, dans la *Gazette de Québec*, dans la *Minerve*, en mars dernier, un prêtre de la maison a publié des articles dont la critique la plus malveillante ne peut que proclamer la parfaite orthodoxie sociale.

“ Le 4 novembre dernier, il y eut au Collège une réunion des prêtres des environs. Les Prêtres du Collège jugèrent sévèrement la conduite de leurs compatriotes exaltés. Ils peuvent citer comme témoins de leurs sentiments, MM. Lafrance, de Saint-Jean-Baptiste; Brunet, de Saint-Damase; Denys, de Sainte-Rosalie; LaRocque, de

Saint-Pie. Ce fut dans cette réunion que fut formé le projet d'une requête du Clergé pour exprimer au gouvernement sa loyauté et le prier d'aviser aux moyens de tranquiliser le pays. Le directeur de la maison fit un voyage à Québec à cette occasion et fut l'un des prêtres qui présentèrent la requête à Son Excellence le gouverneur.

“ Lorsqu'à la suite de l'alarme répandue par l'arrivée des troupes à Saint-Denis, le 23 novembre, quelques personnes partirent de Saint-Hyacinthe pour les combattre, on demanda les chevaux du Collège et quelques armes qui appartenaient à la maison. Le procureur, après avoir pris l'avis de ses confrères, refusa nettement les chevaux et les armes; on cacha celles-ci, mais deux chevaux furent pris malgré le refus et menés au camp de Saint-Charles. Le procureur les fit reprendre le lendemain. ”

“ Les Directeurs demandent d'examiner si leurs accusateurs ne seraient pas influencés par des circonstances personnelles, par d'anciens préjugés, ou par un esprit d'hostilité, contre une institution canadienne... ” Ont signé :

J.-C. Prince,	prêtre,	directeur.
J.-S. Raymond,	“	“
Joseph LaRocque,	“	“
God. Marchessault,	“	auxiliaire.
J. Desaulniers,	“	“

On lit la note suivante, écrite de la main de Mgr Raymond, sur la dernière page du manuscrit: “Ce Mémoire et les divers écrits qui y sont mentionnés ont été faits par J.-S. Raymond ”.

Je ne puis affirmer que le Mémoire fut mis sous les yeux du gouverneur. J'ai lieu de croire néanmoins que celui-ci ne l'ignora pas. Vers la fin de l'année toutes les traces de dissentiment, de part et d'autre, paraissent effacées. M. Prince se croit assez bien venu auprès des autorités pour demander la cessation du pillage. Il prie Mgr Lartigue de seconder sa demande. L'évêque est tout à fait gagné: “ J'ai employé un intercesseur auprès de Son Excellence,

et à la première occasion je la prierai de faire cesser le pillage dans vos cantons... ” Il veut aussi s'intéresser aux prisonniers recommandés à sa bienveillance : “ En visitant hier la prison de Montréal, j'ai vu plusieurs de vos maskoutains, entre autres M. Le LaBruère qui est bien portant... ” 7 décembre 1838.

J'ai voulu montrer dans les quelques pages de ce chapitre en quelles dispositions les directeurs du Séminaire de Saint-Hyacinthe traversèrent cette période de grandes espérances et de grands mécomptes. Il est évident qu'ils n'ont pas voulu se soustraire à leur part de résolution et d'action libre dans les destinées auxquelles ils furent forcément mêlés. Ils sentirent qu'ils auraient à répondre de leur attitude devant l'histoire. Si la dignité de leur état leur imposait la pondération, elle leur commandait en même temps le devoir d'être les premiers parmi leurs concitoyens à réclamer un gouvernement juste et désireux de protéger équitablement les droits communs de la société canadienne. Ce devoir, ils y ont été sagement fidèles.

J'aime à le croire, et les événements l'ont prouvé, ils sortirent de la tourmente avec, dans l'opinion des gouvernants, la considération distinguée qui s'attache aux hommes influents par leur situation et leurs talents, et, aux yeux de leurs compatriotes, avec l'aurore d'un parfait dévouement aux intérêts populaires. La tempête e'est la vie ; elle répand plus de semences fécondes qu'elle n'arrache d'arbres.

**C.-Philippe CHOQUETTE.**

---

## L'Hirondelle de France

---

**N**UL oiseau ne jouit, à juste titre du reste, d'autant d'affection que l'hirondelle parmi les populations rurales de France. Le retour des petites émigrantes est accueilli avec bonheur. Chacun épie le moment où le couple joyeux va venir réoccuper le nid abandonné depuis l'an dernier. Aussi avec quels soins jaloux est respecté ce refuge de terre battue où s'abritera la jeune couvée et qui est regardé par le paysan français comme le protecteur le plus certain du foyer. Malheur à l'enfant qui porterait la main sur un nid d'hirondelle !

On remarque que depuis plusieurs années le nombre des hirondelles diminue notablement dans les départements du nord et du centre de la France. Les localités que les intéressantes voyageuses avaient adoptées de temps immémorial pour y grouper leurs nids, ont à peine reçu quelques couples en ces dernières années, plusieurs même sont restées désertes. D'où cela provient-il ?

Cette question de la disparition des hirondelles vient d'être portée devant la *Société Zoologique* de France; elle a fait l'objet d'un rapport très intéressant.

C'est encore la mode, paraît-il, qui serait la coupable ! D'après le rapport des savants, les hirondelles sont les victimes de la vanité féminine et de la mode cruelle qu'elle engendre entre plusieurs autres. Les naturalistes de Paris, en effet, reçoivent à pleins paniers, tous les ans, des milliers d'hirondelles mortes qui sont destinées à l'ornementation des chapeaux de ces dames ! Ces hirondelles auraient été capturées—toujours d'après le rapport des savants — dans le département des Bouches-du-Rhône, à l'aide de trois procédés : au filet, à l'hameçon et à la pile électrique.

Le dernier procédé est de beaucoup le plus destructeur. Conséquemment il est le plus usité. Voici en quoi il consiste. Au retour des hirondelles, les chasseurs tendent au bord de la mer de longs fils

de fer soutenus par des perches ou accrochés aux rochers avec des isolateurs. Les hirondelles arrivent en bandes nombreuses. Fatiguées par un long vol, elles se posent sur le fil qui leur barre la route. Alors le chasseur, qui s'est dissimulé derrière les rochers, met le fil en communication avec une pile électrique et tous les pauvres oiseaux tombent foudroyés.

La *Société Zoologique* supplie l'autorité de faire veiller à l'exécution vigoureuse des lois protectrices... des hirondelles, comme de tous les autres oiseaux.

Certes, l'intervention administrative ne peut qu'être utile. Mais puisque c'est pour satisfaire au goût des élégantes que s'accomplit le monstrueux sacrifice des innocentes bêtes, il vaudrait mieux, ce nous semble, compter sur l'âme compatissante des Parisiennes. Dès qu'elles connaîtront la provenance de toutes les belles plumes, dont elles se parent, ne vont-elles pas renoncer à ces ornements qu'un pareil massacre peut seul procurer à leur vanité ?

Le rapport soumis à la *Société Zoologique* ajoute que si la destruction continuait, avant longtemps, on ne posséderait plus d'hirondelles en France que dans les musées. Il faut donc souhaiter que la plus grande publicité sera donnée aux faits signalés par les savants de Paris, et, peut-être, la sensibilité des Parisiennes aidant, que l'horrible tuerie cessera par ce que le commerce des petits cadavres ne trouvera plus d'acheteurs. Hélas ! faut-il y compter vraiment ?

Et pourtant l'hirondelle non seulement est belle à voir ; mais elle est aussi très utile. Les trois espèces d'hirondelles, l'hirondelle rustique, l'hirondelle de fenêtre, l'hirondelle de rivage, chassent, au vol, de jour, souvent près de terre et jusque dans les habitations, toutes les bestioles ailées qui importunent le paysan et détruisent ses récoltes. D'après les naturalistes, l'hirondelle absorbe chaque jour, en insectes, deux ou trois fois le poids de son corps.

Puissent les Parisiennes faire le beau geste qu'on attend d'elles !

Village-des-Aulnaies.

**Luc DUPUIS.**

# Le Socialisme

---

## III

Critique du système de Karl Marx.

---

**D**ANS un article qui date déjà de plusieurs mois <sup>(1)</sup> nous avons donné aux lecteurs de la *Revue Canadienne* un exposé assez complet des idées économiques du leader socialiste : Karl Marx ; dans le présent article nous nous bornons à critiquer brièvement les données principales de son système, en prenant pour guides les maîtres les plus autorisés de la science économique <sup>(2)</sup>.

*La Valeur : La Plus-Value.* — “ Dans la société actuelle, écrit Marx, on ne produit pas, comme autrefois, pour son usage personnel on *manufacture* en vue du commerce et de l'échange. Quelqu'un

---

(1) *Revue Canadienne* : juillet 1910. *Karl Marx*, sa vie, exposé de ses idées.

(2) Nous ne prenons pas la peine de nous arrêter à cette colossale exagération que Marx et Engels ont appelée *La Conception matérialiste de l'Histoire* et d'après laquelle tous les changements, tous les progrès qui ont marqué les étapes différentes de l'Humanité à travers l'histoire, auraient eu pour cause unique la soif du bien-être matériel. La pensée, la religion, l'idéal n'ont rien eu à voir dans les perfectionnements successifs que les hommes ont introduits dans leurs moeurs et dans leurs législations. Marx était disciple de Fuerbach, et de son maître il a hérité du plus pur matérialisme. Toute l'histoire pour lui se résume en une simple question d'estomac et d'appétit animal. Il méconnaissait cette parole d'un de ses compatriotes ((de Goethe) “ le problème le plus profond de l'histoire du monde, auquel tous les autres sont subordonnés, c'est la lutte entre la foi et l'incrédulité ”.

possède-t-il une somme d'argent, c'est-à-dire, un capital ? Il ouvre une usine, il achète les matières premières, les machines et des instruments de toutes sortes. Comme tout cet appareil resterait inactif sans l'impulsion humaine, il embauche des ouvriers, il achète la main-d'œuvre. L'ouvrier, qui ne possède pour vivre que la force de ses bras, doit vendre son travail, sous peine de mourir de faim. Le capitaliste ne donne au travailleur comme salaire, que ce qui lui est indispensable pour subsister, lui et les siens. Or, dans sa journée l'ouvrier produit en valeur le double de ce qui lui est nécessaire pour vivre ; il travaille 12 heures ; en 6 heures, il gagne son salaire et durant 6 heures il travaille pour rien ; le capitaliste retient injustement pour lui-même ce qui de droit revient à l'ouvrier. " Marx appelle *Plus-Value* ce travail volé qui est le secret en même temps que le fondement des fortunes de millionnaires. Et ce qui rend cette injustice encore plus criante c'est que si les marchandises ont de la valeur et peuvent devenir objets d'échanges commerciaux <sup>(3)</sup>, c'est au seul labeur de l'ouvrier qu'elles le doivent, car le capital de lui-même est absolument stérile et inproductif, et la valeur commerciale d'un article c'est l'effort, c'est la peine, ce sont les sueurs et les forces de l'ouvrier que sa confection a exigés <sup>(4)</sup>.

---

<sup>(3)</sup> Le volume que Marx a publié sur l'origine du capital, dans la société moderne, se divise en quatre parties.

*1re Partie.*—Étude de la marchandise et de l'argent : de la valeur en échange et de la valeur en usage.

*2e Partie.*—Transformation de l'argent en capital.

*3e Partie.*—De la production de la Plus-Value absolue.

*4e Partie.*—De la production de la Plus-Value relative.

<sup>(4)</sup> La *valeur d'usage*, c'est la capacité d'une chose, qu'elle tient de ses propriétés physiques, chimiques..., de satisfaire nos désirs, nos besoins : par exemple la valeur d'usage du pain, des vêtements c'est leur pouvoir de nous garantir contre la faim et le froid.

La *valeur d'échange* d'un objet c'est la raison pour laquelle on peut échanger cet objet contre un autre. Quelle est cette raison ? La raison de l'échange, répond Marx, ce n'est nullement l'utilité qu'y trouvent le

Telle est la définition de la valeur et du profit que Marx a mis à la base de toutes ses théories collectivistes. Voyons si elle est juste et si elle répond aux faits.

Tout d'abord, s'il est vrai que la valeur sociale, ou valeur d'échange d'un objet, se confond avec le travail qu'il a absorbé, il s'en suit logiquement que tout ce qui ne coûte pas de travail ne sera d'aucune valeur, par exemple, le sol vierge, les pierres précieuses trouvées fortuitement, les sources de pétrole et d'eaux minérales qui débordent à fleur de terre etc... Ces choses, répond Marx, ont du *prix* mais n'ont pas de valeur. Réponse vaine, car est-ce que ces choses ne s'échangent pas contre certaines sommes d'argent et, selon sa propre définition, ce qui s'échange est-il privé de valeur sociale ? D'où il suit nécessairement que la valeur ne consiste pas essentiellement dans le travail manuel. S'il prétendait que les choses mentionnées plus haut ont de la valeur, mais qu'elles n'ont pas de valeur d'échange, il serait simplement dans l'erreur, mais dire qu'elles ont une valeur d'échange et qu'elles sont sans valeur, c'est faux et contradictoire.

De même, si le travail est la seule source de valeur, tout ce qui exige du travail aura de la valeur et alors si quelqu'un durant une journée façonne une paire de chaussure en *carton-pâte*, cet objet aura-t-il de la valeur ? Non, répond le théoricien allemand, car il y a des objets qui exigent du travail, qui peuvent être utiles à celui qui les produit et cependant qui sont sans valeur sociale, sans valeur d'échange. Mais, si nous demandons pourquoi cet article n'a

---

vendeur et l'acheteur, mais uniquement le travail humain absorbé, incorporé par la transformation de l'article manufacturé.

De plus, il appelle *temps nécessaire* de travail, le temps qu'il faut à l'ouvrier pour produire l'équivalent de ce qui lui est nécessaire pour vivre ; or le produit de ce travail s'appelle *valeur nécessaire*. Le *temps surplus* de travail est le reste des heures durant lesquelles l'ouvrier travaille sans récompense, sans salaire ; le produit de ce surplus de travail c'est la *Plus-Value*.

point de valeur sociale, Marx est forcé de répondre avec le bon sens qu'il n'a pas de valeur d'échange parce qu'il est socialement inutile. Le travail sans l'utilité ne constitue donc pas la valeur. Sans doute l'utilité à elle seule, pas plus que le travail à lui seul, ne fonde pas la valeur. Par exemple, on ne peut dire que l'air, la lumière ont de la valeur au point de vue économique, le seul qui nous occupe, et pourquoi ? Parce que deux conditions sont requises : il faut en premier lieu que la chose soit utile à la société et en second lieu il est nécessaire que son acquisition comporte une certaine somme de travail et d'efforts. Plus une chose est rare et plus considérable est le besoin, le désir qu'elle est appelée à satisfaire, plus aussi elle aura de valeur.

Marx, frappé de ces observations, qui s'appuient sur les faits, abandonna sa théorie. Il confia le changement qui s'opéra dans ses idées à des notes qu'on trouva après sa mort et avec lesquelles son ami Engels publia le 3e volume du Capital.

Mais si cette hypothèse est fautive, que devient alors tout cet échafaudage sur l'origine et l'accroissement du capital bourgeois qu'il a voulu fonder sur elle ?

Fausse également et contraire à l'expérience est cette prétendue *loi d'airain du salaire*, inventée par Lasalle et acceptée par Marx, en vertu de laquelle la rémunération de l'ouvrier serait fixée par l'exigence de ses nécessités. Est-ce que l'ouvrier habile reçoit le même salaire que le novice, bien qu'ils puissent avoir tous les deux les mêmes besoins ? Non, le taux du salaire est fixé, en partie du moins, par la valeur, c'est-à-dire, par l'utilité du travail fourni.

La question du travail ouvrier en appelle immédiatement une autre. Le capital est-il stérile et l'industriel, qui bâtit l'usine, qui achète les instruments, qui organise et dirige la production, en assumant souvent des risques très sérieux, n'aura-t-il pas droit à un profit en rapport avec ses dépenses, le mal qu'il se donne et les risques qu'il court ? La fortune, qu'il parvient à fonder et à accroître, n'est-elle que du travail volé à l'ouvrier ?

Comment affirmer que le capital est stérile ? que les machines l'une des parties les plus substantielle du capital industriel, sont improductives par elles-mêmes ? Elles multiplient énormément le travail de l'ouvrier. L'homme, laissé à la seule force de ses bras, produirait 10, 20, quelques fois 50 et 100 fois moins qu'il ne produit avec l'aide des machines perfectionnées de nos jours, par exemple, dans l'industrie textile. Sans doute, l'impulsion humaine est indispensable à l'instrument inanimé. L'action de l'ouvrier est comme l'âme de la machine : il lui donne le mouvement et la vie ; mais il n'est pas moins vrai que le travail sans la machine serait 25, 50, 100 fois plus faible, plus improductif. Le capital en général est donc essentiellement productif et son propriétaire a droit à une rémunération proportionnelle à son utilité.

De plus, dans la société actuelle, l'échange n'est plus le troc primitif ; mais elle constitue une profession dont les membres se donnent beaucoup de peines pour faire réussir leur entreprise. « La fonction de l'industriel, écrit justement M. Leroy-Beaulieu, n'est pas uniforme et passive. Il n'est pas ce garde-chiourme, ce surveillant, dont parle Marx. Il doit chercher quel est le marché qui peut lui fournir les matières premières au-dessous du prix habituel ; quelle est la combinaison nouvelle qui, dans la production d'un article déterminé, peut économiser du travail ; quel est le procédé chimique ou mécanique qui peut faciliter la production de tel objet ou en améliorer la qualité. L'industriel doit être un perpétuel chercheur ; c'est un poursuivant, un traqueur d'améliorations ; à ce prix seulement il fera une grande fortune. Cette pensée hante son esprit et la nuit et le jour <sup>(5)</sup> ».

Heureux est ce *perpétuel chercheur*, lorsqu'il a découvert un procédé qui lui permettra d'établir une différence avantageuse entre le prix de revient de ses produits et le prix de revient habi-

---

(5) P. Leroy-Beaulieu : *Le Collectivisme*, pp. 279... ss.

tuel chez ses concurrents. Il ne demeure cependant pas longtemps en possession de ses combinaisons ingénieuses; le secret de ses projets sera bientôt découvert et deviendra propriété commune et la source de ses avantages disparaissant, il faudra qu'il s'applique à en découvrir de nouvelles.

Le résultat nécessaire de cette perpétuelle concurrence entre les industriels, c'est l'abaissement des prix; c'est le public qui en fait son profit; grâce à elle, en effet, un grand nombre d'articles d'usage personnel ou domestique, inconnus autrefois dans la famille de l'ouvrier, lui sont devenus pour ainsi dire aujourd'hui indispensables: tels sont, par exemple: les mouchoirs, les bas, les souliers, les tapis, les rideaux, etc... K. Marx s'est bien gardé de noter cet excellent résultat des opérations capitalistes de notre temps.

*Les Machines et le Salaire.* — Un autre reproche que Marx fait à la société industrielle contemporaine et sur lequel il insiste est celui-ci: L'introduction des machines, et en général les progrès considérables réalisés par l'industrie, loin d'avoir été favorables à l'ouvrier et de l'avoir aidé à rendre sa condition moins dure, lui ont au contraire été fatals. Ces puissantes machines, qu'un enfant peut souvent manoeuvrer, ont permis de substituer dans les usines le travail des femmes et des enfants à celui des hommes, et comme conséquence, les salaires se sont abaissés, le travail a été déprécié, la main d'oeuvre féminine et infantile a remplacé la main-d'oeuvre virile.

M. John Rae a donné une attention spéciale à ces affirmations de Marx et, dans une réponse très documentée, il en a fait une réfutation complète en ce qui touche les ouvriers du Royaume-Uni. Il démontre que la situation des ouvriers anglais s'est continuellement et considérablement améliorée depuis trois cents ans, que cette amélioration a eu lieu, non-seulement dans un sens absolu, mais encore dans un sens relatif, c'est-à-dire, que la condition des ouvriers n'est pas seulement meilleure aujourd'hui que par le passé,

mais encore que les ouvriers ont profité autant que les autres classes de la société de l'augmentation progressive de la fortune anglaise. En 200 ans la population ouvrière s'est accrue en Angleterre de 6 p. c., tandis que leur part du revenu a été de 14 p. c. La statistique donne des résultats identiques pour la France, la Belgique, l'Allemagne (6).

Bien qu'il faille reconnaître que la situation sociale de l'ouvrier s'est améliorée d'une façon absolue et relative, l'auteur de cet article est loin d'affirmer qu'elle soit en tout point satisfaisante. La répartition des richesses immenses accumulées dans les sociétés actuelles n'est pas faite d'une façon satisfaisante. Comment se fait-il que la puissance de jouir et la joie de vivre se soient si considérablement accrues depuis deux siècles et qu'il y ait encore au sein de nos sociétés tant de douleurs et de privations ? Les reproches de Marx et des socialistes n'ont pas prouvé que le mode de production actuel soit radicalement vicieux et qu'il doive disparaître ;

---

(6) Le salaire annuel moyen d'un ouvrier textile en Angleterre était :  
 De 1829 à 1831 de 546 schellings.  
 De 1844 à 1846 de 564            "  
 De 1859 à 1861 de 670            "  
 De 1880 à 1882 de 844            "

M. Rae remarque que le prix des objets ordinaires, nécessaires à la famille, s'est abaissé, plutôt qu'élevé. Les dépenses pour la nourriture, le charbon, le loyer, l'habit... se montaient en 1839 à 34 schellings pour une famille de deux adultes et de trois enfants et à 28schellings en 1887. Le salaire s'est pareillement amélioré dans toutes les branches de l'industrie. L'amélioration dans la condition des ouvriers a surtout été très remarquable en 1898-99-1900.

En Angleterre, en France, en Belgique les ouvriers déposent des sommes très considérables dans le fonds des banques d'épargne et des compagnies de secours mutuels, preuve évidemment du bien-être croissant dont ils jouissent.

Du reste, Marx et Engels furent contraints par la force de l'évidence d'avouer que leur théorie de l'appauvrissement graduel des masses était fautive et contraire à l'expérience actuelle.

seulement, il est urgent que les excès de l'initiative privée et de la libre concurrence soient corrigés et ils doivent l'être, à notre avis, par l'intervention prudente de l'Etat et surtout par l'action croissante des organisations ouvrières (7).

Marx a faussement affirmé que l'appauvrissement des masses ouvrières était constant et graduel; de même, lorsqu'il parle de la substitution du travail des femmes et des enfants à celui des hommes, il exagère bien un peu, pour nous servir d'un euphémisme. Par exemple, la filature, avant les métiers mécaniques, a de tout temps appartenu aux femmes; elle n'est plus maintenant qu'en partie leur domaine, les hommes les y ont supplantées. Il en est de même pour ce qui regarde le blanchissage: les femmes sont très éloignées d'en avoir le monopole. Dans les hôtels, dans les magasins les hommes ont remplacé les femmes dans une mesure considérable.

Grâce aux inventions des derniers cent ans, des professions nouvelles, réservées aux hommes, prennent des proportions imprévues: les mines, les ateliers métallurgiques, les chemins de fer, etc... Enfin, les pouvoirs législatifs ont limité presque partout la main d'oeuvre féminine et infantile en exigeant certaines conditions d'âge, de santé, d'instruction qui excluent forcément des usines nombre de femmes et d'enfants.

Les retentissantes exagérations de Marx et de ses disciples, examinées à la lumière de la réalité, se réduisent relativement, à peu

---

(7) Dans une intéressante entrevue que nous ont donnée quelques-uns des chefs ouvriers de Montréal, on nous a dit que les salaires dans notre ville étaient *très inférieurs* aux salaires qu'obtenaient les ouvriers à New York, à Boston, à Chicago et même à Toronto. L'une des raisons que ces messieurs ont mise en avant pour expliquer cette infériorité, ce serait la connaissance insuffisante des procédés techniques chez nos ouvriers. C'est pour combler cette lacune que le gouvernement de M. Gouin vien de créer dans notre province des écoles où ces connaissances seront données aux enfants du peuple; écoles qui sont appelées, nous en avons la confiance, à produire un bien considérable. — L. P.

de chose <sup>(8)</sup> ; les vices dont ils se plaignent ne sont pas inhérents et essentiels au système de production actuel, fondé sur la propriété privée et la concurrence, et pour y remédier, il serait insensé de détruire l'ordre économique présent et de vouloir le remplacer par l'*état collectiviste* — système équivoque que les meilleurs parmi les écrivains socialistes n'ont su ni préciser ni justifier.

*L'état socialiste démocratique.* — Quel sera la nature, le caractère de cet état qui, en vertu de la loi inéluctable de l'évolution, doit succéder à l'état bourgeois ? Marx en dit bien peu de choses. Son ouvrage *Le Capital* est consacré presque en entier à la critique acerbe, fautive, partielle et injuste des conditions économiques au milieu desquelles nous vivons ; c'est l'un de ses disciples : *Albert Schaeffle* <sup>(9)</sup>, dans un ouvrage intitulé *La Quintessence du Socialisme*, qui nous a tracé, d'une main très peu ferme, la matière ne se prêtant guère aux définitions lumineuses, les caractères principaux de l'*état socialiste*.

Le premier souci de la société nouvelle sera de faire disparaître totalement la propriété privée, l'initiative personnelle et la concurrence, ces sources intarissables de tous les maux dont souffre la société. La propriété collective remplacera la propriété privée. L'Etat seul aura la possession de tous les instruments producteurs des richesses : terres, mines, forêts, forces hydrauliques, chemins de

---

<sup>(8)</sup> Nous nous abstenons d'examiner les affirmations de Marx, d'importance secondaire, telles que la *concentration des Industries*, les *crises commerciales* et la formation de la *réserve de l'Armée industrielle*. Nous renvoyons le lecteur aux auteurs déjà cités : Leroy-Beaulieu.—Rae.—Cathrein.—Ed. Milhaud...

<sup>(9)</sup> Albert-E. F. Schaeffle, politique et économiste allemand, naquit dans le Wurtemberg, à Nurtigen en 1831. Professeur d'économie politique à Tubingue ; membre du Landtag de Wurtemberg ; professeur à Vienne ; ministre du commerce 1871. Principaux ouvrages : *L'Economie politique* 1873. — *Capitalisme et Socialisme* 1878. — *La Quintessence du Socialisme* 1891. — etc... *Dictionnaire Larousse.*

fer, usines, machines de toutes sortes, moyens de transport... Plus d'industriels produisant pour leur compte, plus de commerçants, plus d'employeurs et d'employés, plus de banques, de banquiers et de monnaie ! Le salaire et le numéraire seront abolis. L'Etat deviendra le seul producteur et tous dans la nation travailleront sous sa direction. Les produits seront versés dans des entrepôts publics ; chaque ouvrier recevra des bons de travail qu'il présentera aux magasins publics pour en retirer ce qui lui sera nécessaire. Schaeffle veut bien laisser subsister dans ce régime nouveau la liberté des besoins individuels, chaque citoyen aura la liberté de déterminer ce qu'il lui faut ; ainsi en sera-t-il pour la liberté de consommation, chacun pourra disposer du produit de son travail comme il le voudra ; l'échanger, l'entasser, le transmettre à d'autres par l'héritage ; il n'exclut même pas les récompenses décernées par l'Etat au mérite personnel.

Le seul exposé de ce cadre général fait surgir dans l'esprit des difficultés sans nombre. Les socialistes avaient rêvé une société où tous jouiraient d'une complète indépendance et ils ont imaginé une république dans laquelle l'exercice de la liberté individuelle deviendra impossible <sup>(10)</sup>. Cette vérité ressort avec évidence des quelques considérations suivantes. Il est à croire que l'avènement de l'*état socialiste* ne changera pas la nature humaine : les hommes resteront ce qu'ils sont, avec les mêmes passions, surtout avec le même égoïsme, avec la même soif de jouissance et de domination. Dès lors, comment le pouvoir central pourra-t-il procéder, sans froisser la susceptibilité d'un grand nombre, à l'organisation du travail, à la répartition des tâches, à la distribution des produits ? Si chacun peut choisir son travail, les emplois dangereux, difficiles ou répugnants, essentiels, au bien-être de la société, seront fatalement né-

---

(10) L'établissement du régime socialiste—disait Engels—sera comme le saut de l'humanité du règne de l'esclavage dans le règne de la liberté !

gligés (11). Ce sera le chaos et l'anarchie dans la production si l'Etat n'impose pas à chaque ouvrier et son travail et la durée de son travail; c'est le seul moyen de rendre la production *uniforme* et *systématique*, comme s'expriment les socialistes. Alors, où sera cette liberté, cette indépendance complète, tant vantée, du citoyen socialiste ? Il ne pourra seulement pas quitter son travail, se transporter d'un lieu à un autre sans une permission expresse de ses chefs; sans quoi la désorganisation du travail national; s'introduisant partout, rendrait précaire l'existence même de la nation. Si encore, le citoyen socialiste pouvait déterminer librement ses besoins et en exiger de l'Etat la satisfaction entière. C'est alors que l'égoïsme aurait beau jeu, que chacun *s'en paierait à coeur que veux-tu* et que les provisions de l'Etat, accumulées dans les entrepôts publics, seraient vite anéanties. Non, si le rêve socialiste venait à se réaliser, c'est-à-dire, si l'état présent disparaissait sous les coups de la révolution pour donner le jour à l'*état collectiviste*, le bon sens exigerait que la distribution des produits se fit d'une façon *systématique*, comme la production. Les représentants du pouvoir central détermineraient la demande, et selon quelle loi ? Impossible de le dire. En conséquence, ce serait le despotisme, par-

---

(11) Il est amusant de lire les *rêveries* des socialistes sur l'âge d'or que le collectivisme apportera à la terre. Si l'on en croyait *Bebel*, le chef du parti socialiste au Reichstag allemand, dans la société future le travail deviendra un amusement; tous les travaux seront des récréations; il suffira de travailler 2 ou 3 heures par jour pour jouir durant le reste du temps de tous les plaisirs désirables: l'égoïsme et le désir du bien public se confondront; il n'y aura plus de crimes, de juges, de prison, d'armée; les nations fraterniseront dans le bienfait d'une paix éternelle, etc... L'ouvrage du chef socialiste est rempli de ces *niaiseries*, dignes des contes de fées, plutôt que d'un *leader* au parlement allemand. Dans la société socialiste la distinction désavantageuse entre travaux manuel et travaux intellectuels disparaîtra; tous deviendront également habiles dans les premiers comme dans les seconds — *Bebel, Marx*. Dans la société future tous, hommes et femmes, rempliront *toutes* les fonctions à tour de rôle.

tout et toujours. Nous pensons, avec M. John Rae, que l'un des problèmes sociaux qui se posent à l'heure actuelle avec le plus d'insistance est celui-ci : " Comment parvenir à distribuer avec équité et justice les richesses sociales, de façon que chaque classe ait amplement la part qui revient à son labeur ". Or, la réponse que le socialisme de Marx apporte à cette question est non-seulement insuffisante, mais elle est encore impraticable. L'établissement de ce socialisme serait un pas immense fait, non en avant, mais en arrière. Il tarirait les sources vives du progrès en anéantissant ces éternels ressorts de l'activité humaine qui s'appellent la liberté, la concurrence, la responsabilité, en leur substituant l'action anémiant au tant qu'envahissante de l'état providence (12).

Depuis quelques années les plus logiques parmi les chefs socialistes répudient les données fondamentales de ce système absurde des Marx et des Bebel... Et l'un d'entre eux : *Bernstein*, a écrit ces lignes : " L'influence du parti social démocratique se ferait beaucoup plus sentir s'il avait le courage de secouer cette phraséologie

---

(12) Voici un exemple de l'incroyable naïveté dont font preuve certains écrivains socialistes. " Dans l'état socialiste — écrit *J. Stern*, un allemand — le pouvoir ne déterminera pas les besoins parce que tout sera distribué avec la plus abondante profusion. Si quelqu'un vient à prouver qu'il a fourni une certaine somme de travail, il acquiert tout de suite un droit illimité à toutes sortes de provisions : le *minimum de travail* donne droit au *maximum de jouissance*. Le citoyen socialiste n'aura qu'à se présenter au magasin social pour en retirer les vêtements qu'il désire ; il prendra ses repas à l'hôtel public et se fera servir ce qu'il lui plaira, ou, s'il le préfère, il mangera à la maison ; sa résidence sera confortable : il lui sera loisible de la mettre en communication avec les hôtels publics et de sa chambre il pourra commander ses repas, comme il le voudra. Des fontaines jaillissantes de champagne, de bière, de cognac seront là pour désaltérer l'ouvrier socialiste. Après avoir satisfait sa faim et sa soif il se rendra au concert où au théâtre dans un équipage de luxe et quand, dans la nuit avancée, il se sentira accablé de jouissance, il reviendra chez lui s'étendre sur de mollets coussins. "

Seulement, dans l'état socialiste, tous seront égaux, libres, indépendants. Seulement, dans l'état socialiste, tous seront égaux, libres, indépendants. Qui donc alors se fera le serviteur de ce seigneur socialiste, dont

vieillesse et passée de mode et s'il s'affichait publiquement ce qu'il est en réalité : un parti démocratique de réforme sociale " (13).

Dans un prochain article sur les variations doctrinales et les dissensions intestines du Collectivisme, nous ferons part au lecteur de cette récente évolution du système de Marx.

**Léonidas PERRIN, p. s. s.**

Grand-Séminaire, Montréal.

---

(13) Une expérience toute actuelle vient confirmer la vérité de ce que nous avançons. On sait que la ville de Milwaukee, aux dernières élections municipales, s'est donné un conseil socialiste. Or, en peu de temps, le régime socialiste qu'on a tenté d'implanter dans cette ville a eu des résultats déplorables. " Jamais on n'y a vu autant de pauvres et de sans-travail. Sur une population de 335,000 habitants 20,000 ouvriers sont au repos. Hors de Milwaukee, dans tout l'Etat, les conditions du travail sont restées normales. Sur une population de 2,000,000 il n'y a pas de sans-travail. Les socialistes se sont montrés incapables de gérer la chose publique et de résoudre les questions qui intéressent le bien-être du peuple. Les rues sont malpropres, les cendres, les détritus ne sont enlevés que par intervalles, nombre de petites rues n'ont plus reçu la visite des nettoyeurs publics depuis quatre mois. " — *L'Action sociale* (Samedi, 1er avril 1911.)

Il ne s'agit, dans le cas présent, que du socialisme municipal. Que serait-ce si le socialisme envahissait tout le pays et s'établissait à demeure dans tous les départements de l'activité publique ?

---

## Par delà les Limites de notre Cage

---

### III

**D**ANS cette marche ascensionnelle, qui nous a jetés, muets d'admiration, aux pieds de l'Infini, qu'est devenue notre terre ? L'avons-nous assez perdue de vue ! Elle nous paraissait déjà bien chétive contemplée des planètes, ses compagnes de voyage autour de l'astéroïde ; contemplée du soleil elle n'a plus été qu'une taupinière à côté de l'Himalaya ; elle s'est évanouie totalement, quand nous avons pénétré dans la voie lactée et que tout notre système solaire s'y est trouvé noyé au milieu de vingt millions d'autres soleils ; nous avons oublié jusqu'à son nom, quand il a fallu regarder la voie lactée elle-même et tout notre firmament, c'est-à-dire tout ce qui nous est perceptible dans la création, comme une simple bande de sable au bord du gouffre incommensurable des nébuleuses. Elle existe pourtant, mais comme existe une molécule d'eau au milieu de l'océan, comme existe un atome de poussière au milieu du Sahara !

Qu'importe, dira-t-on ! Cet atome de poussière n'en porte pas moins à sa surface un être qui, tout microscopique qu'il soit lui-même, dépasse infiniment ces gigantesques masses de matière, dont nous venons de disserter avec tant d'enthousiasme. Vainement il est cloué par ses deux pieds au sol de sa cage, il dresse sa tête vers ces cieux constellés, qui le dominent de si haut, il plonge son oeil dans les dernières profondeurs du firmament, il s'efforce d'y compter ces milliers d'astres, dont on lui vante l'in vraisemblable distance et les fabuleuses dimensions. Quand son oeil est devenu impuissant, il fabrique des lunettes et des télescopes, il appelle à son aide la sensibilité des plaques photographiques, ainsi il parcourt en-

core des millions de mondes, que sa force visuelle ne pouvait atteindre. Il se sent écrasé, il est vrai, par tant de grandeur ; il est épouvanté par l'infini de l'espace. Mais cette épouvante est bienfaisante, elle le jette à genoux, elle provoque sur ses lèvres l'hymne de l'adoration, elle lui arrache le cri reconnaissant en échange duquel Dieu le Créateur donnerait tous les soleils et toutes les nébuleuses. Bref, la terre possède l'homme, le grand-prêtre chargé de prêter à toutes les muettes créatures, et de dire, en leur nom, le cantique d'une immortelle louange à Dieu, leur commun Seigneur. Que faut-il de plus à sa gloire ? Que faut-il de plus pour la mettre hors de pair avec les millions de constellations de la voie lactée et du reste de l'Empyrée ? Très bien ! mais où avons-nous vu que la terre soit seule, parmi les milliards de terres, à pouvoir se glorifier d'un être intelligent et raisonnable ? Ne semble-t-il pas répugner de prime abord qu'il en soit ainsi ? Ne repugnerait-il pas qu'un seul arbre, parmi nos milliards d'arbres, portât des fruits, ou qu'une seule molécule de nos océans fut habitée ? Supposons qu'abordant dans une île vous y découvriez, à votre grande surprise, des centaines de beaux palais, différant seulement par cette particularité, que les uns sortent à peine de terre, que d'autres sont à mi-hauteur, que ceux d'une troisième catégorie sont entièrement bâtis ; supposons ensuite que dans le premier, qui s'offre à votre vue, vous observiez, allant et venant, des hommes, des femmes, des enfants, des grandes personnes ; sans aller plus loin vous concluriez immédiatement que les autres palais doivent être destinés à abriter des groupes d'êtres semblables, vous ne comprendriez pas autrement dans quel but le propriétaire se serait mis en frais de si coûteuses constructions. La disproportion serait par trop flagrante ; elle dénoterait que son auteur ne fait rien avec poids et mesure.

On a beau grandir l'homme, on a beau mettre la création sous ses pieds, dire que Dieu a tout fait pour lui ; il reste qu'il n'a pas tout créé pour que tout soit connu de lui, puisqu'à l'oeil nu l'homme ne perçoit que cinq milles étoiles, qu'avec son télescope

(d'ailleurs d'invention récente) il n'est arrivé qu'à en cataloguer cent vingt-cinq millions, puisqu'avec ses instruments de photographie il n'a pu résoudre qu'un millier de nébuleuses sur onze mille, dont il a quelque connaissance, et qu'il est sûr que, en dehors de ce chiffre, il y en a des millions d'autres qui lui sont et seront éternellement cachées, sans compter qu'il ne découvre absolument rien des planètes et des satellites que l'analogie et la similitude d'origine nous forcent d'attribuer à chaque étoile. En vérité, si, en retour des oeuvres visibles, dont il a été prodigue; si, en retour des trillions de terres, qui roulent dans les immensités sidérales, Dieu n'a que les louanges des humains, il est par trop chétivement payé ! Quelle gloire, par exemple, lui est revenue des balivernes et des puérités mythologiques qui ont rempli les cerveaux de nos pères, pendant des siècles, relativement aux planètes, aux comètes et aux constellations ! Aujourd'hui sans doute quelques savants s'extasient devant la splendeur des oeuvres extérieures du Tout-Puissant; ils en retirent un accroissement de foi et de piété; mais combien se font de leurs découvertes admirables une pierre d'achoppement ? Combien s'en font une excuse pour s'enfoncer dans un grossier matérialisme et une arme pour la ruine de la foi des simples ? Quant à la masse ignorante et besogneuse, elle songe bien à louer son Créateur au nom du soleil et des étoiles ! Tout entière attachée à la glèbe, avide de ses sueurs, pour en arracher le morceau de pain qui l'empêchera de mourir, quand elle lève les yeux vers la voûte céleste, c'est trop souvent pour se plaindre ou pour blasphémer.

Tout en vérité semble nier que la terre soit l'unique sanctuaire, l'autel central en quelque sorte, d'où doit partir la louange que Dieu est en droit d'attendre de la magnificence de ses ouvrages les plus lointains. Tout semble nier de même que l'homme soit l'unique célébrant, l'unique officiant dans ce temple incommensurable qu'est le cosmos. S'il avait eu ce rôle, Dieu ne se serait pas appliqué, comme il semble l'avoir fait, à soustraire tant de milliards de mondes à sa connaissance. Il lui aurait donné des facultés et des

sens proportionnés à sa mission. Tout au moins lui aurait-il révélé quelque chose là-dessus. S'il est vrai qu'on ne désire pas ce qu'on ignore, suivant l'axiome *ignoti nulla cupido*, il n'est pas moins vrai qu'on n'est guère porté à louer un artiste pour une œuvre qu'on ne connaît pas, ou dont on ne connaît presque rien. Tout porte à croire donc que chaque système solaire au moins (sinon chaque planète) a, comme le nôtre, son grand-prêtre local, qui rapporte à Dieu l'honneur de cette partie de la création, dont il a une connaissance suffisante. C'est une conclusion que l'analogie et l'harmonie de l'univers créé semblent nous imposer (1).

Mais je me hâte d'arriver à un argument autrement décisif.

---

(1) Il ne servirait de rien d'en appeler aux anges pour suppléer aux imparfaits hommages des mortels. Le monde matériel n'est pas la sphère normale d'action des purs esprits. Ils y ont accès par une permission spéciale du créateur; mais ils ne lui appartiennent pas. Il ne servirait pas davantage d'en appeler à Jésus-Christ. En s'unissant dans l'unité de personne une nature humaine et terrestre le Fils de Dieu a sans doute singulièrement honoré notre race; mais il n'a pas supprimé l'ordre naturel. L'Incarnation et les autres merveilles de la grâce supposent la création et la formation intégrale de notre monde. Ce que je soutiens, abstrayant de l'ordre surnaturel, c'est que l'homme est un élément essentiel de cette intégration du monde terrestre; il ne lui est pas surajouté par voie extrinsèque; il lui appartient, il en sort comme la fleur sort de la tige; il en est le couronnement; d'où je conclus, par analogie, que, sans un être semblable, qui en soit le grand-prêtre, aucun autre monde n'est vraiment achevé.

Dira-t-on qu'une telle conclusion est contraire à la Révélation? Qu'on y prenne garde! Il n'y a guère que trois siècles on proclamait hérétique la doctrine copernicienne! Il a fallu en revenir! Supposé qu'aujourd'hui quelque découverte manifeste la présence d'êtres intelligents dans les mondes, différents du nôtre, on trouverait vite que l'Écriture n'a jamais songé à la nier. L'on aurait raison. La vérité c'est que ni l'auteur de l'ancien testament, ni l'auteur du nouveau, ni Moïse, ni les prophètes, ni Jésus-Christ ne se sont occupés de ces questions. Ils se sont contentés de nous apprendre à bien vivre, et à faire notre salut avec crainte et tremblement. La connaissance de ce qui existe dans Mars ou Saturne nous étant complètement inutile pour atteindre un tel but, ils n'y ont pas même fait allusion. C'est un domaine qu'ils ont abandonné, je le répète, aux déductions et aux inductions de notre esprit. S'ils ne lui ont apporté aucun secours, ils ne lui ont mis, non plus, aucune entrave.

Pour le rendre plus intelligible, je vais d'abord exposer la naissance de notre système solaire d'après une théorie du colonel R. du Ligondès, qui rectifie celle de Laplace, théorie nouvelle, que l'abbé Moreux admet pleinement et qu'il a sans doute contribué à établir. Si la parenthèse paraît un peu longue, l'intérêt qu'elle va présenter me la fera aisément pardonner, j'en suis sûr. Un instant donc quittons les infiniments grands pour entrer dans les infiniments petits, par qui les infiniments grands sont d'ailleurs constitués. Assistons à la première organisation de la matière, au premier débrouillement du chaos, dont parle la Bible. Dieu ayant communiqué le mouvement à la matière inerte, à ce substratum universel et impondérable, plus résistant que l'acier, qui a nom l'éther, aussitôt commence la construction de ce que nous pourrions appeler le premier édifice de la création ordonnée, oh ! édifice bien modeste, que nos plus forts microscopes ont beaucoup de peine à atteindre, je veux dire l'*atome*, édifice qui n'en est pas moins merveilleux, qui reproduit dans sa structure les mêmes prodiges que nos savants retrouveront dans la gigantesque construction du système solaire tout entier. Autour d'un noyau central électrisé positivement se mettent à graviter des milliers de corpuscules, électrisés négativement ; des milliers et des millions de noyaux étant ainsi formés nous avons des millions et des millions d'atomes ou molécules (<sup>2</sup>). Toutefois

---

(<sup>2</sup>) Je ne résiste pas au plaisir de donner ici quelques notions sur les récentes découvertes dans le domaine des infiniments petits, encore plus étonnantes que celles dans le domaine des infiniment grands.

Les corpuscules électrisés négativement sont de 700 à 2,000, plus probablement de 2,000 pour l'atome d'hydrogène ; ils seraient plus de 300,000 pour l'atome d'*uranium*. Proportionnellement à leur masse ces particules sont dans leur gravitation à une distance du noyau central égale à celle, où le soleil se trouve des planètes. Les vibrations lumineuses sont engendrées par la rotation des *électrons* (les corpuscules en question), rotation "qui imprime à l'éther environnant les vibrations constitutives de la lumière toutes les fois que, pour une cause extérieure à l'atome, leur trajectoire est légèrement perturbée. La périodicité de la vibration lumineuse ainsi émise est la même que la périodicité du mouvement tournant de ces

ces premières molécules (premiers résultats de la condensation de la matière sous la force infiniment mystérieuse de l'électricité, qui, semble être la propriété fondamentale de l'éther et la base de tout) se trouvant disséminées dans un très vaste espace (nous nous limitons à l'espace occupé par notre nébuleuse, ne l'oublions pas) n'étaient nullement à la gêne, et par conséquent pas à l'état gazeux, qui suppose la pression des molécules les unes contre les autres. Elles étaient à l'état qu'on pourrait appeler (faute de mieux) de *raréfaction*; la densité de ce milieu, suivant l'abbé Moreux, était 248,000 fois moins grande que la densité du vide dans les ampoules de Crookes. Comme le froid provient de la raréfaction des molécules, on peut juger de la température glaciale de la région. Heureusement nous sommes à des milliards de siècles de l'apparition de toute nature frileuse !

Tout-à-coup un centre d'attraction est placé par le Créateur à un point déterminé de cet espace, au point occupé aujourd'hui par le noyau de notre soleil. Aussitôt la loi découverte par Newton

---

petits corps autour du centre de l'atome. La périodicité de la vibration lumineuse émise, étant connue avec une très grande précision, il en est de même par conséquent de la durée de rotation du petit corps tournant qui lui a donné naissance, puisque ces deux grandeurs sont égales. Le nombre des tours de ces petits corpuscules gravitants dépend de leur distance du centre de l'atome. En moyenne, ce nombre de tours est de 500 trillions par seconde" (M. Pellat.—*Conférence sur le Nouvel Etat de la matière*, cité par les Drs L. et P. Murat, dans leur conférence sur *l'idée de Dieu dans l'infiniment petit*). L'électron lui-même ne serait-il pas d'une structure aussi compliquée que celle de l'atome ? Ne serait-ce pas la divisibilité indéfinie de la matière en fragments ordonnés ? Ce qui est sûr, c'est que la limite de l'étendue n'a de réalité propre ni dans l'infiniment grand, ni dans l'infiniment petit. Ce sont des électrons qui dissociés (sous l'influence d'un courant par exemple) et détachés de l'atome, mais gardant leurs vitesses inouïes, constituent les rayons X, les ondes hertziennes. Ce sont eux qui transportent notre pensée et notre parole jusqu'aux antipodes. Lorsqu'on lance jusque-là un télégramme, "chaque atome du fil télégraphique qui joint, à travers les océans et les montagnes, les points extrêmes, entre successivement en vibration, et communique à celui qui lui fait suite le choc qu'il a reçu de

entre en application; le branle-bas est donné aux molécules; les matériaux venus des espaces lointains se précipitent au centre qui les appelle invinciblement. La formation du soleil commence. La chute des molécules et de tout corps en général explique la chaleur dont cet astre a été et est encore le foyer. Rappelons-nous la théorie mécanique de la chaleur. Le mouvement de translation ne s'anéantit pas en s'arrêtant; il se transforme. Un boulet lancé contre un obstacle a une vitesse énorme. C'est précisément une telle vitesse qui se changeant en vibrations porte la plaque atteinte à un très haut degré de température. Suivant cette loi physique, les molécules venant d'espaces que seules sillonnent les comètes, ont dû, en tombant au centre de notre système solaire, agir comme les molécules de gaz se pressant dans le cylindre d'une locomotive; elles ont dû développer une chaleur en raison directe de la rapidité de leur course. Un kilogramme de matière tombant de si loin (de six fois plus loin que *Neptune*, limite vraisemblable du domaine occupé par notre nébuleuse primitive), développerait 45 millions de calories; de quoi faire bouillir 450,000 litres d'eau, prise à la température de la glace fondante. Or combien de kilogrammes de matière se sont

---

celui qui le précède. C'est de la sorte que le message franchit en quelques secondes les 20,000 kilomètres. " Toutes les études sur la radio-activité ont pour base la dissociation des atomes, dont les éléments se projettent au loin (radiation), et peuvent parfois traverser les corps les plus résistants..."

Une autre merveille c'est l'énergie intra-atomique. La molécule de radium, par exemple, en se désagrégant et projetant hors d'elle ses éléments à des vitesses prodigieuses manifeste des forces considérables. " Un gramme de radium dégage 800,000 calories par an. La présence d'un gramme par tonne de matière dans le soleil permet d'expliquer le rayonnement total de cet astre. " Le radium est une lumière sans déclin, une lampe dont le récipient ne s'épuise jamais. " Cette émission indéfinie de chaleur par le radium et ses diverses radiations sans changement visible du corps, sans modification chimique, constitue, un passionnant mystère." (Dr Murat). La dissociation totale d'un gramme de radium donnerait une force de 327 millions de chevaux vapeur. Viendra-t-il un temps où l'on pourra capter l'énergie mécanique enfermée dans les atomes ?

ainsi abattus sur le centre solaire ? Nous l'avons dit, le soleil actuel pèse deux monillions de kilogrammes. Multipliez ce chiffre par 45 millions de calories, et vous aurez quelque idée de la chaleur du soleil au début. Toutefois, d'après la théorie du colonel R. du Li-gondès, la formation de notre astre-roi n'a pas procédé avec une régularité parfaite. Les molécules n'étaient pas des abeilles; elles n'ont pas commencé par construire le soleil pour entreprendre ensuite les planètes. Elles ont commencé par tourner dans tous les sens et suivant toutes les inclinaisons autour du point central d'attraction. Par suite de cette danse plus ou moins désordonnée un disque aplati a succédé à la sphère du début; peu à peu aussi les régions centrales devenues plus épaisses se sont illuminées et échauffées par la chute et le choc des molécules. Plus tard le disque toujours plus aplati s'est morcelé en anneaux, où la circulation avait lieu en deux sens — direct et retrograde — tant que l'une d'elles ne l'avait pas emporté définitivement <sup>(3)</sup>.

Les anneaux, qui devaient donner naissance aux planètes, n'apparaissent pas tous à la fois. Le premier et le plus gros forma Jupiter. Neptune lui fut probablement contemporain, ou le suivit de près. Puis vinrent successivement Uranus et Saturne. La Terre n'arriva qu'en cinquième lieu. Vénus et Mercure furent les derniers.

Ainsi donc, pour nous borner momentanément à notre cage, la terre est dérivée d'un anneau nébuleux qui, à l'origine, contenait

---

<sup>(3)</sup> Ce qu'on appelle l'expérience de Plateau explique fort bien l'aplatissement en question. Faites tourner une pierre, vous ne provoquerez aucune déformation en elle; faites tourner une goutte d'huile, elle s'enflera au milieu et s'aplatira sur les extrémités. Faites la tourner de plus en plus vite, l'aplatissement s'accroîtra, et bientôt une sorte de bourrelet se formera autour de la boule liquide; peu à peu ce bourrelet se détachera de la sphère et s'isolera comme un véritable anneau. En poursuivant le mouvement, un nouvel anneau se détacherait, puis un troisième. De plus chaque anneau se morcellerait, se réduirait en boule à son tour et continuerait à graviter autour de la sphère centrale (Cf. l'abbé Moreux. *D'où venons-nous ?*)

toutes les molécules terrestres (4). Dans cet anneau, c'est l'abbé Moreux qui parie, les particules matérielles tournaient les unes dans un sens direct, les autres dans un sens rétrograde. La circulation directe l'emporta, et, dès qu'un rassemblement se fut fait en un point, le noyau terrestre commença son existence. Le choc des corpuscules venant le grossir peu à peu engendra une somme formidable de chaleur, toute la masse fut portée à l'état d'incandescence, la lueur pâle du début se transforma en un soleil minuscule, mais éblouissant. Cette phase stellaire fut courte; le froid de l'espace devait bientôt avoir raison de cette pauvre petite fournaise. Grâce à ce refroidissement toujours à l'oeuvre les gaz primitifs formèrent de nouvelles combinaisons entre eux. L'électricité régna en maîtresse dans ce chaos indescriptible d'éléments confondus. Longtemps encore des poussées violentes de la masse interne animèrent de gigantesques protubérances la surface de notre petite étoile. Combien dura cette période? Nul ne pourrait le dire. Des milliers d'années succédèrent aux milliers d'années, des millions aux millions peut-être, et la petite étoile luttait toujours contre le froid; mais le froid l'emporta, peu à peu la phase stellaire prenait fin.

---

(4) " Toutes les nébuleuses que nous connaissons offrent une structure annulaire ou mieux spiraloïde... La forme spirale est due à deux bras principaux, qui partent du noyau central, se développent de deux côtés opposés et se recourbent d'une façon concentrique... Sur les spires principales prennent naissance les noeuds ou noyaux secondaires, et le système entier paraît enveloppé d'une masse légère de matière nébulaire, finement divisée. Le noyau central représente le soleil futur de tout le système: les noeuds sur les branches des spirales indiquent les noyaux qui, plus tard, formeront les planètes, et, enfin, les faibles alignements de matière soudés à ces noyaux secondaires donneront naissance aux satellites." (Moreux). Peut-être la voie lactée tout entière ne serait-elle qu'une immense nébuleuse en voie de formation dans nombre de ses parties, avec un noyau central, qu'on ne semble pas être parvenu à découvrir. N'est-il pas des nébuleuses à structure différente, et dont la condensation a donné lieu ou donnera lieu à des mondes combinés tout autrement que ceux connus de nous, gouvernés par des lois autres que celles de l'attraction et de la gravitation? on peut penser que oui sans témérité!

Des nuages épais, chargés de lourdes vapeurs métalliques recouvriraient lentement, comme d'un sombre linceul, un soleil lilliputien, qui ne devait jamais se rallumer. Des masses solidifiées, des sortes de *icefields* de cette *banquise de feu*, comme s'exprime si poétiquement l'abbé Moreux, commencent à émerger, mais ne tardent pas à se briser de nouveau sous la pression des gaz en perpétuel mouvement. Cependant une croûte solide finit par résister aux remous de l'océan igné, qui à son tour se contracte, diminue de volume, au point que l'écorce devenue trop grande doit se plisser aux endroits moins résistants. Les gaz intérieurs profitent de la circonstance pour soulever à nouveau les parois d'une prison, qui les étreint de toutes parts. Des poussées formidables lancent dans l'espace des vapeurs lourdes de métaux volatilisés. Dans une atmosphère moins chaude ces vapeurs vont se condenser et retomber en pluies incessantes. Ce sont des pluies de feu. Le mercure, le plomb, l'étain, le cuivre, le fer, se précipitent en gouttelettes vers la surface trop chaude pour les recevoir, même en cet état de liquéfaction. Longtemps avant d'avoir touché le sol, les gouttes métalliques sont volatilisées, relancées dans l'espace, et le phénomène ne prendra fin qu'au moment précis où la terre moins embrasée pourra les supporter.

Alors des rivières de métaux liquides descendant les pentes s'accumuleront dans les vallées ; puis, le froid continuant son oeuvre, et raffermissant la croûte, l'intérieur n'entrera plus que de loin en loin en communication avec l'enveloppe gazeuse. La phase planétaire est commencée. Des centaines de siècles sont encore consacrés au seul travail de la solidification de la croûte terrestre et à la séparation de ses divers éléments. Peu à peu la masse gazeuse qui enveloppe le noyau planétaire se clarifie ; les couches les plus chaudes du sol, étant plus tôt refroidies, se liquéfient, tandis que les vapeurs plus légères montent dans l'atmosphère et forment les nuages, les eaux elles-mêmes se retirent dans d'immenses dépressions, les continents émergent : déjà on pourrait éprouver la

transition du chaud au froid, suivant les régions et les périodes de temps; une lumière moins blafarde et plus blanche luit par moments, à laquelle succède une obscurité presque complète: c'est la première esquisse des saisons, du jour et de la nuit.

Tout-à-coup dans ce milieu, où règne encore une température de serre-chaude, voici un événement capital pour l'avenir de notre planète. Une petite molécule paraît, ne différant en rien des autres extérieurement, mais jouissant en réalité de propriétés inconnues jusque là dans le monde de la matière: elle possède une activité immanente; elle s'empare d'éléments étrangers et se les assimile. C'est la cellule vivante, d'où va sortir un univers nouveau, cent fois supérieur à celui que les lois d'attraction et de condensation travaillent à construire depuis des millions de siècles. La cellule vivante en effet s'agglutinant d'autres molécules du même genre édifie des organismes aux rouages variés, aux proportions bien déterminées, autonomes, s'entretenant et croissant jusqu'à un degré fixe de perfection, toujours par la même voie d'assimilation. Leur activité interne n'a qu'un temps, il est vrai, et même de peu de durée; à leur tour ils se désagrègent et rentrent dans l'éternel tourbillon des atômes; mais ce n'est qu'après s'être survécu dans des êtres semblables, auxquels ils ont donné naissance. Bientôt ce ne sont plus seulement des organismes attachés au sol, se contentant par des suçoirs avides de s'incorporer les molécules de l'air et celles du sol; ce sont des organismes bien autrement complexes, qui, tout en possédant la même faculté que les précédents de s'assimiler des éléments extérieurs, ont encore celle de se mouvoir, d'aller eux-mêmes en quête de leur nourriture, et de courir après une proie convoitée. Des animaux gigantesques ont pris place à côté de plantes non moins énormes, qui leur servent d'aliments. Les espèces se multiplient. Aux végétariens, tels que le *Diplodocus* et le *Brontosaurus*, qui passaient leur temps à brouter les hautes herbes tranquillement étendus dans les vastes marécages, succèdent de terribles carnassiers, tels que les *Stégosaures*, les *Loelaps*, et les *Ceratosaires*. Notre planète, encore

à moitié informe, se trouve déjà ensanglantée par d'horribles festins et d'impitoyables curées, où les premiers venus et les moins armés disparaissent.

Quelle fécondité a ce nouveau principe infiltré dans la matière ! Quelle exubérance a la vie ! Lagunes, ilots, forêts, marécages, océans, montagnes, plaines aériennes, elle remplit tout ! Sauterelles, araignées, reptiles, oiseaux, tous aux dimensions qui nous étonnent jusque dans les débris de leurs squelettes que la science arrache aux entrailles du sol, circulent à la surface de notre modeste planète, couverte maintenant d'une végétation proportionnée à la glotonnerie de ses hôtes !

Mais hâtons-nous vers l'apogée de l'Histoire de notre humble monde ! Quelques centaines de siècles se sont encore écoulés depuis l'apparition de la première cellule vivante ; les grands sauriens et de nombreuses autres espèces d'animaux ont cessé de vivre ; ils ont fait place à des vivants plus perfectionnés et de taille moins colossale ; le climat s'est rafraîchi, et notre terre a pris la configuration qu'elle offre aujourd'hui à nos regards. A ce moment, dans un coin spécialement enchanteur de ce globe, où les fleurs exhalent le plus suave des parfums, où les fruits ont le goût le plus exquis, où la brise est constamment printanière, dans un vrai paradis terrestre, se montre un animal infiniment mieux constitué que tous ceux apparus jusque là. Il est retenu au sol, il est vrai, et ne peut fendre, comme les oiseaux, les plaines de l'air ; mais il ne rampe pas, il ne marche pas courbé vers la terre ; il dresse son front vers les hauteurs du firmament ; et sur ce front brille l'étincelle d'une flamme subtile, qui semble descendre directement du ciel. Tous les éléments créés jusqu'alors, il les réunit en lui, comme en un vrai microcosme. Mais à la substance minérale, à la vie végétative et sensitive il ajoute une vie toute autre, il porte manifestement cachée au fond de son être de limon une puissance, qui dépasse de cent coudées les forces existantes, jusqu'à ce moment, une puissance qui le rend capable d'opérations immatérielles, telles que penser, rai-

sonner, abstraire; une puissance enfin qui trahit une origine divine, et semble échapper à la désagrégation de sa demeure de poussière. Cet être unique entre les êtres terrestres, c'est l'homme! C'est lui, le roi de ce séjour! C'est pour lui, c'est pour lui construire un palais que les molécules planétaires ont exécuté une ronde folle pendant des milliards d'années, qu'une croûte s'est solidifiée en dépit des remous incessants des vagues de feu, que les eaux ont enfermé leurs fureurs entre des barrières désormais infranchissables; c'est pour son agrément que la planète s'est couverte de fleurs et de plantes; c'est pour son service qu'elle s'est peuplée de milliers d'animaux. Avec l'homme la terre a vraiment donné son fruit, *terra dedit fructum suum*; avec l'homme elle est entrée dans son âge d'or, dans la phase supérieure de son existence. Phase éphémère d'ailleurs! L'homme va se multiplier et couvrir sa demeure des traces de son génie; il va fonder des empires, bâtir des villes, dresser de superbes monuments d'art. Mais hélas! tout cela est réclamé comme un tribut fatal par la mort et à une brève échéance. Venu tard dans l'évolution de la planète, et alors que l'astre central était lui-même à une période avancée de condensation, il ne pourra en recevoir la somme suffisante de chaleur et de lumière pour sa vie que pendant quelques milliers de siècles. Eh! oui! quand l'homme vient, la terre est déjà sur son déclin; elle marche vers la phase lunaire, ou phase de la mort. Si nous la considérons à l'aube de notre vingtième siècle, quelles étapes sur cette pente lugubre n'a-t-elle pas franchies? Non seulement les premières espèces d'animaux ne sont plus que des espèces de fossiles à moitié pétrifiés; mais dans l'espèce humaine elle-même les géants et les centenaires ne sont plus qu'un souvenir à peine historique, et la moyenne de notre vie s'abaisse constamment. Dût notre chétif globe ne pas être mis en pièces par un effroyable cataclysme, l'époque ne serait relativement pas très éloignée, où non seulement la vie humaine, mais encore toute vie, telle que nous la connaissons, serait impossible à sa surface; l'époque ne serait pas très éloignée où les astronomes de quelque

autre planète voyant rouler dans l'espace ce petit corps froid et désert, qui fut la terre, se demanderaient si jamais il fut habité. Etant apparue à une certaine période de réfrigération de notre astre, la vie doit s'évanouir quand ce travail réfrigérant aura atteint certaines limites.

La conclusion est celle-ci; conclusion capitale pour le dessein que je poursuis. La vie en général n'est qu'une *contingence éphémère* dans l'existence de la planète. A plus forte raison la vie humaine, qui n'est qu'une espèce de vie, n'est-elle, elle aussi, qu'une *contingence*. Il nous suffit maintenant de généraliser. L'histoire de notre planète se répète dans tous les autres corps célestes. Tous passent par une phase d'évolution qu'on appelle la phase vitale, d'où il n'y a aucune raison d'exclure la vie supérieure d'êtres intelligents et libres. C'est le point que je démontrerai dans la dernière partie de cette étude.

**M. TAMISIER, S. J.**

---

## Chronique des Revues

---

SOMMAIRE. — CHOSES CANADIENNES. — LE ROI GEORGES V (Du correspondant londonnien de *La Croix* de Paris — 10 mars 1911). — LA FORCE DE LA RACE CANADIENNE-FRANÇAISE (Article du *Sun* de New York—mars 1911). — LA RÉCOLTE DU SUCRE D'ÉRABLE (Article de M. Louis Arnould, dans *France-Amérique*—avril 1911). — UN SOUVENIR DU BARDE BOTREL ET DE SON PASSAGE AU CANADA (Extrait de la conférence du Père Hervelin, au Monument National à Montréal—19 avril 1911). — UN TABLEAU CANADIEN (Article de M. F.-J. Lamberet — *Le Canada*—4 février 1911). — LE *Tablet* ET LES MENSONGES DU DR DEVINE (Article des *Cloches de Saint-Boniface*—mars 1911).

---

**C**HOSES CANADIENNES. — Je me suis rarement accordé la joie, car c'en est une, de ne parler dans cette chronique des revues que de choses canadiennes. Cette bonne fortune m'échoit aujourd'hui. Dans les nombreuses notes que j'avais glanées au cours des dernières semaines, il y avait de quoi faire une longue chronique, sur les choses d'Europe, qui aurait peut-être mieux justifié son titre, parce que mieux, que celle-ci elle aurait été vraiment recueillie à travers les grandes revues ou les grands journaux. Mais, pour une fois, quand nous nous contenterions de choses qui nous intéressent plus spécialement. Nous donnerons ainsi raison—et de bon coeur—à ceux qui nous reprochent parfois de ne pas faire assez canadienne notre *Revue Canadienne*, comme si nous avions jamais refusé un article canadien, bien fait, sur n'importe quelle question d'intérêt national. Le programme de la *Revue* nous impose d'éviter la brûlante politique comme aussi les polémiques trop personnelles; il ne nous impose en aucune manière de refuser de traiter les ques-

tions et problèmes nationaux, sous la responsabilité des signataires des articles, à quelque parti politique qu'ils appartiennent et d'où qu'ils viennent.

LE ROI GEORGES V (Du correspondant londonnien de *La Croix* de Paris—10 mars 1910). — En un sens, et en un sens très réel, parler du roi Georges, ce n'est pas quitter le Canada. Nous le connaissons et il nous connaît. Nous lui sommes loyaux et nous le devons. Aussi, l'approche des fêtes de son couronnement en juin prochain nous est-elle une occasion heureuse de citer ici un jugement singulièrement intéressant que portait sur la valeur morale de notre souverain le correspondant londonnien (un Français — M. de Bernhardt) de *La Croix* de Paris, le 10 mars 1911. On verra que Georges V se plaît à suivre la voie de justice et d'honneur dans laquelle s'étaient déjà engagés Victoria I et Edouard VII.

Nous voyons s'accomplir à propos du roi Georges V ce qui arriva autrefois pour Edouard VII — c'est-à-dire une réaction très accentuée se produire rapidement en faveur d'un prince qui n'occupait pas une place très élevée dans l'opinion de ses sujets, parce qu'il n'avait jamais eu l'occasion de faire briller les bonnes qualités qu'il a, et que la calomnie lui en avait prêté de mauvaises qu'il n'a pas. Chaque jour le souverain régnant grandit, non seulement dans l'estime, mais dans l'affection de son peuple, car chaque jour il accomplit quelque acte qui met en relief la largeur de son esprit ou la bonté de son cœur. C'est ainsi que les catholiques ont été très touchés de voir qu'au grand dîner de 40 couverts offert la semaine dernière par le roi au corps diplomatique et aux membres de la haute noblesse anglaise, Sa Majesté avait invité Mgr Bourne, archevêque de Westminster. Depuis la révolution de 1688 on n'avait jamais vu un prélat catholique s'asseoir à la table du roi d'Angleterre. — Edouard VII, malgré sa grande bienveillance envers les catholiques, et bien qu'il eût invité le cardinal Manning et le cardinal Vaughan à ses *garden parties*, n'avait jamais été jusqu'à les convier à sa table. Cette semaine, la nation anglaise a appris avec une joyeuse émotion qu'à l'occasion de son couronnement, le roi Georges V offrirait une magnifique fête dans les splendides jardins du Palais de Cristal, à Sydenham.

à 100,000 enfants pauvres de Londres. Chacun des petits invités de Sa Majesté recevra un joli gobelet en souvenir de cette belle journée. L'idée n'est-elle pas charmante ? — Aussi les gens qui, comme moi, habitent l'Angleterre depuis de longues années, sont-ils à même de constater un phénomène très curieux. Il y a environ quarante ans, les idées républicaines étaient fort répandues dans ce pays parmi les gens qu'on est convenu d'appeler "intellectuels". La plupart des journalistes étaient républicains, même ceux qui écrivaient dans les journaux conservateurs, — bien qu'ils eussent soin de mettre des sourdines à leurs opinions afin de ne trop effaroucher leurs lecteurs. Aujourd'hui, une réaction monarchique complète est un fait accompli. A quoi faut-il attribuer ce revirement de l'opinion publique ? Quoi qu'il en coûte à mon patriotisme, je suis obligé de reconnaître que mon pays a joué jusqu'à un certain point le rôle de l'ivrogne, et que la vue des vilenies de tout genre, perpétrées par les hommes au pouvoir de la République française, a dégoûté les honnêtes gens en Angleterre de cette forme de gouvernement ; mais je me hâte d'ajouter que les éminents services rendus au pays par les rois Edouard VII et Georges V, ainsi que la sympathie qu'inspiraient leurs personnes, ont contribué puissamment au réveil des idées monarchiques de ce côté du détroit. Il n'y a plus guère de républicains ici que parmi les socialistes, et même j'ose dire que la majorité de ceux-là sont monarchistes.

LA FORCE DE LA RACE CANADIENNE-FRANÇAISE (Article du *Sun* de New York—mars 1911). — Une fois cet hommage rendu à notre très-gracieux souverain, nous nous sentons à l'aise pour parler, ou mieux pour écouter parler, de la force de la race canadienne-française. Le hasard des batailles a fait de nous des sujets anglais. Nous avons eu bien des luttes à soutenir pour la survivance de notre race et nous en avons encore. Mais nous devons aussi beaucoup à la largeur d'esprit de plusieurs hommes d'Etat anglais, à la protection du drapeau, assez ample, dit-on souvent, pour garantir toutes les libertés essentielles. Aussi ne marchandons-nous pas notre loyauté au roi d'Angleterre et à la constitution anglaise. Or, précisément, grâce à ces libertés que nous avons gagnées sans doute, mais qu'on nous a aussi en un sens généreusement reconnues, puisque nous ne pouvions les imposer, nous avons grandi comme race et comme in-

fluence. Le *Sun* de New York le reconnaissait l'autre jour dans un superbe article qui honore sa rédaction autant qu'il nous honore nous-mêmes. Cet article, le voici, traduit par le *Canada* de Montréal (15 mars).

Au siècle dernier sur la frontière du New Hampshire, du Maine et du Vermont, il s'est livré entre deux races, une bataille qui a une signification plus grande que d'ordinaire. Ici, aux sources de la rivière Saint-François et le long des rives du lac Memphremagog, quelques milliers de personnes de langue anglaise se sont établies; elles ont donné des noms anglais aux villes, aux villages et aux comtés. Fortifiés par des renforts venus de la Nouvelle-Angleterre, les colons anglais s'étendirent jusqu'à former un territoire compact de langue anglaise, fait de dix comtés, connus de ce jour sous le nom de Cantons de l'Est et qui étaient une partie de la province de Québec. A son origine, cette population n'était pas anglaise par la nationalité, elle représentait entièrement l'expansion de la Nouvelle-Angleterre et les expéditions des pionniers du Vermont et du New Hampshire, qui d'abord comme bûcherons, puis comme fermiers, traversèrent la frontière non démarquée et s'établirent en ces régions. Toutes les routes de ces temps primitifs conduisaient non pas au nord, au Saint-Laurent, mais au sud, au Merrimack et au Connecticut.

En 1800, cette colonie comptait 20,000 âmes. La guerre de 1812, emmena plusieurs milliers de nouveaux émigrants de la Nouvelle-Angleterre qui détestaient la guerre et traversèrent la frontière pour l'éviter. Essentiellement anglais de race et protestants de religion, ces habitants des Cantons de l'Est, s'accrurent à la fin des guerres de Napoléon par des milliers d'émigrants anglais, écossais et irlandais, qui s'établirent dans les comtés du nord, entre ces comtés et ceux du Saint-Laurent, dans lesquels la population française prédominait, mais qui n'étaient encore qu'une poignée par le nombre.

En 1810, alors que la première route vers Montréal fut tracée dans la forêt, il se trouvait ici un avant-poste anglais, un centre de colons de langue anglaise. Leur nombre n'était pas insignifiant car, un demi-siècle auparavant, alors que la France se retira du Canada, il n'y avait que 60,000 colons français.

A la fin d'un autre siècle, il est possible de reconnaître le résultat de cette lutte entre deux races et deux langues. La *Revue Franco-Canadienne*

publie les statistiques suivantes fournies par un officier du département des travaux publics à Ottawa. "D'après M. Richard, qui a fait une étude soignée sur le sujet, il y a aujourd'hui dans les comtés qui ont été réservés aux Anglais, une population de 263,219. De ce nombre 178,379 sont Canadiens français, 73,201 protestants anglais et 11,619 anglais et irlandais catholiques. Il ne reste qu'un seul comté, Brome, où les Anglais sont en majorité. La ville de Sherbrooke qui fut donnée comme forteresse des comtés anglais de l'est est maintenant aux trois quarts canadienne-française." On ajoute non sans une pointe d'ironie que, même à Waterloo, il y a un journal français.

Ce rapport, sans doute, vient d'une source française. Mais sa parfaite exactitude est démontrée par ce que dit le champion de la cause anglaise, M. Robert Sellar, dans son livre *The tragedy of Quebec*. L'écrivain anglais affirme que dans ces comtés naguère exclusivement anglais on ne parle plus guère que le français. Les écoles sont françaises. Les premiers colons ont disparu. Les églises protestantes tombent même en ruine. Tout indique qu'une race a disparu.

Au recensement de 1901 il y avait, dans la province de Québec 1,322,000 Français et 290,000 Anglais. On comprend dans ce dernier chiffre les protestants anglais et écossais et les catholiques irlandais. De l'autre côté de la frontière, dans la province d'Ontario, une autre région où la suprématie anglaise n'était pas en question, il y a 210,000 Canadiens français, tandis que, dans les Etats adjacents du sud, la population canadienne-française excède un demi-million. Au prochain recensement canadien, cette année, il n'y a pas de doute que la suprématie des Français dans Québec s'affirmera comme grandement fortifiée dans la dernière décade.

Les 60,000 Canadiens français ont atteint deux millions et demi dans le siècle et demi qui s'est écoulé depuis le jour de la rupture du lien qui les unissait à la France. En face d'un gouvernement étranger et d'une race étrangère ils ont gardé leur langue et leur religion. Ce n'était pas sans doute en face de l'oppression politique, certes, car ces prérogatives vitales leur étaient assurées dès le commencement, mais c'était toujours en face de la domination britannique. Ils ont fait encore plus apparemment. Ils ont reconquis tout Québec, l'ouest et le sud de la Nouvelle-Angleterre, aussi bien que l'Ontario et le Nouveau-Brunswick.

Il n'est rien de plus fascinant dans l'histoire de l'Amérique que la manière dont les Français du Canada ont repris l'invasion de leurs ancêtres

et les sentiers de l'incursion qui sont si familiers dans les narrations des guerres des premiers jours de la Nouvelle-Angleterre, françaises et indiennes. Aujourd'hui, on trouve des quartiers complets des villes de la vallée de Merrimack, de Manchester et de Lowell, par exemple, où les boutiques, les cafés, le langage des rues sont pleins de réminiscences de Québec ou même de quelque vieille ville française comme Dieppe. Il est clair, d'après les témoignages anglais et français, que les descendants de ceux qui ont combattu sous Montcalm contre Wolfe, ont renversé les résultats attendus, non pas pour la France sans doute, mais pour la race française et la langue française.

Le caractère de la conquête est, on ne peut s'y tromper, un tribut à la magnanimité, à la justice des conquérants anglais. Mais il est impossible de ne pas voir le grain de sel gaëlois que marque la publication, à Waterloo, d'un journal français pour une population française triomphante.

LA RÉCOLTE DU SUCRE D'ÉRABLE (Article de M. Arnould, dans *France-Amérique*—livraison d'avril 1911). — Nos lecteurs n'ont pas oublié l'ancien professeur de littérature à l'Université Laval de Montréal, M. Louis Arnould, dont notre collaborateur, M. l'abbé Filiatrault, discutait l'an dernier dans la *Revue Canadienne* quelques-unes des idées au sujet de l'âme canadienne. Nous avons dit, dans le temps, que tout en n'admettant pas toutes les vues du brillant conférencier que tous ont admiré à Montréal il y a quelque cinq ans, nous n'en reconnaissons pas moins en M. Arnould l'un des écrivains les plus sympathiques à notre race canadienne-française. Il continue, dans les revues de *France*, à parler à ses lecteurs de notre Canada français, de ses usages et de ses coutumes. Son dernier article, que plusieurs de nos quotidiens ont reproduit de l'une des livraisons d'avril de *France-Amérique*, décrit en termes ravissants ce que c'est que la récolte du sucre d'érable au Canada. M. Arnould a déjà écrit, il me semble, que les Canadiens étaient un peu susceptibles et qu'il fallait saupoudrer les critiques qu'on faisait de nous avec du sucre d'érable? Ma foi, je crois que cette fois il a touché juste absolument, et que tout le monde, chez nous, goûtera avec délices le bon " sucre " qu'il nous sert.

Voici d'abord un fort joli tableau de notre printemps rapide et de la saison des sucres.

Après ses six mois de grand froid sec et de lumière divine, le Canada vient ces jours-ci, de voir fondre en une effroyable débâcle sa gangue de glace et ses montagnes de neige. Le traîneau qui a couru tout l'hiver au ras du sol, emporté au bruit de ses sonnailles par le petit cheval vif, hésite pour la première fois à sortir. Seules, les hautes roues des voitures, ou les longues bottes de marais osent affronter les mares, ruisseaux, torrents qui s'épandent à loisir sur les routes, neige hier, aujourd'hui eau, demain seulement terre ferme. Le printemps, qui attendait depuis quelques jours derrière la porte de glace, bondit dehors. L'herbe nouvelle a tôt fait de remplacer la neige, et la sève des arbres, blottie dans les racines profondes, jaillit dans les troncs, telle l'eau d'un puits artésien.

C'est la saison unique, où, dans la province de Québec, l'*habitant* se hâte à l'extrémité de son domaine, vers son lot d'érables, qui lui a offert, dans ses feuilles, à l'automne dernier, avec les armes parlantes de sa chère province canadienne-française, la plus rutilante palette où jamais peintre vénitien ait entassé les rouges et les ors et les vieux verts. Tombée depuis longtemps, toute cette parure a fait un humus qui a chauffé et nourri l'arbre, et à présent, fûts clairs et branches grêles se détachent en finesse sur le ciel, dans l'érablière illuminée du soleil devenu chaud. Une légère écorchure est pratiquée vers le pied de tous les troncs, dans laquelle est placée une *coulisse* en métal, au-dessus d'une *chaudière* en fer-blanc, et, les *chaudières* se trouvant remplies inégalement, c'est un ravissant concert pour le visiteur de la forêt, à l'aube, que ces harmonieuses blessures d'arbres qui chantent à des demi-tons d'intervalle, comme si chaque tronc était une corde de harpe magiquement touchée par une déesse invisible. A peine le soleil a-t-il paru, inondant de lumière la dernière tombée de neige dans la forêt, que partout entre les arbres serrés glissent de petits traîneaux porteurs chacun d'un tonneau long et tirés par un cheval adroit, qu'accompagnent de beaux gars hâlés, détachés de la nombreuse famille de l'*habitant*. A chaque pied d'érable, les *chaudières* se vident, le tonneau s'emplit, et, glissant sans bruit sur la neige, revient hâtivement à la *cabane de sucre*, tout ennuagée de blanche vapeur, entre la petite écurie en planches et la montagne entassée des bûches, car le feu va brûler jour et nuit durant une dizaine de jours.

Nos gens disent plutôt la *cabane à sucre* que la *cabane de sucre*. Mais c'est là une vétille, sur laquelle nous aurions mauvaise grâce d'insister. Ce petit tableau de notre nature exubérante n'est-il pas absolument charmant ? Plus loin, dans une phrase qui se lit magnifiquement, bien qu'elle soit très longue, M. le professeur, se remémorant des scènes vécues, brosse avec une rare exactitude la description de l'*habitant* faisant le sucre.

Ici règne le père, se multipliant entre ses trois fourneaux qu'il nomme, à la canadienne, des *fournaises*. Il est en général aidé par un de ses fils, car il y a trop à faire pour un homme seul. Sortir de la cabane, puiser au-dehors dans le grand réservoir limpide, où sont déchargés les tonneaux, et verser dans un réservoir plus élevé, d'où, à travers la muraille, l'*eau d'érable* vient tomber, à l'intérieur, dans le vaste bassin ouvert de la première *fornaise*, bassin habilement divisé en trois cases par des cloisons qui obligent le liquide à circuler partout, pendant qu'on le pousse encore avec des *palettes* de bois ; transvaser avec des seaux l'*eau* devenue un peu plus épaisse et nommée *réduit* dans une énorme chaudière qui cuit en face ; prendre le *réduit* devenu *sirop*, le transporter de la chaudière vers un petit fourneau de briques, dans une bassine, où il prend une belle teinte jaune ; empêcher les bouillons du *sirop* de passer par-dessus le bord en les battant avec la *palette* et en y versant du beurre fondu ; faire refroidir ensuite la bassine doucement, en empêchant le *sucre* liquide de se prendre sur les bords ; verser enfin la bassine refroidie dans la longue armature de bois trouée de moules, où le *sucre* se cristallise en beaux pains d'un jaune de cire de une ou deux livres, en carrés, en croix, en coeurs—tels les fromages à la crème de beaucoup de nos provinces — et pendant ce temps introduire, sans oubli, des parties d'arbres dans les trois *fournaises*... quelle chaude bataille à livrer, et qui ne souffre pas un instant de défaillance !

Il ne faut malheureusement nous borner. Mais voyez ce qu'il écrit de la *tire*, la bonne *tire* canadienne...

L'apogée des délices, *c'est la tire* ! Sitôt que l'on a résolu d'en faire, l'un des chauffeurs enfourne de nouveaux quartiers d'arbres sous le brasier de la bassine afin de la porter au plus haut degré ; puis, dès qu'un pied des érables a été choisie une pente de neige bien propre, l'on enlève

vigoureusement la bassine par ses anses, et l'on court en déverser le blond contenu sur la neige; et aussitôt, avec une pointe de couteau, l'on détache du sol blanc une légère pâte jaune, glacée, malléable comme celle du guimauve et fondante dans la bouche. C'est un régal des dieux !

Aussi M. Arnould a-t-il parfaitement compris que cette *gourmandise* nationale laisse à tous les Canadiens des souvenirs qui durent. Il écrit :

Prononcez devant des Canadiens, au loin, en ville, en France, ces trois mots magiques : *licher la palette*, et vous surprendrez une flamme joyeuse et émue flambant comme celle de la *fournaise* au fond de leurs prunelles. Dans son célèbre roman national *Jean Rivard*, Gérin-Lajoie décrit avec amour les scènes de *sucrerie*. Le pauvre poète exilé Octave Crémazie, s'écriait de Paris, le 6 mai 1877, dans une lettre à son frère : " Quelle agréable surprise de trouver, serré dans la couverture, ce beau sucre d'érable ! Tu peux croire que je lui ai fait fête, moi qui n'avais pas goûté depuis bientôt quinze ans à ce bon sucre du pays !... Je te remercie de tout mon coeur de cette délicieuse surprise. " M. W. Chapman célèbre en plus d'une de ses pièces " le blond sucre d'érable " et aspire à " le déguster, sans fin " avec ses amis, pendant la vie éternelle !

Mais, c'était surtout ses souvenirs à lui M. Arnould et ses impressions que j'avais hâte de voir jaillir de sa plume alerte. J'imaginai volontiers après l'entrée en matière de tout à l'heure quel régal ce serait. Je n'ai pas été déçu.

J'ai vu de graves religieux, dont la jeunesse avait passé par là, retrouver subitement une fois entrés dans la cabane, leurs passions d'enfance, et, le visage épanoui de joie silencieuse, la soutane troussée, armés de la palette—Dieu leur pardonne ! et il leur a certainement pardonné—en oublier jusqu'à leur jeûne du Jeudi-Saint... Pour moi, à chaque printemps que j'ai passé au Canada, je n'ai point manqué de gagner la forêt de Joliette en haute voiture ou, s'il y avait encore assez de neige, en traîneau, quitte à verser en route à cause des ornières sans fond, pour aller faire la *partie de sucre*. Alors la brave Canadienne, mère de 15 à 20 en-

fants, vient de la coquette maison de bois à la cabane, et, tandis que son mari met pour les hôtes des *patates* dans la cendre brûlante d'une des *fournaises*, sur les tisons d'une autre elle façonne, accroupie à terre, ces crêpes de trois centimètres de haut, où sont incluses des *grillades de cochons* et que l'on arrose de sirop d'érable. Le couvert est mis avec quelques journaux sur la table, entre la huche et le lit des veilleurs, et une crêpe fait le repas d'un Français avec une ou deux *patates*, et comme boisson à discrétion la limpide *eau d'érable* qui est très légèrement sucrée, ou bien le *réduit*, où, sur l'insistance de notre hôtesse, nous émiettions du pain. Quand je pense que j'avais, un jour, une conférence à faire en sortant de là ! Ces sympathiques paysans, fins et gais, pieux et courtois, comme devaient être les nôtres d'ancien régime, vous posent sur vos occupations en France et en Canada les questions les plus intelligentes qui soient, et, en retour, on les fait causer sur leur campagne annuelle de sucre. Ils se donnent beaucoup de mal pendant quelques jours, mais ils ne craignent point de se dire enchantés, au lieu de faire sur leurs gains les éternelles et lassantes cachoteries des paysans français...

UN SOUVENIR DU BARDE BOTREL ET DE SON PASSAGE AU CANADA (Extrait de la conférence du Père Hervelin au Monument National à Montréal—19 avril 1911). — Le Père Hervelin, le prédicateur de la station quadragésimale de 1911 à Notre-Dame de Montréal, dont nous sommes si heureux de publier la substantielle étude sur *la femme et le roman*, dans cette présente livraison de la *Revue Canadienne*, a donné suivant l'usage, avant son départ de Montréal, sa conférence d'adieu au Monument National, dans la soirée du 19 avril. Le Père avait choisi de parler de Botrel, l'admirable chantre de la terre bretonne, dont nous avons gardé partout dans la province de Québec un si vivant souvenir. Au cours de sa conférence, après avoir rappelé ce que sont, dans l'oeuvre du poète d'Armor, la *Chanson de Bretagne* et la *Chanson de France*, le Père a bien voulu nous redire aussi quelques échos de ce qu'il a nommé la *Chanson du Canada*. C'est un souvenir du barde breton qui est allé droit au coeur des auditeurs du Père Hervelin. Il semble que ce sera pour notre modeste chronique une véritable parure que d'y enchâsser ces

beaux vers. Après le bel éloge de la race canadienne, que nous avons cité du *Sun* de New York, et les jolies choses si fraîches de M. Arnould sur un coin de nos mœurs canadiennes, les vers de Botrel, notés avec tant de faveur par le maître des conférences de Fribourg, sont bien à leur place dans la *Revue Canadienne*.

*Chanson de Bretagne, Chanson de France*, Botrel n'a-t-il pas commencé à écrire aussi la *Chanson du Canada*, cette France nouvelle ?

Il semble que oui ! mesdames et messieurs. Car n'a-t-il pas composé la *Franco-Canadienne* pour vous rappeler le pays d'où vinrent vos pères et où l'on continue de vous aimer comme des enfants de la grande famille ?

Au pays de nos pères,  
— Vole mon coeur, vole ! —  
Sur les brises légères,  
C'est un pays si doux, doux, doux,  
C'est un pays si doux.....

Au pays des Calvaires  
— Vole, mon coeur, vole ! —  
Où jadis nos grand'mères  
Priaient à deux genoux :  
C'est un pays si doux, doux, doux,  
C'est un pays si doux.

Et quand il vint vous tendre son chapeau pour le hardi marin de Saint-Malo dont grâce à vous, l'inscription du socle en témoigne, la statue se dresse maintenant... sur les remparts de la vieille ville, face à l'Océan dont la grande rumeur lui fait une éternelle chanson — quand il vint, dis-je, faire cette tournée canadienne dont il a gardé un si reconnaissant et si doux souvenir, il vous *bonjoura* en des termes à rendre presque jaloux les Français de France :

Terre du Canada ! Toi dont j'ai si souvent  
Rêvé, les soirs d'automne, accoudé sur l'avant  
De mon petit bateau bercé par l'Atlantique,  
En écoutant monter la chanson du grand vent  
Venu des côtes d'Amérique :

Terre des grands guerriers, aux noms toujours bénis :  
Frontenac et Champlain, Dollard, Montcalm, Lévis,  
Si doux aux jours de gloire et si fiers dans l'épreuve ;  
Terre des grands chrétiens, des Bréboeuf, des Plessis,  
Des Laval et des Maisonneuve ;

Terre du Canada ! pays mystérieux  
Dont nous parlaient, au coin de lâtre, nos aïeux ;  
Terre du Canada, si lointaine et si grande,  
Que, tout à coup, je vois apparaître à mes yeux  
Comme une terre de légende...

Et comme, s'adressant à la jeunesse de votre université, il commenta  
en de belles strophes nerveuses votre chrétienne et noble devise : *Aime  
Dieu et va ton chemin.*

— Narguant l'incrédule qui raille,  
Marche à ton but, presse le pas,  
Et, pour être heureux ici-bas,  
Aime, chante, crois et travaille.

— Chante, libre sous les grands cieus,  
La foi, l'amour et la patrie ;  
Mêle les chants de Crémazie  
Aux refrains naïfs des aïeux.

— Aime ! ton âme toute neuve,  
Veut se dévouer sans retard ;  
Aime et vibre comme Dollard  
Lévis, Montcalm et Maisonneuve.

— Crois ! sans nul respect humain,  
Garde la foi de tes ancêtres ;  
Et sous l'égide de tes maîtres,  
*Aimant Dieu, va droit ton chemin.*

En vérité, n'avais-je pas raison de dire que Botrel a aussi chanté la  
*Chanson du Canada*, cette France nouvelle ?

UN TABLEAU CANADIEN (Article de M. F.-J. Lamberet—*Le Canada*—4 février 1911). — L'artiste Charles Huot, de Québec, a été chargé par le gouvernement provincial de peindre un panneau décoratif (30 pieds par 13), qui sera placé au-dessus du trône de l'orateur, dans la salle de l'Assemblée Législative à Québec. Il a choisi une scène historique des débats parlementaires de décembre 1792. Déjà une esquisse de l'oeuvre a été livrée à l'admiration des connaisseurs, et M. Lamberet en donnait dans l'article que nous signalons une fort intéressante étude. Et d'abord, l'écrivain rappelle, d'après l'histoire, ce que fut la scène que l'artiste veut peindre. Il cite M. le sénateur L.-O. David.

Des élections eurent lieu dans le mois de juin 1792. C'était la première fois que les Canadiens remplissaient le devoir si important et si glorieux de nommer leurs législateurs. Ils n'eurent garde d'oublier ceux qui, depuis plusieurs années, s'étaient donné tant de peine pour les préparer au nouveau régime.

M. Papineau, qui aurait mieux aimé vaquer à ses nombreuses affaires, fut forcé de continuer son oeuvre, de sacrifier ses intérêts personnels à la cause publique. Il fut élu pour le comté de Montréal et prit son siège, à la première session de la Chambre d'Assemblée, dans le mois de décembre 1792. Cette Chambre se composait de 54 Canadiens français et de 16 Anglais.

La population canadienne, toujours libérale, imprudente même dans sa générosité, avait cru, dans seize comtés, qu'elle pouvait, sans danger, confier ses intérêts à des hommes qui n'avaient ni ses croyances religieuses ni ses affections nationales. Elle en fut bien récompensée, car, dès le premier jour de la session, messieurs les Anglais proposèrent l'abolition de la langue française dans la Chambre et demandèrent que le président fut un homme de leur nationalité.

Ces deux questions soulevèrent des débats violents, pendant lesquels les droits de la langue française furent revendiqués par de nobles et éloquents paroles.

Les Anglais s'aperçurent qu'il serait aussi difficile de nous vaincre dans l'arène parlementaire que sur les champs de bataille.

Parmi ceux qui se distinguèrent par la force et la beauté de leur élo-

quence, brilla, au premier rang, M. Joseph Papineau. Il s'éleva contre les prétentions de la minorité anglaise qui trahissait la confiance du peuple, et demanda ce que signifiait la nouvelle constitution, si les droits de la majorité étaient violés, sa langue proscrite. " Est-ce parce que le Canada fait partie de l'empire anglais, s'écria-t-il, est-ce parce que les Canadiens ne savent pas la langue des habitants des bords de la Tamise qu'ils doivent être privés de leurs droits ? "

Les Canadiens l'emportèrent. M. J.-A. Panet fut élu président et l'usage de la langue française fut admis par la majorité. Voici comment la Chambre se divisa sur la question de la présidence: Pour: MM. Panet, Bédard, Boileau, de Bonne, Boisseau, Boudreau, Cherrier, Dige, Duchesnay, Dufour, Dufresne, Dumière, Durocher, Guérault, Lacroix, Lavaltrie, Legros-pierreville, de Lotbinière, Mailhot, Marcoux, Olivier, B. Panet, Papineau, de Rocheblave, de Rouville, Saint-Georges, Dupré, Saint-Georges, Dupré, Saint-Martin, Taschereau, de Tonnancour. — Contre: MM. Dambourges, P. L. Panet, de Salaberry, Barnes, Coffin, Frobisher, Grant, Jordan, Lees, Lester, Lynd, McGill, MacNider, O'Hara, Richardson, Todd, Walker, Young

C'est sûrement là l'une des scènes les plus caractéristiques du premier parlement canadien, et il était bon que l'art comme l'histoire la mit en lumière. Or, d'après ce que nous raconte M. Lambert, le futur tableau décoratif de Huot sera une glorification réussie de ce souvenir palpitant.

La scène se passe dans une vieille chapelle basse et d'architecture primitive, que les autorités religieuses de l'époque avaient concédé au gouvernement pour y tenir les premières séances de l'Assemblée législative.— L'éclairage du dehors se fait par quelques vitraux bas, au travers desquels on voit se profiler la crête du Cap Diamant.

A gauche, assis au fauteuil présidentiel, J.-A. Panet, entouré du personnel de la Chambre; sergents d'armes, huissiers, pages etc... puis, autour d'une longue table, toute la députation, laquelle se divise en trois groupes distincts: celui du fond, assez effacé, dont se détache debout, solidement campée, la silhouette de Louis-Joseph Papineau, l'orateur de la circonstance, alors qu'il semble en être arrivé au point culminant de son discours, c'est-à-dire au moment où l'assemblée tout entière emportée par

le mouvement oratoire du fameux tribun, appuie évidemment son chaleureux plaidoyer en faveur du maintien de la langue française ; celui du centre, au premier plan, composé à peu près de sept ou huit députés dont les attitudes, énergiques et vivantes, montrent toute l'indignation qu'a causée chez eux cette motion proposée par l'élément anglais, décrétant l'abolition de la langue française ; puis enfin, un troisième groupe à quelques pas du second, où l'on reconnaît les représentants anglais qui s'étonnent du peu de succès obtenu par leur motion et de la gravité de la situation qu'elle semble créer, grâce à la ténacité de la représentation française voulant à tout prix sauvegarder ses droits les plus précieux.

A droite, dans la galerie inférieure, on peut voir, malgré l'obscurité qui règne, toute une foule en ébullition, dont l'émotion intense se trahit par une agitation violente.

A la galerie supérieure, même spectacle. Un groupe cependant se détache sur la clarté d'un vitrail, donnant plus de vie encore à cette scène inoubliable de nos tumultueux débuts parlementaires, à cette époque extraordinairement mouvementée de notre histoire.

Des papiers foulés aux pieds, résolutions ou déclarations, rageusement chiffonnés dans un mouvement de colère, des chaises jetées à terre durant la chaleur de la discussion, indiquent suffisamment l'état d'âme qui dût régner, on le comprend encore à plus de cent années d'intervalle, dans cette mémorable séance qui devait clore chez nous l'année 1792...

On voit aisément que Huot a bien utilisé les documents de l'époque. Malgré la difficulté inhérente à la tâche " d'accomoder la note historique avec l'effet à produire ", écrit M. Lamberet, nous devons sincèrement reconnaître que l'artiste a su mettre dans son oeuvre un cachet personnel. On sent palpiter là une scène vécue, c'est-à-dire une scène vraie d'abord, puis une scène que l'artiste a su faire revivre.

Elle n'a rien en effet de ce conventionnel qui glace, de cette médiocrité qui ne détonne pas, mais qui ne laisse aucune impression bonne où mauvaise ; au contraire, elle apparaît dans sa réalité, dans sa note de terroir, car il y avait encore malgré l'époque lointaine où elle se passe une note de terroir à observer. Ce n'est que par le détail, par quelques teintes chaudes distribuées avec goût, par le groupement bien compris, répétant

par lui-même la page historique que nous avons citée, qu'il fallait songer à atteindre, et que M. Huot a de fait atteint, tout ce qu'il pouvait demander à son sujet, en restant dans la limite que lui prescrivait impérieusement l'histoire. D'autres auraient pu faire plus brillant en s'attachant à flatter l'oeil. Ils se seraient écartés de la vérité. D'autres auraient été plus décoratifs, plus froids. Ils auraient encore encouru le même reproche. Cette scène se passe en décembre, dans une chapelle exigue et sombre, où la lumière ne pénètre qu'à travers d'étroites verrières, et elle est excessivement mouvementée. C'est donc dire en un mot que ce qui y domine c'est le mouvement dans un atmosphère terne. Cependant, et c'est précisément là où je veux en venir pour terminer, cette toile est chaude au regard, car l'artiste a su s'y réserver quelques teintes tranchant agréablement sur l'ensemble et qui sont du plus bel effet. Nous doutons pour notre part qu'il eût été possible de faire mieux et de tirer meilleur parti du sujet.....

LE *Tablet* ET LES MENSONGES DU DR DEVINE (Article des *Cloches de Saint-Boniface*—mars 1911). — Nous avons déjà parlé ici du très grave problème que pose devant l'opinion du pays l'imbroglio irlando-canadien. Au temps de Papineau et des Résolutions de 1792, nos pères avaient à lutter contre des Anglais protestants. Bon nombre d'entre ces derniers ont fini par nous laisser jouir en paix de nos droits politiques et civils. L'Ontario en compte encore plus d'un, sans doute, qui nous traitent avec un fanatisme aussi absurde qu'étroit. Mais au moins ceux-là, on peut les combattre en face. La position, on le sait, est plus délicate avec nos coréligionnaires de langue anglaise, les Irlandais catholiques. Il ne nous convient guère, dans cette revue, qui n'est que mensuelle et veut être pacifique, de faire une lutte active qui serait toujours en marge de l'actualité. Mais nous estimons utile, pour l'histoire, d'enregistrer certains faits du débat qui sont plus saillants. Nous avons raconté déjà l'incident Bourne-Bourassa au Congrès Eucharistique de Montréal. Voici un article sur le même sujet, vu d'un angle particulier, que nos lecteurs liront avec intérêt et conserveront avec soin nous aimons à le penser. Nous l'empruntons aux *Cloches de Saint-Boniface*,

vaillante petite feuille, qui rend à nos compatriotes de Manitoba plus d'un service important et... qui sait marquer les coups, aussi bien que les porter pour la bonne cause. Nous le citons *in-extenso*.

Depuis quelques mois un certain James A. Devine, médecin irlandais de Winnipeg, publie dans le *Free Press* une série de lettres qui fourmillent de mensonges tendancieux. Plusieurs excellentes réponses ont été faites à ses assertions, notamment par les Jeunes de l'A. C. J. C. et par M. J.-U. Vincent, C. R., d'Ottawa. Aussi incapable de saisir le fil d'un raisonnement que de citer des textes qui n'existent pas, le docteur réaffirme toujours, espérant sans doute qu'il en restera quelque chose. Les gens, qui ne sont pas en rupture de ban avec les lois de la logique et avec les notions élémentaires de la discipline catholique, apprécient à sa juste valeur la conduite de cet écrivain qui, sans mandat, prétend parler au nom des catholiques de langue anglaise de l'Ouest. Les protestations indignées que nous publions dans une autre page (Cf. *Une série de protestations*) stigmatisant, comme elle le mérite, la conduite de ce baptisé qui vilipende l'archevêque et le clergé français du diocèse de Saint-Boniface dans un journal protestant, ennemi irréductible — lorsque les intérêts du parti politique qu'il soutient ne sont pas en jeu — de tout ce qui est catholique et français.

Et, chose étrange, le *Tablet*, de Londres, ouvre ses colonnes à ce triste personnage et propage ses mensonges avec une certaine inconscience que la distance explique, mais qui n'en est pas moins contraire aux règles de la discipline catholique, comme on en jugera par la seule nature de la communication. Cela nous étonne d'autant plus qu'un exposé complet de la situation a été récemment adressé à ce journal par Mgr l'archevêque et par M. F.-W. Grey, un anglais d'Angleterre, converti au catholicisme, et vivant depuis plusieurs années au Canada. Quoi qu'il en soit nous allons démontrer la fausseté des prétendus faits mentionnés dans cette lettre, qui n'est qu'un tissu de mensonges.

*Premier mensonge* : Il y a depuis des années trois prêtres séculiers de langue et de race anglaises dans le diocèse de Saint-Boniface et un quatrième vient d'être accepté, quand le docteur dit qu'il n'y en a pas un seul, *there is not one*. Quant aux prêtres réguliers de langue et de race anglaises, il y en a sept. Est-ce qu'on peut appeler cela *just a sprinkling*

ou *rari nantes*, quand on considère le petit nombre de catholiques de langue anglaise dans le diocèse ? Quant au prétendu ordre donné par le dernier délégué apostolique, c'est un effronté mensonge fabriqué de toutes pièces.

*Autres mensonges* : Le docteur dit qu'il n'y a pas un seul jeune homme de langue anglaise qui se prépare actuellement au sacerdoce pour le diocèse de Saint-Boniface, tandis qu'il y en a un au Grand-Séminaire de Montréal. Au Petit-Séminaire de Saint-Boniface le docteur ignore qu'il y a deux élèves de race anglaise, lorsqu'il écrit ironiquement : *There are devout lads from every nation known, but not one, not even one, of the english-speaking race.* Le docteur parle ensuite de loyauté *by conscience and by instinct.* Veut-il se donner lui-même comme un exemple de loyauté ? Est-ce loyal d'accumuler tant de faussetés dans quelques lignes et de les faire publier dans un grand journal catholique de Londres pour leur donner l'apparence de la vérité ? Et pour couronner le tout — *in cauda venenum* — l'autermine ainsi : " If the campaign of Archbishop Langevin is allowed its full course, and we are deprived even of what Christ provided, *quomodo audient sine praedicante* ?... It is a cry that will appeal to everyone : we will not be frenchified. "

Tel est le résumé de cette étrange lettre publiée dans le *Tablet* du 18 février. Est-il besoin de répéter encore une fois que le clergé de langue française de l'Ouest — dont tous les membres, à très peu d'exceptions près, parlent couramment l'anglais — n'a l'intention de ne franciser personne et qu'il ne fait rien, absolument rien, pour imposer le français à ceux dont cette langue n'est pas la langue maternelle, et qu'au contraire il a le plus grand respect pour les droits de chaque nationalité et les favorise de toutes manières, persuadé que la langue maternelle, comme l'ont déclaré Léon XIII et Pie X, est la meilleure sauvegarde de la foi des diverses nationalités. Le docteur Devine ou ses compatriotes irlandais, qui ne peuvent souffrir d'autre langue que l'anglais, peuvent-ils prouver que le moindre effort ait jamais été tenté pour leur imposer le français et les franciser ? Nous les en défions. Toute cette agitation est à base de calomnie pure et simple ; elle ne repose sur aucun fait.

Nous reconnaissons que les prêtres de race anglaise ne sont pas nombreux dans l'Ouest, mais à qui la faute ? Quel est le prêtre appartenant à cette race qui peut prouver que les portes d'aucun diocèse de l'Ouest ait jamais été fermées à son dévouement ? Ceux qui jettent les hauts cris seraient

surpris s'ils connaissaient les efforts faits de tout temps par l'épiscopat de l'Ouest pour obtenir des prêtres de langue anglaise et pour susciter des vocations sacerdotales dans la jeunesse anglaise. Le Collège des Jésuites, le Petit-Séminaire et le Juniorat des Oblats de Saint-Boniface sont ouverts aux enfants de langue anglaise comme à ceux des autres langues. Il est à espérer que plusieurs vocations sortiront de ces institutions et il est certain que plusieurs élèves font leurs études en vue du sacerdoce. Ce qui infirme encore l'assertion suivante du docteur Devine: " At this moment there is not, to my knowledge, one english-speaking man or boy being prepared for the priestly ranks in the diocese of Saint Boniface. "

" Actuellement — dirons-nous avec M. F. Grey, (il écrivait dans un numéro précédent du *Tablet*—11 février) — les Canadiens français fournissent non seulement leur pleine part de vocations et une part au-dessus de la proportion relative, mais ils fournissent aussi des hommes qui ont la volonté et la capacité de prêcher dans d'autres langues que leur langue propre, et qui peuvent faire le ministère, lorsqu'ils en sont requis, dans d'autres rites que le rite latin. Il se peut qu'ils soient meilleurs linguistes que leurs compatriotes de langue anglaise. Mais le fait est qu'en général le Canadien français parle l'anglais, tandis que c'est par exception, même dans la province de Québec, que le Canadien anglais parle le français. Le résultat de ce mono-linguisme, là où une immigration de langue variée doit être conquise pour l'Eglise, conservée pour l'Empire et gagnée à la langue anglaise, est trop évident pour qu'il faille y insister. Les Canadiens français, pleinement au fait des besoins de la situation, parlent, écrivent et prêchent en français, en anglais, et dans une demi-douzaine d'autres langues, outre qu'ils fournissent leur part, complètement supérieure à toute proportion, de travailleurs, dans les champs tout blanchissants de la moisson évangélique. On peut se demander quelle va être dans ce travail la part des catholiques de langue anglaise ? "

M. Grey, prétend franchement qu'il appartient aux catholiques anglais du Canada et de l'Angleterre de gagner l'Ouest à l'Eglise et à la langue anglaise.

" Le clergé canadien-français — dit encore M. Grey — a fait et fait tout ce qu'on peut attendre de lui pour cette fin, et même beaucoup plus. Donc, si la tâche est au-dessus des forces de l'Eglise canadienne, la faillite en devra indubitablement retomber, non sur la responsabilité des catholiques canadiens-français, mais sur celle des Anglais du Canada et d'Angleterre. ...Donc l'avenir de l'Eglise de l'Ouest, si elle

doit retenir à elle la langue anglaise, comme elle a retenu et retient la langue française, dépend de ceux qui désirent voir ce but atteint. Il ne peut y avoir de rivalité entre clergé français et clergé anglais, sauf une rivalité de zèle et d'abnégation. Mais le clergé français, qui a fait et fait encore tant pour gagner l'Ouest à l'Eglise, qui voit aussi clairement que l'archevêque de Westminster et que le *Tablet* le besoin de gagner l'Ouest par la langue anglaise, ne peut continuer ni accomplir cette tâche sans aide... Si les catholiques anglais du Canada et d'Angleterre veulent faire, pour l'Eglise dans l'Ouest et pour la langue anglaise, un travail proportionné à celui accompli pour l'une et l'autre par le clergé et les fidèles canadiens-français, le résultat sera favorable à la double fin qui n'est pas moins désirée par les derniers que par les premiers. "

En terminant, nous demanderons à ceux qui ont vraiment à cœur le bien de l'Eglise et le salut des âmes, de cesser ces luttes fratricides. L'épiscopat et le clergé canadien-français de l'Ouest n'ont point les idées de domination qu'on leur prête, mais, après avoir été à la peine et avoir fait de l'Eglise de l'Ouest ce qu'elle est, ils ont droit, ce semble, sinon à la reconnaissance, du moins à la justice et à la vérité. Comme dernier mot, nous expliquerons au *Tablet*, qui reproche aux *Cloches* — revue bi-mensuelle — de n'être publiées qu'en français, que les catholiques de langue anglaise ont un journal hebdomadaire publié à Winnipeg, le *North West Review* qui, depuis ses vingt-cinq années d'existence, a coûté beaucoup plus d'argent au diocèse que notre revue: Mgr l'archevêque et son prédécesseur se sont imposés de grands sacrifices pour maintenir ce journal catholique anglais. Et dans ces dernières années des journaux catholiques allemands et polonais ont été fondés sous l'inspiration et avec l'aide pécuniaire de Mgr l'archevêque. Actuellement on est à organiser une publication ruthène. Quant aux mandements, lettres pastorales et autres documents officiels concernant les fidèles, ils sont invariablement publiés en français et en anglais, et traduits dans les langues des diverses nationalités. Voilà la manière dont la question des langues est résolue dans l'Ouest. C'est ainsi que les Apôtres annonçaient l'Evangile et Dieu a consacré cette méthode par un éclatant miracle le jour de la Pentecôte !

Nous n'avons pas droit, sans doute, de compter sur un nouveau miracle de la Pentecôte pour récompenser le zèle de nos missionnaires de l'Ouest; mais nous avons lieu de compter, avec l'aide de

Dieu, sur la bienveillance de tous ceux qui s'intéressent à la propagation et aussi à la conservation de la foi catholique dans l'Ouest et dans tout le Canada. Les *Cloches de Saint-Boniface* sonnent là, avec peut-être un peu de rudesse de ton, un carillon qui trouve son écho dans tous les coeurs canadiens-français que la lutte pour le gain et le *struggle for life* n'ont pas encore insensibilisés.

**Elie-J. AUCLAIR,**

Secrétaire de la Rédaction.

P. S. — Au moment d'aller sous presse, par suite d'un retard inexplicable, la chronique de M. Chapais, envoyée le 26 avril, ne nous est pas parvenue. Nous la remplaçons par un article qui ne devait paraître qu'en juin. Notre distingué collaborateur M. Chapais, mis au courant par télégramme, nous annonce qu'il donnera dans cette livraison de juin 30 pages au lieu de 16. Nos lecteurs ne perdront donc rien pour attendre.—E.-J. A.

---

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

L'IMPERIALISME BRITANNIQUE, DE L'ILE A L'EMPIRE, par John Bridge, avec une introduction de l'amiral Cyprien Bridge, traduit de l'anglais par le vicomte Guy de Robien. 1 vol. grand in-12 jésus, 7 fr. 50. — Nouvelle Librairie Nationale, Paris.

Le nouvel ouvrage édité par la Librairie Nationale, en racontant la longue histoire d'une île devenant un empire, explique et définit l'impérialisme britannique.

L'ouvrage de M. John Bridge ne fait pas double emploi avec celui de Lord Cromer : "*Impérialisme ancien et moderne*" qu'éditait récemment la même librairie. Il le complète au contraire, comme de bonnes illustrations complètent une classification des définitions, un système. C'est à la fois un manuel d'histoire largement traité, un essai anecdotique et pittoresque, et comme un "film" biographique où se déroulent les phases et s'inscrivent les épisodes principaux du développement de la puissance britannique dans le monde.

\* \* \*

COLLECTION "*FEMMES DE FRANCE*". Quatre volumes parus :  
GEORGE SAND, par C. Lecigne. In-12 écu, 0.60 *franco*, 0.70 ;  
MELLE DE MONTPENSIER, par C. Lecigne. In-12 écu, 0.60, *franco*, 0.70 ;  
MME DE LA FAYETTE, par C. Lecigne. In-12 écu, 0.60, *franco*, 0.70 ;  
MME DE SÉVIGNÉ, par C. Lecigne. In-12 écu, 0.60, *franco*, 0.70. —  
P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

L'heure est aux collections. On en fait de très sérieuses et de très frivoles, de très savantes et de très superficielles. Celle-ci sera avant tout une galerie de portraits, presque de miniatures.

Le directeur en est M. C. Lecigne, professeur de littérature française aux Facultés libres de Lille. Il a écrit lui-même les premiers volumes de cette bibliothèque :

GEORGE SAND. — M. Lecigne y évoque la vie aventureuse et la carrière littéraire de l'auteur de la *Petite Fadette*. Il la suit du berceau à la tombe, glissant avec précaution sur les scandales et les épisodes violents, marquant les erreurs, discutant les théories fausses, admirant où il faut admirer, condamnant où il faut condamner. La "bonne dame de Nohant" est là saisie sur le vif, peinte en son naturel, replacée en ses milieux divers, analysée en ses attitudes contradictoires. On la connaît en fermant le livre et la figure ne s'oublie plus.

MELLE DE MONPENSIER est ressuscitée en une seconde plaquette, telle qu'elle fut dans le monde, bizarre, généreuse, romanesque, — toujours en quête de quelque sublime mariage, caracolant sur le front des régiments de la Fronde, — se consolant en son exil de Saint-Fargeau en composant ces *Mémoires* et ces romans qui lui ressemblent si bien.

MME DE LA FAYETTE vient ensuite et elle fait un parfait contraste avec la "Grande Mademoiselle". Une nature douce, malade un peu, faite pour la douceur des amitiés et des labeurs intimes, positive quand il le faut, vraie en toutes choses, comme disait La Rochefoucauld. — vraie jusque dans ce petit livre, la *Princesse de Clèves*, qui inaugure le véritable roman de France, le roman psychologique et moral dont il demeure l'éternel exemplaire.

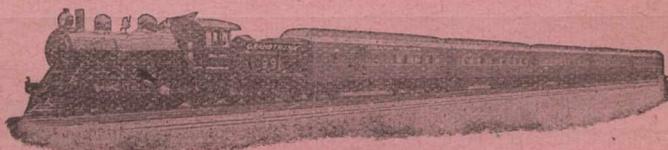
MME DE SÉVIGNÉ ne pouvait être séparée de sa fidèle amie. Elle la suit donc. Et c'est une autre âme qui apparaît, vive, légère, toute en esprit qui sourit et en cœur qui aime. La voici à Paris, à Versailles, aux Rochers, dans son salon, en sa Bretagne, partout où elle passa, où elle écrivit, où elle aima, — au milieu de ses enfants, de ses amis, de la cour, de la province. Le portrait est fait de citations et d'anecdotes empruntées aux lettres et aux mémoires du temps. Elle eût dit elle-même de cette rapide et vivante esquisse : " Cela est peint ! "

---

**GRAND  
TRUNK  
RAILWAY  
SYSTEM**

Le réseau du Grand Tronc parcourt une route des plus populaires depuis l'Est du Canada jusqu'à Chicago.

Voies doubles, trains à grande vitesse, très beaux lits-salons, aménagement moderne. Wagons-restaurants de première classe. Toutes les garanties de confort et de sûreté.



## L'ÉLOGE DU " GRAND TRONC "

Un des correspondants du *Times* de Londres décrivant son tour d'Amérique, dans un article, paru le 4 février dernier, disait entre autres choses :

" De beaucoup le plus charmant voyage que j'aie fait en Amérique, ça été sur le GRAND TRONC, de Montréal à Toronto. Le GRAND TRONC, c'est admis, a un système parfait de lits-salons. Nous courrions à 50 milles à l'heure sur l' " International Limited ", jouissant d'un confort qu'aucun train d'Angleterre ne peut procurer " .

Cet éloge d'un voyageur qui parcourt le monde, est tout à l'honneur des chemins de fer canadiens.

Pour plus amples informations, livrets illustrés, tarifs, etc., s'adresser à

**W. E. DAVIS,**  
Pass. Traff. Mger,  
Montréal.

**G. T. BELL,**  
Ass. Pass. Traff. Mger,  
Montréal.

**GEO. W. VAUX,**  
General Pass. Agent,  
Montréal.

# Sirop d'Anis Gauvin

recommandé aux mères de famille pour la guérison  
des Coliques, de la Diarrhée, des douleurs de la  
Dentition, de la Coqueluche et du manque de  
sommeil chez les enfants.

25 cents la bouteille.

. . . En vente partout.

## LES CACHETS GAUVIN CONTRE LE MAL DE TETE

la Névralgie, le Surmenage agissent  
rapidement, efficacement . . .

25 cents la boîte.

. . . En vente partout.

**J. A. E. GAUVIN**

Pharmacien-Chimiste

850, SAINTE-CATHERINE EST,

MONTREAL

## ED. ARCHAMBAULT

Pianos, Orgues, Phonographes

Instruments de Musique de toutes sortes

NOS PRIX DEFIENT TOUTE COMPETITION

312, RUE SAINTE-CATHERINE EST,

MONTREAL

Près de la rue Saint-Denis

Tél. Bell Est 1842.

**RENAUD, KING & PATTERSON, Limitée**

MEUBLES, LITERIE, TAPIS,  
DRAPERIES, ETC., ETC.

COIN DES RUES SAINTE-CATHERINE ET GUY

Visiteurs cordialement invités.

**MORENCY FRERES**

346, SAINTE-CATHERINE EST,

346, rue Ste-Catherine Est, - Montréal

ENCADREURS, DOREURS.

Moulures, Cadres, Gravures, Peintures à l'huile, Consoles, Miroirs, Etc.

# GRANGER FRÈRES Limitée

43, rue Notre-Dame Ouest, MONTREAL, QUE.

## LIVRES ET OBJETS DE PIETE

Bréviaires et Missels

Statuettes, Crucifix, Médailles,  
Imagerie artistique,

Souvenirs de première communion, etc.

## ARTICLES DE BUREAU

Fournitures de classes

Objets de fantaisie

Papeterie—Impressions—Reliure.

Plumes fontaines de toutes marques.  
Clavigraphes.

Cartes Postales Illustrées.

Articles pour dessin.  
Albums à photographies, etc.

Marchandises en Cuir.

Portefeuilles, Porte-monnaie,  
Nécessaires.

## TAPISSERIE

Toile à chassis — Moulures

Jouets, Parfums, Spécialité d'articles  
populaires pour marchands.

GRANGER FRERES, Limitée.

Importateurs. — Représentants des principales maisons Européennes et  
Américaines, pour la vente en gros et en détail.

Soumission sur demande.  
Ouvrage de première classe.

TEL. MAIN 7115

## D. VAILLANCOURT

Entrepreneur-Menuisier

Résidence : 1ère Avenue, Ville Emard

MONTREAL

Visite sollicitée. Prompte exécution.

Bureau Main 1215. Résidence Main 7844

## J. B. BARBEAU

Entrepreneur général  
Contractor

234, Avenue Galt, Quartier St-Paul

MONTREAL

Messieurs les membres du clergé, sont invités à venir  
visiter notre maison nouvelle d'Ornements d'Eglise. Nous avons  
un grand choix de Calices, Ciboires, Hosties, Chapes, Chasubles,  
Dalmatiques, Statues, Candelabres, Burettes, Médailles,  
Chapelets, Cierges et Chandelles ; aussi un assortiment complet  
de Chapeaux ecclésiastiques français.

Une visite est respectueusement sollicitée.

**BERTRAND, FOUCHER, BELANGER INC.** 26, rue Notre-Dame Ouest  
MONTREAL

Bell Téléphone Main 7437

# VINS DE MESSE

Marque "VATICAN"  
Marque "SANCTUAIRE"

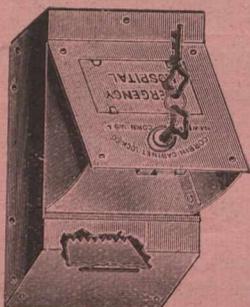
Ces vins se recommandent par leur qualité et les soins apportés à leur fabrication. Certificats d'authenticité approuvés par Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Nous recommandons aux convalescents et aux personnes faibles

## LE VIN TONIQUE "BACCHUS" AU QUINQUINA

**POUR LA TABLE** : Clarets et Sauternes : *Vigneau & Cambours, Bordeaux*  
Vins de Bourgogne : *Morin Père & Fils, Beaune*

Laporte, Martin & Cie, Ltée Distributeurs 568, RUE SAINT-PAUL  
MONTREAL



## QUINCAILLERIE GENERALE

Trones en acier, pour Eglises, pour Hôpitaux, Etc.

PRIX \$1.25

Serrures de sûreté inérochetables, de tous genres et pour tout usages.

Filtres à l'eau à l'épreuve des germes, s'adaptant au robinet, aussi filtres de table de toutes grandeurs.

### L. J. A. SURVEYER

Importateur de Ferronnerie

52, Boulevard Saint-Laurent, - Montréal



## DESMARAIS & ROBITAILLE Limitée

Importateurs et fabricants

d'Ornements et Bronzes d'Eglises, Statues,  
Articles Religieux, Etc.

SPÉCIALITÉ : Vin de Messe et Huile huit  
jours "Nice".

19 et 21, NOTRE-DAME OUEST, MONTRÉAL, Can.



## A. S. Lavallée MAGASIN DE CHAUSSURES

FOURNISSEUR DES COMMUNAUTES RELIGIEUSES

97 à 101, Boulevard Saint-Laurent, MONTREAL

Téléphone Bell : EST 1846.

**Actif : \$277,107,868.46**

Rapport pour l'année finissant le 31 décembre 1909

de la

# METROPOLITAN LIFE INSURANCE CO.

(Société anonyme incorporée par l'Etat de New York)

" Société du Peuple, par le Peuple, pour le Peuple "

## ACTIF

Débitures et actions de villes et de chemins de fer des Etats-Unis...	\$123,346,161.39
Débitures et hypothèques.....	105,183,172.02
Immeubles.....	23,311,215.72
Prêts à demande.....	172,930.00
Fonds en mains.....	5,420,643.42
Prêts aux porteurs de polices.....	11,193,245.61
Primes dues et en cours de perception.....	5,190,288.45
Intérêts et loyers.....	3,290,211.85

\$277,107,868.46

## PASSIF

Dividendes payables en 1910 aux porteurs de polices avec participation Branche intermédiaire.....	\$ 1,599,645.00
Dividendes payables en 1910 aux porteurs de polices avec participation. Département ordinaire.....	134,508.71
NOTE. — Presque toutes les polices ordinaires de cette compagnie sont non participantes et émises à primes peu élevées.	
Partie de Bonus payable en 1910 sur polices industrielles.....	5,204,639.95
	\$ 6,938,793.66
Fonds de réserve spécial et réassurance.....	237,213,384.00
Tout autre passif.....	3,053,470.82
Capital et surplus.....	29,902,219.98

\$277,107,868.46

## AUGMENTATION PAR PERIODE DE DIX ANNEES

Revenu pour l'année			Actif à la fin de l'année		
Déc. 31, 1889	\$	8,725,196.47	Déc. 31, 1889	\$	8,597,468.77
" 1899		28,798,714.45	" 1899		51,070,840.74
" 1909		84,796,175.27	" 1909		277,107,868.46
Surplus à la fin de l'année			Nombre de polices en vigueur à la fin de l'année		
Déc. 31, 1889	\$	1,597,183.90	Déc. 31, 1889		1,852,432
" 1899		7,653,479.68	" 1899		4,980,704
" 1909		29,902,219.98	" 1909		10,621,679
Valeur des assurances à la fin de l'année					
Déc. 31, 1889	\$	204,816,521.00			
" 1899		800,531,009.00			
" 1909		2,041,951,700.00			

Vaisselle,  
Verrerie,  
Coutellerie

*Lalieu Brodeur*

Porcelaines,  
Faïence,  
Cristaux

Trois magasins de détail à Montréal :

533, RUE STE-CATHERINE EST (près Amherst)

327, BOULEVARD ST-LAURENT (près Ste-Catherine)

1827, RUE STE-CATHERINE EST (Hochelaga)

**MAGASIN DE GROS (Commission et importation)**

86, RUE ST-PIERRE, MONTREAL

**VAISSELLE** avec écussons, monogrammes. Modèles spéciaux pour grandes maisons, salles à dîner, salles de banquet, clubs.

Nous avons le plus bel assortiment au Canada et vendons à des prix qui défient toute concurrence.

**DUPUIS FRÈRES**  
Limitée . . .

447-449, RUE SAINTE-CATHERINE EST

MONTREAL

Le plus grand magasin à rayons de la partie Est de cette ville. La plus ancienne maison canadienne-française du genre. Etablie depuis plus de 41 ans. Occasions exceptionnelles à tous les rayons. Tout article vendu par nous est sujet à notre garantie. Entière satisfaction ou plein remboursement du prix de l'achat. Commandes par la poste, exécutées rapidement et avec soin . . . . .

Attention spéciale aux commandes qui nous sont confiées par les membres du clergé ou par les maisons religieuses.